This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

D. A. y - 1812. 3 Vol.

848
H 378
1772

THÉATRE
DE
NOËL LE BRETON,
SIEUR
DE HAUTEROCHE.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue & corrigée.

TOME TROISIEME.

Prix, 9 liv. les trois Volumes, reliés.

A PARIS,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce troiſieme Volume.

LA DAME INVISIBLE, *ou* L'ESPRIT FOLLET, *Comédie en cinq Actes & en vers.*

LES BOURGEOISES DE QUALITÉ, *Comédie en cinq Actes & en vers.*

LE FEINT POLONOIS, *ou* LA VEUVE IMPERTINENTE, *Comédie en trois Actes & en proſe.*

397910

LA DAME INVISIBLE,

COMÉDIE;

Repréſentée en 1684.

PRÉFACE.

QUANTITÉ de perſonnes ont eſtimé cette Comédie, & quelques autres l'ont cenſurée. Les cenſeurs ont cru lui avoir donné de furieuſes atteintes, en diſant que cette Piece avoit éte faite, il y a quarante-cinq ans, par M. Douville, ſous le nom d'*Eſprit follet*; que, d'ailleurs, elle n'étoit pas aſſez remplie de ces traits de ſatyre qui font, diſent-ils, la beauté & l'excellence des Pieces de théâtre. Ce ſont les raiſons que ces Meſſieurs ont alléguées, pour tâcher à détruire cette Comédie; mais il me ſemble qu'il eſt fort aiſé d'y répondre, & de leur faire connoître que leur cenſure eſt peu redoutable. Ce n'eſt pas une choſe extraordinaire de voir un même ſujet traité par différens Auteurs; on en trouve des exemples chez les Anciens: mais, ſans aller chercher ſi loin, nous en voyons tous les jours ſur nos théâtres. Les Soſies, ou les Amphitrions, les Mithridates,

les Comtes d'Eſſex, & pluſieurs autres, ſont des preuves évidentes de ce que j'oſe avancer. Pour moi, je crois qu'on doit ſavoir bon gré à un Auteur qui refait un ſujet traité par un autre, dans un tems où la plus grande partie de ceux qui compoſoient les Tragédies & les Comédies, ne ſe mettoient guere en peine de ſuivre ni d'étudier les regles de l'Art. Nous avons un grand nombre de Pieces faites depuis ſoixante ans, qui ne ſont plus repréſentées, par la raiſon qu'elles n'ont, preſqu'en rien, ni juſteſſe, ni bon goût; & pourquoi trouver mauvais qu'on retouche quelques-uns de ces ſujets mal digérés, pour n'en pas laiſſer périr les beautés? En ces occaſions, il faut ſeulement conſidérer celui qui a le mieux réuſſi, & ne pas regarder ſi la Piece a été faite ou non. Je puis dire, ſans trop de prévention, que, lorſqu'on prendra la peine de lire *l'Eſprit follet* & *la Dame inviſible*, on verra que la derniere eſt ſans doute bien au-deſſus de la premiere; &, pour peu qu'on ait de pénétration, on y connoîtra une conduite plus judicieuſe, des vers

mieux tournés, des ſentimens plus raiſonnables, des incidens mieux préparés, & enfin une délicateſſe & un Art de théâtre qui ne ſe trouvent point dans l'autre.

A l'égard de la ſeconde raiſon que ces Meſſieurs ont avancée touchant la ſatyre, qui, ſelon eux, ne regne pas aſſez dans cette Piece, ils devroient ſavoir que ces diſcours ſatyriques & piquans qui ſe rencontrent dans quelques Comédies, ſont ſouvent hors d'œuvre; & que l'Auteur, manquant de matiere, ou ne pénétrant pas aſſez les beautés de ſon ſujet, tombe ordinairement dans ces ſortes de fautes. Les génies peu fertiles en inventions ne manquent jamais de battre du pays & d'avoir recours aux lieux communs, pour fournir les cinq Actes des Pieces qu'ils ſe propoſent de faire. La ſatyre, les ſentences & les maximes générales leur ſont d'un merveilleux ſecours; mais ils découvrent, par ce moyen, la ſtérilité de leur imagination, leur inſuffiſance à mêler oû démêler une intrigue, & leur peu d'adreſſe à préparer des incidens pour mener un ſujet à ſa fin. Je ne prétends

pas, en blâmant les manieres d'agir de ces génies, bannir de la Comédie les maximes, les ſentences, ni la ſatyre ; au contraire, je ſoutiens qu'elles y ſont néceſſaires : mais il faut ne s'en ſervir que fort à propos, & avec modération, afin que les Auditeurs n'en ſoient point fatigués.

La Comédie, qui doit, ſuivant les Maîtres de l'Art, inſtruire en divertiſſant, ne doit point être chargée de ces traits de ſatyre qui s'attachent à déchirer la réputation des gens ; elle doit reprendre les vices ſans aigreur, & donner des enſeignemens agréables & utiles, pour régler les inclinations dépravées : elle doit auſſi nous repréſenter naïvement les différens caracteres des hommes & des femmes, les intrigues du monde, & les divers moyens dont il ſe ſert pour arriver à ſes fins. C'eſt de ces caracteres, de ces intrigues & de ces moyens que nous tirons des inſtructions & des raiſonnemens pour corriger les erreurs & les extravagances où nous tombons pendant le cours de la vie. La morale y doit auſſi tenir ſa place ; mais elle doit être ſage dans ſes

préceptes ; &, quoiqu'elle doive travailler à nous inſpirer de l'horreur pour le vice, & à nous faire eſtimer la vertu, elle doit être encore modeſte dans ſes expreſſions, & ne pas s'attacher à déſigner ouvertement la conduite de quelque particulier. La vieille Comédie prenoit cette liberté ; mais les Athéniens la réprimerent, par une Loi qui défendoit de réprimander les méchans en public. Ils vouloient qu'on prît le ſoin de les redreſſer en ſecret, afin de ne les point décrier, & que leur réputation en fût moins altérée. Ces grands hommes, quoique d'une Religion contraire à la nôtre, marquoient, par-là, beaucoup d'humanité, & faiſoient voir qu'ils reſſentoient en eux-mêmes les chagrins & les déplaiſirs que peut cauſer une ſatyre outrageante. Y a-t-il rien de plus offenſant que celle qui ſe fait publiquement, & qui s'acharne à ridiculiſer les actions du particulier ? On peut, ſur le théâtre, faire une peinture de toutes les conditions, & même en railler tous les déréglemens, mais ſans particulariſer les perſonnes ; autrement, c'eſt agir contre la juſtice &

la raiſon. Ce n'eſt pas, à mon ſens, une choſe difficile, de ſatyriſer le prochain, & de trouver le ridicule de ſes défauts; je tiens qu'un médiocre génie en peut venir à bout: c'eſt une matiere ſi féconde, qu'elle fournit aiſément de paroles & de penſées à celui qui l'entreprend. Nous avons preſque tous un penchant à la médiſance; &, à l'aide d'un peu de vivacité, nous groſſiſſons ou diminuons avec malignité les objets pour qui nous prenons de l'averſion. Il eſt vrai qu'il y a des eſprits qui ſavent donner un air & un tour agréables à leur ſatyre, dont les autres ne ſont point capables; mais je ne ſaurois me perſuader que cela parte d'une imagination fort étendue. Je ne fais remarquer toutes ces choſes, en paſſant, que pour montrer qu'il faut bien plus d'eſprit pour conduire un Ouvrage de théâtre à ſa perfection, que pour critiquer les mœurs & les actions des hommes. Je penſe avoir ſuffiſamment répondu aux objections de ces Meſſieurs les Critiques, & qu'il eſt tems de finir cette Préface; mais, avant, il eſt bon qu'on ſache que je n'aurois jamais ſongé à

refaire *l'Eſprit follet*, ſi ce n'avoit été pour plaire à une grande Princeſſe, qui, un jour, en parlant en général des Comédies, témoigna n'être pas ſatisfaite de M. Douville ſur ce ſujet: elle ajouta qu'elle auroit bien voulu voir en notre langue cette Piece mieux tournée. Cette illuſtre Princeſſe me fit mettre entre les mains l'original Eſpagnol; & je crus que c'étoit m'ordonner tacitement d'y travailler. Le fameux Calderon en eſt l'inventeur, & j'ai fait mes efforts pour ne rien diminuer des graces de ſon Ouvrage. *La Dama Duendé* eſt le titre de cette Comédie, que j'ai ſuivie autant qu'il m'a été poſſible. Je me ſuis ſervi de quelques ſcenes d'une autre intitulée, *El Eſcondillo y la tapada*, que j'ai trouvées fort propres à mon deſſein. Adieu.

ACTEURS.

PONTIGNAN.
ALCIDOR, Frere d'Angélique.
ANGÉLIQUE.
LÉONOR.
LISETTE, Suivante d'Angélique.
SCAPIN, Valet de Pontignan.
LA FORÊT, déguiſé en Flamand.
LA RAMÉE, Valet d'Alcidor.
CASCARET, Laquais d'Alcidor.

La ſcene eſt à Paris.

LA DAME INVISIBLE*, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre repréſente la Place Royale.*)

SCENE PREMIERE.

PONTIGNAN, SCAPIN.

SCAPIN.

NOus voici donc, Monſieur, dans la Place Royale.

PONTIGNAN.

Tous ces grands bâtimens d'une ſtructure égale

(* *Les Comédiens donnent aujourd'hui à cette Piece le nom de* l'Eſprit follet.)

Méritoient bien, Scapin, ta curioſité :
Qu'en dis-tu ?

SCAPIN.

Que ce lieu me paroît enchanté ;
Et que, plus je parcours Paris, plus il me ſemble
Que l'on a ramaſſé trente villes enſemble.
Pour venir juſqu'ici, du fauxbourg Saint-Germain ;
Quel chemin ! je croyois n'arriver que demain :
J'ai trois fois, dans la marche, ouï ſonner l'horloge.

PONTIGNAN.

Quand on n'a, comme toi, jamais vu que Limoge,
Comme on s'arrête à tout, on perd beaucoup de tems.

SCAPIN.

Paris eſt merveilleux ; mais, pour ſes habitans,
Franchement, ce ſont gens bien garnis de fineſſe ;
Et, qui peut s'en tirer, ne manque pas d'adreſſe.

PONTIGNAN.

Au contraire ; tu ſais que toujours, pour défaut ;
On leur a reproché d'avoir l'eſprit badaud :
Il pouſſent quelquefois une affaire à la chaude ;
Mais....

SCAPIN.

Et votre Inviſible, eſt-elle une badaude ?
Elle, qui ſait fort bien, avec ſes beaux diſcours,
Sans nous montrer ſon nez, nous leurrer tous les jours ?

PONTIGNAN.

Il faut te l'avouer ; cette aimable Inconnue,
Qui me voit tous les jours, que je n'ai jamais vue ;
Par ſon rare entretien, a tant de quoi charmer,
Qu'en vain je me voudrois défendre de l'aimer :
C'eſt un eſprit divin.

SCAPIN.

Dites diabolique ;
Car, à moins que le diable avec elle s'explique ;
D'où peut-elle ſavoir tout ce que nous faiſons ?
Ce que d'elle en ſecret vous & moi nous diſons ?
Les lieux où chaque jour elle vient nous ſurprendre ?

PONTIGNAN.

A te dire le vrai, j'ai peine à le comprendre.

SCAPIN.

Un eſprit familier n'eſt point trop viſion ;
Songez....

PONTIGNAN.

Si le Flamand étoit notre eſpion ?
Avec toi, quelquefois, devant lui je raiſonne.

SCAPIN.

Vous le pouvez ſans crainte ; il ne connoît perſonne.
De Limoge, avec nous, étant ici venu,
Il y voit les beautés d'un pays inconnu ;
Et le ſoir, dans l'Auberge, où chacun ſe raſſemble,
De Paris plaiſamment il dit ce qu'il lui ſemble :
Mais, quand même à quelqu'un il parleroit de nous,
Sait-il que Léonor vous attend pour époux ;
Que ſon pere & le vôtre ont arrêté l'affaire ?
Vous venez pour cela ; c'eſt un ſecret à taire ;
Je le tais : cependant l'Inconnue a tout ſu ;
Elle craint que par-là ſon feu ne ſoit déçu ;
Et, ſi vous allez voir ou beau-pere ou Maîtreſſe,
Elle rompt avec vous.

PONTIGNAN.

Sa défenſe eſt expreſſe ;
Et tout ce qu'elle fait là-deſſus, me ſurprend.

SCAPIN.

Deviner les ſecrets, eſt-ce un art qui s'apprend ?
Et lit-on dans le cœur des gens ?

PONTIGNAN.

Que te dirai-je ?
Peut-être....

SCAPIN.

Il entre là, Monſieur, du ſortilége :
La Suivante déja m'en a dit quelques mots.

PONTIGNAN.

Le ſortilége eſt bon pour éblouir les ſots.

SCAPIN.

Sot tant qu'il vous plaira ; mais raiſonnons, de grace.
Rien n'eſt moins naturel que tout ce qui ſe paſſe.
Nous venons à Paris, où nous entrons de nuit ;
Et, dès le lendemain, une Dame vous ſuit ;
Et, ſe voyant en lieu propre à la confidence,
Vous demande à quartier un moment d'audience :
Là, ſans lever ſa coëffe, elle vous fait ſavoir
Qu'une haute fortune eſt en votre pouvoir,
Si, rejettant l'hymen qu'un pere vous propoſe,
Vous ſouffrez que l'amour de votre cœur diſpoſe.
Sur ce flatteur eſpoir vous avez négligé
De voir la Belle à qui vous êtes engagé ;
Votre cœur tout entier ſe donne à l'Inconnue.
Comment ici déja n'eſt-elle pas venue ?
Car, depuis quinze jours, par-tout où nous allons,
C'eſt rendez-vous pour elle, elle eſt à nos talons.

PONTIGNAN.

L'aventure eſt, ſans doute, & nouvelle & bizarre.

SCAPIN.

Jamais les Amadis n'en ont eu de plus rare.
Mais quand prétendez-vous, Monſieur, en voir la fin?

PONTIGNAN.

La vue achevera de régler mon deſtin.
Pour peu qu'à ſon eſprit ſon viſage réponde,
C'eſt aſſez; je me tiens le plus heureux du monde;
Autre qu'elle jamais n'engagera ma foi.

SCAPIN.

Si vous voulez, Monſieur, vous en fier à moi;
Je vous la garantis d'auſſi laide figure....

PONTIGNAN.

Et ſur quoi?

SCAPIN.

Ce doit être un monſtre de nature;
Croyez-moi; ſans cela, vous ne la verriez pas
Donner un voile épais à ſes ſombres appas:
Elle auroit quelque loup fait à ſon avantage,
Qui vous découvriroit le tour de ſon viſage;
Nous lui verrions des yeux, un front.... que ſais-je, enfin?
Mais, avecque ſa coëffe, elle eſt un vrai lutin;
Et ſa Suivante, encor plus ténébreuſe qu'elle....

PONTIGNAN.

Tu la crois laide; & moi, je ſoutiens qu'elle eſt belle!
J'en crois mille agrémens dans ſon air, dans ſa voix;
Même j'en crois mes yeux.

SCAPIN.

Vos yeux?

PONTIGNAN.

Oui : quelquefois
Son mouchoir, par le vent ſoulevé dans la rue,
M'a laiſſé voir le haut de ſon épaule nue :
Rien n'eſt ſi beau, Scapin ; c'eſt un blanc qui ſurprend.

SCAPIN.

Voilà comme, en amour, un novice ſe prend.
C'eſt en vain avec vous qu'elle fait la modeſte ;
Si le reſte étoit beau, vous auriez vu le reſte ;
Et je gagerois bien....

PONTIGNAN.

Scapin, dans peu de tems,
Mes deſirs là-deſſus pourront être contens :
On doit, un de ces ſoirs, me conduire chez elle.

SCAPIN.

Vous irez ?

PONTIGNAN.

Si j'irai, moi ? la demande eſt belle !

SCAPIN.

Monſieur, défiez-vous des gueuſes de Paris.
Il eſt de certains lieux où les plus fins ſont pris ;
Et, ſi l'on ne ſait bien où l'on va, l'on doit craindre.

SCENE II.

LISETTE, PONTIGNAN, SCAPIN.

SCAPIN.

MAis du retardement j'aurois tort de me plaindre.
N'a-t-on pas deviné que nous étions ici?
Voyez.

PONTIGNAN.

C'eſt la Suivante.

SCAPIN.

Et la Maitreſſe auſſi?
Elle eſt à douze pas qui vous entend: j'enrage!

LISETTE, *à Pontignan.*

Tournez les yeux, Monſieur, vous ſaurez mon meſſage.

PONTIGNAN, *à Liſette.*

Oui; je vois ta Maitreſſe, & je cours lui parler.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

LISETTE, SCAPIN.

LISETTE.

TU me parois chagrin.

SCAPIN.

A ne te rien céler,
Si mon Maître ſuivoit mes avis, ta Maitreſſe
Iroit faire valoir ailleurs ſes tours d'adreſſe.
Quoi! ſans ſe laiſſer voir, elle viendroit toujours
M'embarraſſer l'eſprit de frivoles diſcours;
Et, ſans ſavoir pour qui, ma ſotte complaiſance
Me feroit.... Par ma foi, je perdrois patience;
Elle ſe montreroit, ou plus de rendez-vous.

LISETTE.

Qu'en avons-nous beſoin?

SCAPIN.

Vous les prenez ſans nous.
Nous vous trouvons par-tout, Dieu-merci, l'une & l'autre.

LISETTE.

Il n'eſt point de pouvoir qui ſoit pareil au nôtre.
Magie, enchantement, ou ce que tu voudras,
Ton Maître, à notre inſu, ne ſauroit faire un pas;
Nous le découvrirons, en quelque lieu qu'il aille.

SCAPIN.

Et s'il ne ſortoit point?

LISETTE.

Il n'eſt porte, muraille,
Qu'en diſant certains mots rudes à prononcer,
Un inviſible eſprit ne nous faſſe percer.

SCAPIN.

Vous avez un eſprit perce-porte ?

LISETTE.

Sans doute.
Quand tu dis quelque choſe à ton Maître, j'écoute ;
Et vingt fois, dans ſa chambre où tu vas raiſonner,
J'ai, ſur certains conſeils, penſé te lutiner.
Mais, je t'en avertis, prends-y garde, & pour cauſe ;
Si contre nous encor tu dis la moindre choſe,
Te réveillant la nuit, j'irai faire un fracas....

SCAPIN.

Je ne dirai plus rien ; de grace, n'y viens pas :
En matiere d'eſprits, je ſuis poltron en diable.

LISETTE.

Pour ton Maître, à ſes vœux l'amour eſt favorable ;
Et le parfait bonheur qu'il lui veut aſſurer,
Le va mettre en état de ne rien deſirer.
Tout s'y trouve à-la-fois, honneur, gloire, richeſſe :
Mais il faut, pour cela, qu'il n'ait plus de Maitreſſe ;
Qu'ôtant à Léonor toute eſpece d'eſpoir....

SCAPIN.

Il ne l'a jamais vue ; &....

LISETTE.

Mais il la peut voir ;
Et, vouloir qu'on ſe montre, avant qu'il nous promette
De renoncer, pour nous....

SCAPIN.

L'affaire ſeroit faite....
Mais, vois-tu! puiſqu'enſemble ici nous diſputons,
C'eſt aimer triſtement, que d'aimer à tâtons.
Avant que l'on s'engage, encore on eſt bien-aiſe
De jouir du ragoût d'un viſage qui plaiſe;
Et, comme le marché doit durer quelque tems,
Franchement, il eſt bon que les yeux ſoient contens.
Si ta Maitreſſe étoit quelque laide effroyable....

LISETTE.

Ton Maître ſait qu'elle a de l'eſprit comme un diable;
Elle eſt toute autre encore en éclat de beauté;
Il éblouit, il charme.

SCAPIN.

Et rien n'eſt emprunté?
Ses yeux ſont de vrais yeux?

LISETTE.

Oui, faits exprès pour elle:
Ils brillent.... Quant à moi, je ſuis un peu moins belle;
Mes traits ſont moins finis; mais j'eſpere pourtant,
Si nous nous marions, que tu ſeras content.

SCAPIN.

Me marier! j'ai fait un vœu qui m'en empêche.

LISETTE.

Le tems te fera perdre une humeur ſi revêche;
Et, quand tu m'auras vue, il ſera mal-aiſé
Que ton cœur à l'amour ne ſoit pas diſpoſé.
M'épouſant, tu ſeras comblé d'heur & de gloire;
Et, ſi le cœur t'en dit d'apprendre le grimoire,
A te donner leçon....

SCAPIN.

Ce ſeroit tems perdu ;
J'ai l'eſprit trop peſant.

LISETTE.

Bruks, haurs, gaſt, crinks, mirf du.
Répete un peu, pour voir.

SCAPIN.

Il ne m'eſt pas poſſible.

LISETTE.

Trois mots joints à ceux-ci te rendroient inviſible.
O quel plaiſir pour toi, d'aller & de venir,
Sans que porte ni mur te puiſſent retenir !
Penſe, rêve, examine ; en eſt-il un ſemblable ?

SCAPIN.

Oui ; mais il faut avoir commerce avec le diable.

LISETTE.

Bon ! voilà bien de quoi ! Raſſure ton eſprit ;
Vas, le diable n'eſt pas ſi méchant qu'on le dit.
Mais je vois ma Maîtreſſe & ton Maître.

SCENE IV.

PONTIGNAN, ANGÉLIQUE, LISETTE, SCAPIN.

PONTIGNAN.

MADAME;
C'eſt trop faire languir une ſi belle flamme;
Vos refus ont aſſez confondu mon eſpoir;
Enfin, accordez-moi le plaiſir de vous voir.

ANGÉLIQUE.

Ne me demandez point, comme un bonheur inſigne,
Ce que vous obtiendrez quand vous en ſerez digne.
Je ſais que Léonor, qui vous attire ici,
A votre cœur encor ne coûte aucun ſouci:
Mais, quand vous m'aſſurez d'une amour éternelle,
Vous demeurez toujours en parole avec elle;
Et, ſans vous dégager, un deſir curieux
Vous preſſe, en me voyant, de contenter vos yeux.
Et qui me répondra qu'enſuite ma rivale
Ne fera pas en vous naître une ardeur égale;
Et que, l'allant chercher, vous ne céderez pas
A ce qu'en ſa beauté vous trouverez d'appas?

PONTIGNAN.

Pouvez-vous m'imputer une foi chancelante,
A moi, qui vous la jure & fidelle & conſtante,
Et qui ne veux vous voir que pour mieux m'engager,
Si mon amour vous plaît, à ne jamais changer?
Par un penchant ſecret qui répond de ma flamme,

Le Ciel vous a ſoumis l'empire de mon ame ;
Et Léonor en vain rend votre eſprit jaloux,
Quand vous me voyez prêt à me donner à vous.
Pour rompre une parole aveuglément donnée,
Aſſurez-vous de moi, par un prompt hyménée :
Mon pere à Léonor ne m'engage pas tant,
Qu'il ne ſoit ſatisfait, quand je ſerai content.

ANGÉLIQUE.

En craignant Léonor, s'il faut ne vous rien taire ;
L'amour que j'ai pour vous, ne craint que votre pere ;
Comme à vivre pour elle il vous a deſtiné,
Par lui tout autre choix peut être condamné ;
Et ſi de vos deſirs vous n'étiez pas le maître,
Quelle honte pour moi de m'être fait connoître !
Ma rivale eſt aimable, elle a de la beauté,
Et votre cœur pourroit pencher de ſon côté.

PONTIGNAN.

Léonor, je l'avoue, eſt le choix de mon pere ;
Mais ſi mon cœur ſe trouve à cet amour contraire,
Loin que ſon choix m'en faſſe une néceſſité,
Il laiſſe à mes ſouhaits entiere liberté.
Je puis aimer ailleurs : ainſi ceſſez, Madame,
De craindre qu'il voulût mettre obſtacle à ma flamme.
Je ſuis libre ; &, brûlant de me voir votre époux,
Mes vœux, pour réuſſir, n'ont beſoin que de vous.

ANGÉLIQUE.

Cependant, ſi mes yeux manquent votre conquête ;
A vous venger de moi Léonor ſera prête ;
Et vous la conſervez, pour voir qui de nous deux,
Par de plus vifs appas, pourra fixer vos feux.

PONTIGNAN.

Non ; &, dès aujourd'hui, je vais lui faire dire

Que pour un autre objet mon cœur charmé ſoupire ;
Et que l'engagement qu'avec elle on a fait,
Quoi qu'il puiſſe arriver, n'aura jamais d'effet.
Eſt-ce aſſez pour vous plaire ?

ANGÉLIQUE.

Agiſſant de la ſorte,
Attendez tout d'un cœur dont la tendreſſe eſt forte ;
Adieu.

PONTIGNAN.

Mais quand chez vous, eſpérer de vous voir ?

ANGÉLIQUE.

Un billet, au beſoin, vous le fera ſavoir.
Aimez, ſoyez diſcret ; le reſte me regarde.

SCENE V.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN.

TU vois ; par Léonor mon bonheur ſe retarde ;
Il faut m'en dégager ; qu'en dis-tu, Scapin ?

SCAPIN.

Rien.

PONTIGNAN.

Ne crois-tu pas... ?

SCAPIN.

Je crois que vous ferez fort bien.

PONTIGNAN,

PONTIGNAN.

Te voilà donc rendu ?

SCAPIN.

Vraiment !

PONTIGNAN.

Qu'elle eſt aimable !

SCAPIN.

Sans doute.

PONTIGNAN.

Que d'eſprit !

SCAPIN.

Elle eſt incomparable!

PONTIGNAN.

Que t'a dit ſa Suivante ?

SCAPIN.

Il ne m'en ſouvient pas.

SCENE VI.

LA FORÊT, *en Flamand*, PONTIGNAN, SCAPIN.

SCAPIN.

MAIS voici le Flamand qui s'avance à grands pas.

LA FORÊT, *à Pontignan.*

Sti Dame qui li quitte, eſt ſti Dame inconnue

A Monſir ?

PONTIGNAN, *à La Forêt.*

Elle-même.

LA FORÊT.

A ſti coin de ſti rue,
De ſon tête à ſon pied je l'y regardois, moi.

PONTIGNAN.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

LA FORÊT.

Bonne taille, mon foi ;
Li trouve un marchement fort joli. Mais li femmes,
Monſir, dans ſti Paris, ah ! li méchantes ames !
Si, dans ſon chambre, à vous li vouloit ſi montrer,
Sti Dame qui s'en va, vous garde bien d'entrer ;
Il fait beaucoup mauvais d'aller là, je vous jure.

PONTIGNAN.

Vous m'en parlez d'un air qui marque une aventure.
Quelque Belle d'amour vous aura recherché.

LA FORÊT.

J'i paſſe, ſti matin, moi, par le Neuf-marché,
Li veux dans ſon horloge y voir l'heure préſente :
Avec de p'tits martiaux ſt'horloge eſt là qui chante.
Une Dame qui porte un garniſſement bleu,
L'eſt là tout près de moi. Je li regarde un peu :
Son viſage eſt bien blanc, & moi li trouve belle.
« Vous étranger, Monſir, à Paris ? » me dit-elle.
« Fort bien, ſi je pouvois l'obéir ſti matin, »
Le dis-je. Je le parle, en marchant mon chemin ;
Et, dans un p'tite rue où li fait ſon demeure,
M'offre que je li vienne entretenir une heure,
Que li déjeûnera, ſi je veux, avec moi.

PONTIGNAN.

Cela ne ſe pouvoit refuſer.

LA FORÊT.

Je le crois.
Ji monte dans ſon chambre, & j'y tire, en la hâte,
Dans mon bourſe un écu, pour de petite pâte;
J'y baille à la Servante. Il entre, en ce moment,
Un homme qui mi jette un grand embraſſement.
« Ah! bien ravi, Monſir, d'avoir vous connoiſſance! »
Dit-il. J'y réponds, moi, par grande révérence.
Il prend la bourſe à moi que je tiens dans mon main,
La regarde de près. « Il eſt biau, ſti deſſin. »
Il la met dans ſon poche, & ſans autres paroles.

SCAPIN, *à La Forêt, le contrefaiſant.*

Et combien dans ſti bourſe étoit-il?

LA FORÊT.

Vingt piſtoles,
Sans la monnoie d'argent, qu'il prend tout.

PONTIGNAN.

Il a tort.

LA FORÊT.

Moi ne veux point rien perdre, & li fais un bruit fort.
Li viennent trois Monſirs, à ſti bruit, grands lipées,
Grandes barbes qui vont tout du long, point coupées.
L'un me prend par ſti bras....

SCAPIN.

Ah! je crains bien le ſaut.

LA FORÊT.

Il me tire un peu rude, & parle d'un ton haut.

« Pourquoi vous dans ſti lieu, Monſir, avec mon » femme ? »
Sti l'hom' qui l'a mon bourſe, il ſi ſauve, & ſti Dame.
Je crie après mon bourſe; & ſti l'homme toujours
Parle à moi de ſon femme. Il me laiſſe; j'i cours
Par li p'tite montée, & je l'ai deſcendue;
Il eſt déja long-tems quand je ſuis dans la rue:
J'y cherche ſti voleur, qui l'eſt parti fort loin.

SCAPIN.

Allez, c'eſt de l'argent qu'il vous garde au beſoin;
Votre bourſe eſt bien là.

LA FORÊT.

Sti Dame qui m'y mene,
M'y fait, je l'ai bien vu, ſti piece fort vilaine:
Sti gens qui ſont venus, avoient l'intelligent
Avec ſti qui s'enfuit, pour m'attraper l'argent.
Vous n'entre point, Monſir, de chambre, ſans connoître.

PONTIGNAN.

Je ſuivrai vos conſeils.

LA FORÊT.

Dans l'Auberge peut-être
S'en viendra vous bientôt aujourd'hui ?

PONTIGNAN.

Je le crois;
L'heure ne preſſe pas.

LA FORÊT.

Je m'y retourne, moi:
De ſti l'argent perdu point vous parler à table,
Monſir.

PONTIGNAN.

Ne craignez rien. Adieu.

SCENE VII.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN.

LE pauvre diable
En a pour vingt Louis.

SCAPIN.

Que vous ſeriez heureux,
Monſieur!... Je ne dis rien.

PONTIGNAN.

Acheve.

SCAPIN.

Oh!

PONTIGNAN.

Je le veux.

SCAPIN.

Fort bien! j'irai parler, afin qu'on me lutine!

PONTIGNAN.

Vas, je ſaurai me taire.

SCAPIN.

Et ſi l'on m'examine?

PONTIGNAN.

Qui ?

SCAPIN.

La Dame ſorciere : elle eſt peut-être là
Qui m'écoute, ou du moins la Suivante.

PONTIGNAN.

Voilà
Ta folie ordinaire.

SCAPIN.

Il eſt donc impoſſible
Qu'en diſant « Craks, mir, dauf », on ſe rende invi-
ſible ?

PONTIGNAN.

Le ſecret ſeroit beau.

SCAPIN.

Beau ? Si j'avois voulu...
Mais, franchement, il faut être un peu réſolu.
Répétant un grimoire, apparemment du diable,
J'aurois, ſans être vu....

PONTIGNAN *rit.*

SCAPIN.

Je vous conte une fable :
Là, riez.

SCENE VIII.

PONTIGNAN, SCAPIN, ALCIDOR.

ALCIDOR, *à Pontignan.*

Dois-je croire au rapport de mes yeux?

PONTIGNAN, *à Alcidor.*

O mon cher Alcidor!

ALCIDOR.

Célicourt en ces lieux!
Quel plaiſir de l'y voir!

PONTIGNAN.

J'y viens pour une affaire
Où d'un fidele ami l'appui m'eſt néceſſaire;
Et, puiſqu'heureuſement....

ALCIDOR.

Attendez tout de moi;
Je me ſouviens toujours de ce que je vous dois.
Notre étroite amitié, qui ſe fit à l'Armée,
En toute occaſion s'eſt par vous confirmée;
Vous ſeul m'avez tiré de ce gouffre d'ennuis....

PONTIGNAN.

Briſons-là, s'il vous plaît, & ſachez qui je ſuis.
Le nom de Célicourt, qu'un malheur me fit prendre,
Vous cache trop long-tems ce qu'il faut vous apprendre;
Ces réſerves, enfin, ne ſont plus de ſaiſon.
Limoge eſt mon pays, Pontignan mon vrai nom.

ALCIDOR.

Pontignan ! Ah! je ſais quel ſujet vous amene.
Tout, ſelon vos deſirs, ſe réglera ſans peine :
Et, pour voir Léonor favorable à vos vœux,
Vous n'avez qu'à paroître, & vouloir être heureux.

PONTIGNAN.

Qui vous en a tant dit ?

ALCIDOR.

Je ſuis ami du pere ;
Vous choiſiſſant pour gendre, il n'a pu me le taire.
Le nom de Pontignan, qui m'étoit inconnu,
Pour ce choix étranger m'avoit mal prévenu ;
Je plaignois Léonor à Limoge exilée :
Mais elle a tout ſujet d'en être conſolée ;
Et ce Provincial qu'elle attend pour époux,
La doit combler de joie, étant fait comme vous.

PONTIGNAN.

Léonor vaut beaucoup ; elle eſt aimable & belle ;
Je le crois : mais, enfin, l'amour ailleurs m'appelle ;
Et, ſi quelque amitié vous reſte encor pour moi,
Il faut que vous m'aidiez à dégager ma foi.

ALCIDOR.

Moi ?

PONTIGNAN.

Vous. Voyez ſon pere, & lui faites entendre
Que je ſais ce que vaut l'honneur d'être ſon gendre ;
Mais qu'un engagement que je n'ai pu prévoir,
Quand je veux l'accepter, m'en ôte le pouvoir :
Dites-lui....

ALCIDOR.

Songez bien, avant que de rien faire,

Que, par mille raiſons, Léonor doit vous plaire :
Sa vertu, ſon eſprit, ſa naiſſance, ſon bien....

PONTIGNAN.

Lorſque le cœur eſt pris, on n'écoute plus rien.
Léonor, ſur toute autre, en mérite l'emporte ;
Cependant la rupture avec elle m'importe ;
Tout mon bonheur dépend de m'en voir dégagé.

ALCIDOR.

Et qui donc, ſous ſes loix, vous a ſi-tôt rangé ?
Depuis quand... ?

PONTIGNAN.

L'aventure eſt des plus ſingulieres ;
Et j'ai, pour l'éclaircir, beſoin de vos lumieres :
Elle vous ſurprendra ; je vais vous la conter.

ALCIDOR.

Non, ce n'eſt que chez moi que je veux l'écouter.
Vous êtes en Auberge ; y reſter davantage,
Quand je puis vous loger, ſeroit me faire outrage.
Venez ; je vous mettrai dans un appartement
Où vous ſerez peut-être aſſez commodément.

PONTIGNAN.

Mais c'eſt un embarras, que....

ALCIDOR.

Perdez cette crainte ;
L'amitié d'entre nous bannira la contrainte.
Comme l'appartement eſt ſéparé du mien,
Chacun, en liberté, ſera maitre du ſien.
Ainſi ne croyez point vous en pouvoir défendre :
Quoi que vous m'oppoſiez, je ne veux rien entendre ;
Vous viendrez.

PONTIGNAN.

Le parti me doit être bien doux :
Mais, de grace, oubliez que je ſerai chez vous ;
Point de façon.

ALCIDOR.

Allons, ſans tarder davantage.

SCAPIN, *à Pontignan.*

Vous ne me dites rien, Monſieur : notre bagage,
Comment faire ?

ALCIDOR.

Suis-nous, ſans t'en inquiéter :
Tu conduiras mes gens, pour le faire apporter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le théâtre repréſente une des chambres de l'appartement d'Alcidor, deſtinée pour Pontignan.)

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

VOILA, pour cet ami que loge votre frere ;
La chambre où j'ai tout mis dans l'ordre néceſſaire.
Vous la reconnoiſſez ?

ANGÉLIQUE.

C'étoit notre priſon ;
Quand ma mere, déja dans ſa vieille ſaiſon,
Sans moi, dont la préſence eût trop marqué ſon âge ;
Vouloit de jeune encor faire le perſonnage.
Comme de me garder le ſoin l'inquiétoit,
Nous étions ſous la clef, pendant qu'elle ſortoit ;
Point de quartier pour nous.

LISETTE.

Dieu veuille avoir ſon ame !
C'étoit, de ſon vivant, une terrible femme !
Mais elle y gagnoit bien ! Deux ais dans la cloiſon,
Tournant, ſans qu'on le ſût, nous en faiſoient raiſon ;

Et, quand elle croyoit vous tenir priſonniere,
Nous avions de ſortir liberté toute entiere.

ANGÉLIQUE.

Et quel eſt cet ami, pour qui ſi promptement
On fait tout préparer dans cet appartement ?

LISETTE.

Je n'en ſais point le nom : ſeulement votre frere
M'a dit qu'il eſt bien fait, & très-digne de plaire ;
Et que, s'il le voyoit jetter les yeux ſur vous,
Il vous conſeilleroit d'en faire votre époux.

ANGÉLIQUE.

Mon époux ! Quel amour dans mon cœur pourroit naître ?

LISETTE.

Monſieur de Pontignan s'en eſt rendu le maître.

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai : c'eſt ainſi que l'Amour irrité,
D'une feinte, ſouvent, fait une vérité.
Pour ſervir Léonor, & rompre l'hyménée
Qui, l'ôtant à Damis, ailleurs l'a deſtinée,
Je fais l'aventuriere ; &, ſans deſſein d'aimer,
Je cherche Pontignan, & tâche à l'enflammer ;
Afin de riſquer moins, je cache mon viſage ;
Et, voulant l'engager, moi-même je m'engage.
S'il me trouvoit moins belle....

LISETTE.

Ah ! c'eſt lui faire tort :
Vous voyant, ſon amour ne ſera que plus fort :
Ne lui refuſez plus le ſeul bien qu'il ſouhaite.
Il va ſe dégager ; je tiens la choſe faite :
Puiſqu'il vous l'a promis, il n'y manquera pas.

ANGÉLIQUE.

S'il rompt chez Léonor, je ſuis ſans embarras;
Je n'aurai plus de peine à ſouffrir qu'il me voie.
Conçois-tu de Damis quelle ſera la joie?
Quels reſſorts, pour tous deux, nous avons fait jouer!

LISETTE.

L'intrigue eſt admirable, il le faut avouer:
Après tout, La Forêt a bien ſu la conduire;
Et, choiſi par Damis, qui prit ſoin de l'inſtruire,
Il feint, ſe contrefait ſi naturellement,
Que Pontignan, trompé, le croit un vrai Flamand.

ANGÉLIQUE.

Il ne ſoupçonne point qu'il vienne nous apprendre
En quel lieu, chaque jour, nous le devons attendre.

LISETTE.

Le moyen contre lui qu'il le crût employé?
Il eſt ſecrétement à Limoge envoyé.
Comme tout Voyageur eſt d'un accès facile,
Lorſque Pontignan part, il le joint hors la ville;
Et ſon jargon Flamand ayant pour lui ſon prix,
Tous deux de compagnie arrivent à Paris.
La Forêt, qui ſe loge en même Hotellerie,
Feignant de ne rien voir, obſerve, écoute, épie;
Et, dès le lendemain, il nous vient avertir
De l'heure où Pontignan a deſſein de ſortir.
Nous allons vous & moi l'arrêter au paſſage;
Il vous entend parler de l'hymen qui l'engage;
Et, chaque jour, ainſi, vous trouvant ſur ſes pas....

ANGÉLIQUE.

Il en eſt fort ſurpris.

LISETTE.

Qui ne le ſeroit pas?

Son Valet a grand' peur; il tient indubitable
Que, ſelon qu'il nous plaît, nous diſpoſons du diable.
J'ai feint que quatre mots d'un merveilleux pouvoir
Me tranſportent par-tout, ſans qu'on puiſſe me voir;
Et que, quand ſeul à ſeul il entretient ſon Maître,
Je ſuis à ſes côtés, quoique ſans y paroître:
Jugez s'il oſeroit lui parler contre nous.

ANGÉLIQUE.

Tu lui fais d'un lutin redouter le courroux.

LISETTE.

Ce qui juſqu'à l'excès va porter ſa ſurpriſe,
C'eſt qu'une fauſſe clef doit ouvrir ſa valiſe.
Que ne croira-t-il point, lorſqu'il y trouvera
Cent choſes qu'en ſecret le Flamand y mettra?
Le diable alors ſera....

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LA FORÊT.

LISETTE.

MAIS La Forêt s'avance.

ANGÉLIQUE, *à La Forêt.*

Pontignan de me voir a grande impatience?
Lorſque je l'ai quitté, tu l'as entretenu?

LA FORÊT, *à Angélique.*

Avecque mon jargon & mon air ingénu,
J'ai voulu lui prouver, par certaine aventure

Qui d'un Flamand dupé lui faiſoit la peinture,
Qu'aux galants rendez-vous des Belles de Paris,
Lorſqu'on les acceptoit, les plus fins étoient pris.
Mais ce conte, inventé de peur qu'il me ſoupçonne;
Me fait paſſer pour ſot, & n'a rien qui l'étonne.
En quelque lieu, pour vous, qu'on l'oblige d'aller,
Quand vous le voudrez voir, vous n'aurez qu'à parler.

ANGÉLIQUE.

Après tant de refus, ſa paſſion m'engage
A ne pas différer de montrer mon viſage.
Comme ce rendez-vous ſera particulier,
Liſette ira le prendre au bas de l'eſcalier;
Et, l'amenant ſans bruit, par ce nouveau myſtere,
Lui rendra cette grace & plus douce & plus chere:
Déja tous les moyens en ſont imaginés.

LA FORÊT.

Si je puis en cela quelque choſe, ordonnez;
Me voilà prêt d'agir.

ANGÉLIQUE.

Nous connoiſſons ton zele;
Pour ta fortune auſſi l'occaſion eſt belle.
Tu ſers Damis; Damis adore Léonor:
S'il l'épouſe, en tes mains il fera pleuvoir l'or;
Et....

LA FORÊT.

De remerciemens, du moins, il n'eſt pas chiche:
S'il obtient ce qu'il aime, il me doit faire riche;
J'en ai déja touché de quoi ne plaindre pas,
Dans tout ce que j'ai fait, ma peine ni mes pas.
Pour n'être point connu, mes meſures ſont priſes.
Mais, Liſette, vois-tu les clefs des deux valiſes?

LISETTE, *à La Forêt.*

Celle du Maître auſſi?

LA FORÊT.

Du Maître.

LISETTE.

Montre-moi.

LA FORÊT *donne les clefs à* LISETTE, *qui les met dans ſa poche, voyant entrer Alcidor.*

SCENE III.

ALCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA FORÊT.

ALCIDOR, *à Angélique.*

VOTRE Marchand Flamand trouve ici de l'emploi;
Il vous vient voir souvent.

LA FORÊT, *à Alcidor.*

Si Dame eſt difficile,
Meſſir; je le pourois un petit uſtenſile,
Pour l'y pendre à l'oreille. Il n'eſt rien mieux garni,
Si diamant: dans l'or, l'y ſemble un p'tit bruni;
L'y jette un grand éclat, pourtant: vois vous, de grace,
Monſir.

ALCIDOR, *à La Forêt.*

Oui; mais il faut qu'elle ſe ſatisfaſſe:
Voudra-t-elle acheter ce qui ne lui plaît pas?

LA FORÊT, *à Angélique.*

Et ſti bracelet.

ANGÉLIQUE, *à La Forêt.*

Fi !

LA FORÊT.

Vous n'en fait point de cas;
Il eſt fort beau : je vais dans un maiſon l'y vendre ;
Où moi fort bien long-tems je l'y faiſois attendre.
J'aurai, dans pluſieurs jours, d'autres jolivetés ;
Vous veux que je l'y viens apporter ?

ANGÉLIQUE.

Apportez ;
J'achete avec plaiſir, quand la choſe eſt jolie.

LA FORÊT.

Bon ſoir, Madame, & tout li bonne compagnie.

SCENE IV.

ALCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ALCIDOR, *à Angélique.*

UN ami vient loger dans cet appartement ;
Ma ſœur ; & je voudrois en faire votre Amant :
Il eſt plein de mérite ; &, quand il me faut faire
Un choix digne de vous....

ANGÉLIQUE, *à Alcidor.*

Je vous connois, mon frere ;
Votre bonté pour moi ſe montre chaque jour ;
Mais ne parlons encor ni d'Amant ni d'amour :
Vivre libre & ſans ſoins, eſt un grand avantage.

ALCIDOR.

Quoi! vous renonceriez, ma ſœur, au mariage?

ANGÉLIQUE.

Je puis changer de goût; mais, du moins juſqu'ici,
N'ayant rien ſouhaité, j'ai vécu ſans ſouci.
L'état de fille eſt doux à qui ſait le bien prendre.

ALCIDOR.

Ces ſentimens ſont beaux, & j'aime à les entendre:
Mais, ſi vous connoiſſiez cet Amant prétendu,
Croyez-moi, votre cœur ſeroit bientôt rendu.
Son nom vous ſurprendra; Pontignan....

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon frere....

ALCIDOR.

L'Amant de Léonor.

ANGÉLIQUE.

Cet Amant que ſon per...?

ALCIDOR.

Oui, qui vient de Limoge, & que ſon pere attend.

ANGÉLIQUE.

Je l'avoue, il n'eſt rien qui me ſurprenne tant.
Léonor, devant vous, a fait cent fois paroître
Le chagrin qu'en ſon cœur ſon hymen faiſoit naître:
Le nom de Pontignan vous étoit inconnu;
Il vient pour l'épouſer; &, quand il eſt venu,
Une telle amitié vous unit l'un à l'autre,
Qu'il ne doit point avoir de maiſon que la vôtre;
Vous le logez!

ALCIDOR.

Il faut vous éclaircir ce point.
Par certains intérets qu'on ne pénetre point,
Ayant, ſous un faux nom, pris parti dans l'Armée;
Il me vit. La bravoure eſt par-tout eſtimée;
La ſienne me charma; nous devinmes amis:
Mais, dans quelque union que le tems nous eût mis,
Du nom de Pontignan, qu'alors il voulut taire,
Paſſant pour Célicourt, il me fit un myſtere:
Ce ſecret vient par lui de m'être découvert.
Il n'a pu refuſer un logement offert.
Avant qu'il vienne ici, je ne ſais quelle affaire
Dans ſon Auberge encor l'a rendu néceſſaire;
Un de mes gens le ſuit, qui le doit amener.

ANGÉLIQUE.

L'hymen de Léonor ſe va donc terminer?
Quel malheur pour Damis!

ALCIDOR.

Il n'eſt pas fort à plaindre.
Pontignan aime ailleurs, & l'on n'en doit rien craindre:
Si Léonor l'occupe, il n'y doit plus ſonger
Que pour rompre avec elle, & pour ſe dégager:
C'eſt ce qu'avec ſon pere il veut que je ménage;
Et je n'entreprends pas un difficile ouvrage,
Puiſqu'enfin pour Damis le pere prévenu,
S'eſt déja repenti du choix d'un inconnu.

ANGÉLIQUE.

Pontignan aime donc?

ALCIDOR.

Oui, quelque malheureuſe,
Dont le noble talent eſt celui de coureuſe:
Vous en allez juger. Il arrive à Paris;
Et, dès le lendemain, ſon cœur ſe trouve pris.

Une Dame, dit-il, d'un eſprit admirable,
Et que de tout le ſexe il croit la plus aimable,
S'il quitte Léonor, l'aſſure, chaque jour,
De tout ce qu'a d'heureux le plus parfait amour.
La Belle, qui jamais ne montre ſon viſage,
En différens quartiers, ſe trouve à ſon paſſage;
Et, plus il l'entretient, plus ſon cœur enflammé,
Quoique ſans la connoître, en demeure charmé.
D'elle & de ſes deſſeins que faut-il qu'on ſoupçonne?
La croyez-vous, ma ſœur, autre qu'une fripponne,
Qui, le voulant duper...?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'y fierois pas.

ALCIDOR.

Dès demain, je prétends le tirer d'embarras.
Je le ſuivrai de loin: ſi la Dame l'arrête,
Avec de telles gens je ſais comme l'on traite;
Ou de force, ou de gré, nous verrons ce que c'eſt;
Et....

ANGÉLIQUE.

Vous ferez fort bien.

ALCIDOR.

Votre propre intérêt
Demande qu'au plutôt cette intrigue finiſſe.
Pontignan, dégagé, peut vous rendre juſtice,
Et ſe laiſſer aſſez toucher de vos appas....
Vous rougiſſez, ma ſœur?

ANGÉLIQUE.

Je ne le cache pas:
Pontignan, comme Amant, me fait craindre ſa vue.
Souffrez que je lui ſois quelques jours inconnue;
Cachez-lui que chez vous vous avez une ſœur.

ALCIDOR.

Vous voulez, à loiſir, conſulter votre cœur.
Les deux appartemens étant loin l'un de l'autre,
Il ſera dans le ſien, demeurez dans le vôtre :
Je conſens que d'abord vous en uſiez ainſi.

SCENE V.

ALCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, CASCARET.

CASCARET, *à Alcidor.*

MONSIEUR, ce Cavalier qui vient loger ici..

ALCIDOR, *à Caſcaret.*

(*à Angélique.*)

Je cours le recevoir. Évitez ſa rencontre,
Ma ſœur, ſi quelquefois le hazard vous le montre.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

L'Amour ne vous eſt point favorable à demi ;
D'un Amant qui vous plaît votre frere eſt l'ami :
A l'hymen ſouhaité je vous tiens parvenue.

ANGÉLIQUE.

Ce changement finit mon rôle d'inconnue.

LISETTE.

Pontignan.....

ANGÉLIQUE.

A le fuir mon frere me réduit :
De tous nos entretiens tu vois qu'il eſt inſtruit ;
De loin, pour me ſurprendre, il s'apprête à le ſuivre.

LISETTE.

Vous le fuirez ? quoi ! lui, qui, ſans vous, ne peut vivre ?

ANGÉLIQUE.

Dans mon appartement je puis l'entretenir,
Sans qu'il ſache chez qui je l'aurai fait venir :
Il me verra. Mon cœur eſt déja plein d'alarmes.
Liſette, ſi pour lui je n'avois point de charmes ;
Si, voyant mon viſage, il n'y rencontroit pas
Ce qu'il s'eſt figuré de graces & d'appas !

LISETTE.

A quoi bon affecter ces doutes hypocrites ?

Vous penſez beaucoup mieux de vous que vous ne dites.

ANGÉLIQUE.

Moi? non. Sur la beauté chacun ayant ſes goûts,
Je dois craindre....

LISETTE.

Mon Dieu! donnez le rendez-vous;
Je réponds du ſuccès.

ANGÉLIQUE.

Avant que je le donne,
Comme il eſt important qu'il n'en parle à perſonne;
Par un billet rendu, je veux le prévenir.

LISETTE.

Vous n'aurez pas de peine à le faire tenir.
Ces ais qu'on peut tourner, ſeront d'un grand uſage:
Ils me vont dans ſa chambre aſſurer un paſſage.
Ce ſera peu pour moi d'y porter le billet;
J'y prétends quelquefois lutiner le Valet:
Auſſi-bien, l'une & l'autre il nous prend pour ſorcieres.

ANGÉLIQUE.

Mais....

LISETTE.

Fiez-vous à moi: j'ai certaines lumieres
Qui ſauront, au beſoin, me tirer d'embarras.

ANGÉLIQUE.

J'entends monter quelqu'un: viens; ne nous montrons pas.

ANGÉLIQUE & LISETTE *ſortent par la cloiſon.*

SCENE VII.

SCAPIN, LA RAMÉE.

SCAPIN, *chargé de malles.*

METTRAI-JE tout là ?

LA RAMÉE.

Mets.

SCAPIN.

Tu m'as fait monter vîte ;
J'en ſuis tout eſſoufflé. C'eſt donc là notre gîte ?
Nous n'y ſerons pas mal.

LA RAMÉE.

De jour, comme de nuit ;
Ton Maître n'y doit point appréhender le bruit :
La rue eſt éloignée ; on y dort à ſon aiſe.

SCAPIN, *ſe mettant dans une chaiſe de commodité.*

Voilà, pour faire un ſomme, une admirable chaiſe !
Comme j'y ronflerois !

LA RAMÉE.

S'il veut écrire, vois ;
La table eſt bien garnie ; il trouvera de quoi ;
Encre, plume, papier, rien ne manque.

SCAPIN.

Et le reſte,
Tout va-t-il bien ? Je crains certain vuide indigeſte :
A moins qu'on n'ait le ventre un peu rond, franche-
ment,

On

On ſent des crudités....

LA RAMÉE.

Tu le crains vainement :
Si tu veux déjeûner quatre fois, laiſſe-faire ;
Les pâtés, le bon vin....

SCAPIN.

Voilà bien mon affaire.
Il eſt tard, & peut-être on eſt prêt de dîner ;
L'office eſt-elle loin ?

LA RAMÉE.

Je m'en vais t'y mener ;
Viens.

SCAPIN.

Boire un coup ou deux, ne ſauroit jamais nuire.

LA RAMÉE.

Prends la clef de la chambre, & te laiſſe conduire.

SCAPIN.

Dans cet appartement tout me ſemble aſſez clos.

LA RAMÉE.

Quand tu l'auras fermé, tu peux être en repos.
(*Il ſort.*)

SCAPIN *ſort, & ferme la porte.*

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE *entre par la cloiſon, & dit à ſa Maitreſſe qui eſt dehors :*

VOTRE machine, encor ſur un pivot placée,
Eſt dans le même état où nous l'avons laiſſée :
Le reſſort par dehors étant bien arrêté,
On pouſſeroit en vain d'un & d'autre côté ;
Rien ne tourne ; & les ais ſont joints de telle ſorte,
Qu'on ne s'apperçoit point de cette fauſſe-porte.
Entrez.

ANGÉLIQUE, *entrée.*

Et ſi quelqu'un nous vient ſurprendre ici ?

LISETTE.

Nous entendrons monter ; n'ayez aucun ſouci.
D'ailleurs, qui peut venir ? on va ſe mettre à table.

ANGÉLIQUE.

Prenons donc ce moment, puiſqu'il eſt favorable.
Je vois une écritoire ; il faut, par un billet,
Avertir Pontignan de garder le ſecret.

LISETTE.

Pour nous mettre en crédit ſur le pouvoir magique,
Écrivez-lui d'un ſtyle un peu diabolique ;
Et tranchez de l'Eſprit qui, pour pénétrer tout,
Des murs les plus épais ſans peine vient à bout.

ANGÉLIQUE.

Mais, pour ne rien riſquer, quand j'aurai fait ma lettre,

Comme il faut qu'il la trouve, où la pourrai-je mettre ?
Mon frere, qui ſans doute ici l'amenera,
S'il la voit ſur la table, avec lui la lira :
C'eſt à Pontignan ſeul que....

LISETTE.

Tout nous favoriſe :
L'une de ces deux clefs doit ouvrir ſa valiſe.
Lorſque je les prenois des mains du faux Flamand,
Votre frere eſt entré, pour vous heureuſement ;
Il eſt cauſe, en partant, qu'il me les a laiſſées.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ? ces clefs ?

LISETTE.

Honneur aux têtes bien ſenſées !
J'ouvrirai la valiſe ; & vous, ſans le plier,
Tout du long, au deſſus vous mettrez le papier :
C'eſt le premier objet qui frappera ſa vue.

ANGÉLIQUE.

Liſette, je me rends : la choſe eſt bien conçue ;
C'eſt-là de quoi le mettre en de grands embarras.

LISETTE.

Il a l'eſprit bien fort, s'il ne s'étonne pas.
Par qui, quand nous aurons refermé la valiſe,
Croira-t-il que, ſans clefs, la lettre ait été miſe ?
Ce tour eſt un vrai tour de magie.

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai.
Ouvre & prépare tout, tandis que j'écrirai.

(*Elle ſe met à écrire.*)

LISETTE, *ayant ouvert la valiſe de Pontignan.*

Rien ne s'offre à mes yeux que de propre & de riche.
Madame, en fait d'habits, votre Amant n'eſt pas chiche.
Voyez ce juſtaucorps, de l'un à l'autre bout; . . . .
L'ouvrage eſt merveilleux, l'or y brille par-tout.

ANGÉLIQUE.

Montre. La broderie en eſt très-délicate.

LISETTE, *après avoir mis le juſtaucorps ſur une chaiſe.*

La même propreté dans tout le reſte éclate.
Voilà des points de France admirables.

ANGÉLIQUE.

. . . . . Tu vas
Mettre tout en déſordre.

LISETTE.

Et ne le dois-je pas?
Je prétends être Eſprit: quand un Eſprit ravage,
Rien n'en peut échapper; il met tout au pillage.
Çà, du beau, maintenant, il faut venir au laid.
Cette courte valiſe eſt celle du Valet;
Ouvrons. Oh! la vilaine odeur qui s'en exhale!
Pour la bien viſiter, tout m'y paroît trop ſale.
Des marrons. Des ſabots. Une lettre. Un portrait.
(*regardant le portrait.*)
Ah! la laide guenon! quelle mine elle fait!
(*Elle trouve une lettre.*)
Mais liſons cette lettre.

(*Elle lit.*)

« Du Château de Pourceaugnac, à quatre
» lieues de Limoge.

» SCAPIN, mon amour, tu pars demain pour Paris;
» dont je ſuis grandement affligée. Je te redis adieu,

» & je t'envoie mon portrait, que tu baiſeras ſouvent ;
» car, juſqu'à ton retour, je baiſerai le tien plus de
» cent fois le jour. Je te prie de porter à mon frere,
» qui eſt Manœuvre du Roi au Château de Verſailles,
» des marrons & une paire de jolis ſabots, raretés de
» notre pays. Je t'embraſſe de tout mon cœur, & te
» baiſe depuis les pieds juſqu'à la tête. Songe à ta fo-
» lâtre Lambine, comme je ſongerai à mon petit fou
» Scapin ».

On connoît, par le ſtyle,
Que la Dame au Monſieur n'eſt pas fort difficile.

(*Elle remet la lettre, & trouve une bourſe.*)

Bon ! j'ai trouvé ſa bourſe. Il faut voir ſon tréſor.
A-t-il bien amaſſé ? Comment ! dix Louis d'or !
Six écus d'argent blanc, avec de la monnoie !
De ſon inquiétude il faut avoir la joie.
Emportons ſon argent ; &, pour l'en conſoler ;
Cherchons, s'il eſt friand, de quoi le régaler :
La piece, ſans cela, ne peut être accomplie.
J'ai d'amis bien muſqués une boîte remplie,
Verſons-les dans ſa bourſe ; & tirons ces gros gants ;
De la valiſe ouverte indices convaincans.
Fermons préſentement.

ANGÉLIQUE.

Voici ma lettre faite.

LISETTE, *regardant la lettre.*

Pour bien ſauter aux yeux, l'écriture eſt complette ;
Les traits en ſont ſi grands, qu'on les peut voir de loin.
Vous vous ſavez en tout contrefaire, au beſoin.

ANGÉLIQUE.

Comme il pourra montrer cette lettre à mon frere ;
J'ai cru que je devois changer mon caractere.

SCENE X.

PONTIGNAN, SCAPIN.

SCAPIN.

NOTRE hôte eſt fort affable : J'aime cela.

PONTIGNAN.

Tandis que nous ferons à table ;
Cours à mon Perruquier porter les dix Louis....

SCAPIN.

Ses yeux, en les voyant, ſeront bien réjouis.
Jamais, ſur le crédit, je n'ai vu pareil homme :
Deux jours ſans le payer, il croit perdre ſa ſomme.
Il vend cher le bonheur d'être un peu renommé.

PONTIGNAN.

Pourquoi mon juſtaucorps n'eſt-il pas enfermé ?

SCAPIN.

Il l'eſt, & bien plié.

PONTIGNAN.

Vois donc.

SCAPIN.

C'en eſt un autre ;
Monſieur : de la valiſe ai-je tiré le vôtre ?
Il eſt là, ſous la clef.

PONTIGNAN.

Si ce n'eſt pas le mien ;

Tout s'y trouve semblable, il ne differe en rien;
Étoffe, assortiment, doublure, broderie.

SCAPIN.

On y seroit trompé. Mais, Monsieur, je vous prie...

PONTIGNAN, *tirant quelques papiers de son justaucorps.*

C'est-là mon justaucorps; ces lettres en font foi.
Tu ne l'as pas tiré de la valise?

SCAPIN.

Moi?

Tiré? non.

PONTIGNAN.

L'effronté menteur!

SCAPIN.

Si je déguise;
Si j'ai, dans cette chambre, ouvert votre valise...
(*appercevant les gants tirés de sa valise.*)
Mais dans la mienne aussi l'on aura fouragé;
Voilà de certains gants.... Ah! je suis enragé!
Ouvrons vîte, & voyons si l'on a pris ma bourse:
Je n'ai plus qu'à me pendre; où sera ma ressource?
Ah! me voilà remis; je l'apperçois.

PONTIGNAN.

Maraud!

SCAPIN.

Franchement, je tremblois qu'elle n'eût fait le saut.
(*Il ouvre la bourse, & n'y trouve que des anis.*)
Mais qu'est-ce-ci? Monsieur, ah!

PONTIGNAN.

Qu'as-tu?

SCAPIN.

Misérable !

Vos dix Louis....

PONTIGNAN.

Hé bien ?

SCAPIN.

Ils ſont allés au diable.

PONTIGNAN.

Maraud ! que veux-tu dire ?

SCAPIN.

On a tout nettoyé :
Mon argent & le vôtre, en dragée employé....

PONTIGNAN.

Écoute : quelquefois je ſouffre qu'on plaiſante ;
Mais ici....

SCAPIN.

Quoi, Monſieur ! croyez-vous que je mente ?
Ma bourſe, au lieu d'argent que j'y croyois garder...

PONTIGNAN.

Et qui te l'a donc pris ?

SCAPIN.

Le faut-il demander ?
Votre Dame lutine ; elle entend le grimoire.

PONTIGNAN.

L'impertinent !

SCAPIN.

Fort bien ! Vous n'en voulez rien croire :
Peut-être, en ce moment, ſans ſe montrer à nous,

Elle eſt à quatre pas, qui ſe moque de vous.

PONTIGNAN.

Tu crois donc me voler, & m'éblouir d'un conte ?
Je ſuis d'une foi lente, & j'ai la main très-prompte ;
Garde de l'éprouver.

SCAPIN.

Ne vous montré-je pas...?

PONTIGNAN.

Cherche mes dix Louis, & tu les trouveras.

SCAPIN.

Où les aller chercher ? Peut-on...?

PONTIGNAN.

Point de replique.

SCAPIN.

Sur votre Dame Eſprit vous êtes hérétique ;
Mais, Monſieur, croyez-en tout ce qu'il vous plaira,
Ma bourſe vous répond de ce qu'elle fera :
L'argent changé par elle en friande matiere....

PONTIGNAN.

Son pouvoir eſt bien grand !

SCAPIN.

Elle eſt plus que ſorciere ;
Et le diable, par qui ces tours lui ſont permis,
S'il n'eſt de ſes parens, eſt bien de ſes amis ;
J'en ſuis ſûr.

PONTIGNAN.

Et moi, las d'entendre tes ſottiſes,
Remets mon juſtaucorps, & cache ces valiſes.

SCAPIN, *ouvrant la valiſe de ſon Maître.*

Je vais le renfermer, au hazard que, ce ſoir,
Nous le trouvions encore....

(*appercevant la lettre d'Angélique.*)

Ah! Monſieur, venez voir.
Ce papier tout rempli d'une grande écriture,
Qui l'a mis là? L'argent changé, c'eſt impoſture;
J'apporte, là-deſſus, de méchantes raiſons:
Mais cette lettre?

PONTIGNAN, *ayant pris la lettre.*

Elle eſt d'une femme. Liſons.

(*Il lit.*)

« COMME il n'y a rien de fermé pour moi, vous ne » devez pas être ſurpris, ſi vous trouvez cette lettre » en ce lieu, où elle ne peut être vue que de vous. Je » ſuis fort contente de la priere que vous avez faite au » Cavalier chez qui vous logez, d'aller rompre l'enga- » gement où vous êtes avec Léonor: cette marque » d'une véritable paſſion pour moi m'oblige à ſatisfaire » l'envie que vous avez de me voir; & ce ſera dès ce » ſoir, ſi, par un billet que vous laiſſerez ſur votre » table, vous m'aſſurez d'un entier ſecret ſur le ren- » dez-vous que je me prépare à vous donner. Vous » n'en pouvez dire un mot, que je ne l'apprenne au » même inſtant: prenez vos meſures là-deſſus. En par- » lant, vous me perdrez pour toujours; & peut-être » vaux-je bien que vous cherchiez à me conſerver ».

SCAPIN.

Hé bien? qu'en penſez-vous?

PONTIGNAN.

Ce qu'il faut que j'en penſe.

SCAPIN.

Monſieur, mettez la main à votre conſcience :
Vous n'en ſauriez douter, la Dame eſt un Eſprit ;
Un corps qui perce tout ; elle-même le dit ;
Ce billet & la bourſe en ſont un témoignage.
Par où dans cette chambre avoir trouvé paſſage ?

PONTIGNAN.

Par quelque endroit caché que tu ne connois pas.

SCAPIN.

Et nos valiſes ? hem ?

PONTIGNAN.

Grand ſujet d'embarras !
Quelque bonnes que ſoient de pareilles ſerrures,
Contre certaines clefs en trouve-t-on de ſûres ?

SCAPIN.

Et comment, s'il vous plaît, a-t-elle deviné
Qu'un logement ici vous vient d'être donné ?
Dans le même moment que nous changeons de gîte ;
(Et je crois qu'on n'en peut avoir changé plus vite,)
Elle accourt ; elle entre ; ouvre ; &, d'un ſoin diligent,
Viſite, fouille, cherche, emporte notre argent,
Écrit, referme tout, s'en va. Notez, de grace,
Que c'eſt ſans aucun bruit que tout cela ſe paſſe,
Sans qu'on la voye aller ni venir. Et j'ai tort,
Quand je dis que le diable...?

PONTIGNAN *rit.*

SCAPIN.

Oh ! faites l'eſprit fort ;
Riez, préſentement : permis à vous de rire :
Mais....

PONTIGNAN.

Elle attend réponſe, & je lui veux écrire ;
Une chaiſe.

SCAPIN.

Ah, Monſieur ! pour vous le cœur me bat.

PONTIGNAN.

Comment ?

SCAPIN.

Si votre lettre eſt portée au ſabbat ?
Que ſait-on ? quelquefois deux mots de ſortilége
Font bien courir les gens.

PONTIGNAN.

Allons, dépêche ; un ſiége.

SCAPIN.

Vous ne croyez donc point qu'il ſoit des ſorciers ?

PONTIGNAN.

Non.

SCAPIN.

Et ceux qu'en quelque endroit le diable a marqués...

PONTIGNAN.

Bon !

SCAPIN.

Comment, bon ! prenez-vous le diable pour un conte ?

PONTIGNAN.

Rien moins.

SCAPIN.

Vous le devez,

PONTIGNAN.

Mais le diable auroit honte
De venir badiner, comme il faudroit qu'il fît,
Si l'on donnoit créance à tout ce qu'on en dit.

SCAPIN.

Toujours dans ſes erreurs un obſtiné demeure.

SCENE XI.

SCAPIN, PONTIGNAN, CASCARET.

CASCARET, *à Pontignan.*

ON a ſervi, Monſieur.

PONTIGNAN.

Je deſcends tout-à-l'heure.

CASCARET *ſort.*

SCENE XII.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN.

C'Est fait : l'on doit venir prendre la lettre ici ;
Je n'ai qu'à la laiſſer. Pour ſortir de ſouci,
Cache-toi ; tu verras quelle adreſſe on emploie....

SCAPIN.

Si, pour la découvrir, il n'eſt que cette voie ;
Vienne ici qui voudra faire le guet pour nous :
J'y mourrois de frayeur, ſi j'y reſtois ſans vous.

(*Ils ſortent.*)

SCENE XIII.

LISETTE *entre par la cloiſon, prend la lettre que Pontignan a laiſſée ſur la table, & ſort.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le théâtre repréſente une chambre de l'appartement d'Alcidor.)

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LÉONOR.

ANGÉLIQUE.

NE venir que la nuit, c'eſt-là ſe faire attendre.

LÉONOR.

Ici depuis long-tems je brûle de me rendre :
Mais, par votre billet, vous témoignez vouloir
Que, ſoupant avec vous, j'y paſſe tout le ſoir ;
Je ne ſuis pas maitreſſe, & j'ai dû de mon pere
Obtenir le congé qui m'étoit néceſſaire :
Comme il étoit dehors, j'attendois ſon retour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez vu mon frere ?

LÉONOR.

Oui, preſque tout le jour.
Il m'a de votre Amant conté toute l'hiſtoire :
Elle a des incidens qu'on aura peine à croire ;
Rien n'eſt plus ſurprenant.

ANGÉLIQUE.

Vous ne ſavez pas tout :
Juſqu'ici, de le voir j'ai ſu venir à bout ;
Mais il ſera ſurpris encor d'une autre ſorte.
Dans ſon appartement j'ouvre une fauſſe-porte,
Par où Liſette & moi, ſans qu'on nous puiſſe voir,
Quand nous voulons entrer, nous avons tout pouvoir.
Même une fauſſe-clef qu'en nos mains on a miſe,
Nous eſt très-favorable ; elle ouvre ſa valiſe ;
Et c'eſt-là que, tantôt, un billet enfermé
Du deſſein que j'ai pris l'a d'abord informé :
Au plaiſir de me voir ce billet le prépare.

LÉONOR.

Pour le faire tenir, la voie eſt aſſez rare ;
Cependant les moyens vous en ſont fort aiſés.

ANGÉLIQUE.

Je demandois réponſe, & la voici : liſez.

LÉONOR *lit.*

« QUoique le lieu où j'ai trouvé votre lettre me faſſe » penſer de vous les choſes les plus extraordinaires, » rien ne me peut empêcher de courir au rendez-vous » que je vous demande depuis ſi long-tems. Donnez- » le-moi donc dès aujourd'hui, s'il ſe peut : je vous » promets un entier ſecret, & me rendrai par-tout où » il vous plaira ».

Malgré ſon embarras, la réponſe eſt préciſe.

ANGÉLIQUE.

Elle étoit ſur la table, où Liſette l'a priſe.
Comme il ne s'agit plus que de me faire voir ;
Pour éprouver ſur lui quel ſera mon pouvoir ...

LÉONOR.

Vous l'aimez donc assez, pour souffrir avec peine
Que l'amour vous rendit sa conquête incertaine ?

ANGÉLIQUE.

Je l'avoue ; & voilà ce que vous me causez.
Cependant prenez garde à quoi vous m'exposez :
Pontignan près de vous n'a-t-il rien à prétendre ?

LÉONOR.

Votre frere bientôt doit venir vous l'apprendre :
Il est avec mon pere ; & vous pouvez juger,
Quand par lui Pontignan cherche à se dégager,
Qu'en faveur de Damis, mon pere, sans murmure,
De ce premier Amant souffrira la rupture.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LÉONOR, LISETTE.

ANGÉLIQUE, *à Lisette.*

HÉ BIEN ? notre corbeille ? as-tu tout apprêté ?

LISETTE, *à Angélique.*

Vous vous louerez, je crois, de mon habileté.
La corbeille où j'ai mis l'écharpe en broderie,
Se fera remarquer par sa galanterie :
Rien n'est mieux assorti de rubans & de nœuds.

LÉONOR, *à Angélique.*

Pontignan, vous aimant, n'est pas trop malheureux :
Ce présent est pour lui ; l'amour ainsi l'ordonne.

ANGÉLIQUE, *à Léonor.*

A deux cents pas d'ici, ce soir, le bal se donne;
Mon frere, qui l'y mene, & veut me le montrer,
Déguisée avec vous prétend m'y rencontrer:
Là, je dois à ses yeux laisser voir mon visage.
Songez, dans cette scene, à faire un personnage.

LÉONOR.

Volontiers. Si l'hymen doit m'unir à Damis;
Par vous seule à mes vœux ce bonheur est acquis;
Ainsi, vous devant tout dans un amour si tendre,
Il n'est rien que de moi vous ne puissiez attendre.

SCENE III.

ALCIDOR, ANGÉLIQUE, LÉONOR, LISETTE.

ALCIDOR, *à Léonor.*

PARTAGEZ tout l'amour que votre Amant ressent;
Aimable Léonor; votre pere y consent:
Il voit avec plaisir que Pontignan d'une autre
Préfere l'hyménée, & le préfere au vôtre;
Et qu'en se dégageant, il le laisse en pouvoir
D'accorder à vos feux ce qu'il croit leur devoir.
Suivez donc ce penchant qui vous va, sans alarmes,
D'une tendre union faire goûter les charmes:
Un pareil changement vous doit être assez doux.

LÉONOR, *à Alcidor.*

J'aimois, vous le savez; &, quand j'apprends de vous
Que dans ma passion rien ne m'est plus contraire,

Mon cœur, rempli de joie, a peine à vous le taire :
Peut-être j'en dis trop ; mais....

ALCIDOR.

Que ne peut ma sœur
Prendre vos sentimens ! Un mari lui fait peur ;
Et, quand de Pontignan je lui peins le mérite....

ANGÉLIQUE, *à Alcidor.*

En voulant m'engager, vous allez un peu vîte.
Quoiqu'en effet l'hymen ait pour moi peu d'appas,
Un choix que vous feriez, ne me déplairoit pas :
Mais enfin votre ami, que l'amour d'une Belle,
Depuis qu'il est ici, fait soupirer pour elle,
Voudra-t-il renoncer à cet engagement,
Parce que vous voulez en faire mon Amant ?
Si son cœur prévenu refuse de vous croire ?...

LÉONOR.

Angélique a raison ; il y va de sa gloire :
Si vous voulez qu'elle aime, elle mérite bien
Qu'un cœur rempli d'amour se donne pour le sien.
Vous m'avez dit tantôt que, pour une inconnue,
Pontignan....

ALCIDOR.

Sa folie à tel point est venue,
Que, d'un aventurier aimant les embarras,
Il se plaît à souffrir pour ce qu'il ne voit pas.

ANGÉLIQUE.

Pour ne prendre avec lui nulle fausse mesure ;
Il faut attendre, au moins, la fin de l'aventure.

ALCIDOR, *à Angélique.*

Pour voir si sans raison je prends ses intérêts ;
Vous pourrez, dans le bal, examiner ses traits.

Mais, belle Léonor, ſi vous n'y prenez garde,
Le bonheur de Damis peut-être ſe hazarde :
Pontignan eſt bien fait, & pourra vous charmer.

LÉONOR.

Pour rien craindre de lui, je ſais trop bien aimer.
Puiſqu'il doit être au bal, où l'entrée eſt publique,
Allez, je vous promets d'y mener Angélique :
Lorſque nous l'aurons vu ſelon qu'il nous plaira,
S'étant examinée, elle s'expliquera.

ALCIDOR.

J'entends venir quelqu'un : ſortez ; c'eſt lui peut-être.

SCENE IV.

ALCIDOR, SCAPIN.

ALCIDOR.

AH ! c'eſt donc toi, Scapin ?

SCAPIN.

Je rentre avec mon Maître.

ALCIDOR.

Qu'a-t-il fait tout le jour ?

SCAPIN.

Il a toujours marché ;
Il m'a fallu le ſuivre, & j'en ſuis déhanché.
Nous avons de Paris viſité chaque rue.

ALCIDOR.

Et la Dame voilée ?

SCAPIN.

Oh ! Monſieur....

ALCIDOR.

L'a-t-il vue ?

SCAPIN.

Non.

ALCIDOR.

Le quartier changé la met peut-être à bout ? Avant qu'elle ait appris....

SCAPIN.

Monſieur, elle ſait tout. Ah ! ſi j'oſois parler....

ALCIDOR.

Qui te retient ?

SCAPIN.

La peſte ! S'attaquer aux Eſprits, c'eſt jouer de ſon reſte. Attendez.

ALCIDOR.

Que fais-tu ?

SCAPIN.

Si la Dame étoit là ?

ALCIDOR.

Où ?

SCAPIN.

Derriere ou devant,... Je crois que la voilà. Ah !

ALCIDOR.

Tu perds donc l'eſprit ?

SCAPIN.

Tout pour elle eſt poſſible ;
Elle a ſon Kraufmirduf qui la rend inviſible.
Nos valiſes....

ALCIDOR.

Hé bien ?

SCAPIN.

Ah, Monſieur ! on m'a pris ;
En changeant mon argent, pour un mangeur d'anis.

ALCIDOR.

Comment ?

SCAPIN.

On a beau dire ; à moins qu'être ſorciere,...

SCENE V.

PONTIGNAN, ALCIDOR, SCAPIN.

PONTIGNAN, *à Scapin.*

VAs m'attendre là-haut, avec de la lumiere.

SCAPIN.

Moi, Monſieur ?

PONTIGNAN.

Vas, te dis-je, & ne raiſonne pas.

SCAPIN.

SCAPIN.

Et l'Esprit ?

PONTIGNAN.

Ne crains rien ; je marche sur tes pas.

SCAPIN, *s'en allant avec peine.*

C'est fait ; me voilà mort : Dieu veuille avoir mon ame !

SCENE VI.

PONTIGNAN, ALCIDOR.

PONTIGNAN.

HÉ BIEN ! qu'avez-vous fait en faveur de ma flamme ?
Me rend-on ma parole, & suis-je dégagé ?

ALCIDOR.

Si sous d'heureuses loix l'amour vous a rangé,
Vous n'aurez contre vous Léonor ni son pere :
Aimez ; à tous les deux la rupture a su plaire.
Quelques mots échappés m'ont fait appercevoir
Qu'un autre Amant s'offroit qu'ils n'osoient recevoir ;
Ainsi ce changement à tous est favorable.

PONTIGNAN.

Qu'à vos soins généreux je me tiens redevable !
Sans nul scrupule, enfin, je puis m'abandonner
A ce que de mon sort l'Amour veut ordonner.

ALCIDOR.

Si la Dame inconnue est tout ce qui vous flatte ;
Il n'est pas encor tems que votre joie éclate ;

Ce n'eſt point votre fait. Vous chercher en tous lieux,
Et ne vouloir jamais ſe montrer à vos yeux,
C'eſt, par un trait d'eſprit, tâcher à vous ſurprendre.
Le piége eſt dangereux; il faut vous en défendre,
Et fuir les rendez-vous, où, ſeul & ſans ſecours,
Vous pourriez avoir tout à craindre pour vos jours.

PONTIGNAN.

L'invincible penchant qui vers elle m'entraîne,
M'eſt d'un heureux ſuccès une preuve certaine.
Il entre, en cet amour, de la fatalité;
Je ne l'ai jamais vue, & j'en ſuis enchanté.

ALCIDOR.

Peut-être prendrez-vous des meſures nouvelles,
Lorſque, ce ſoir, au bal, vous aurez vu nos Belles.
Vous avez beau chérir d'inviſibles appas;
Ce qu'on voit, touche plus que ce qu'on ne voit pas.

PONTIGNAN.

Je verrai, je le crois, des objets tout aimables:
Mais tous ces ſentimens nobles, incomparables,
Par qui l'on voit ſans ceſſe une ame s'élever,
Ces tours charmans d'eſprit, pourrai-je les trouver?

ALCIDOR.

L'eſprit, les ſentimens ont de ſenſibles charmes;
Mais aſſez rarement un cœur leur rend les armes,
Si la beauté n'ajoute à ces dons précieux
Certain éclat brillant qui ſatisfait les yeux.
Si je vous fais trouver, dans la même perſonne....

PONTIGNAN.

Souffrez qu'à ſon deſtin mon amour s'abandonne.

SCENE VII.

CASCARET, PONTIGNAN, ALCIDOR.

CASCARET, *à Alcidor.*

MONSIEUR....

(*Il continue de lui parler bas à l'oreille.*)

PONTIGNAN, *à Alcidor, après que Caſcaret a ceſſé de parler.*

On vous demande. Adieu.

ALCIDOR.

Dans un moment,
Je vous irai rejoindre à votre appartement.

(*Ils ſortent tous les trois.*)

(*Le théâtre change, & repréſente la chambre de Pontignan.*)

SCENE VIII.

LISETTE, *tenant une corbeille couverte d'un taffetas, & entrant par la cloiſon.*

DU préſent que je tiens, ſans peur d'être ſurpriſe,
Je puis, pour ma Maîtreſſe, achever l'entrepriſe;
Un moment ſuffira pour m'en débarraſſer.
Mais où la table eſt-elle, afin de lui laiſſer?
Avançons quelques pas: c'eſt-là qu'elle doit être....

Je ne la trouve point. Il faut me reconnoître.
Où ſuis-je ? Si j'allois me perdre tout-à-fait !
La table eſt d'un côté ; de l'autre, un cabinet.
Sur la tapiſſerie une main étendue,
Pour me ſervir de guide....

SCENE IX.

SCAPIN, LISETTE.

SCAPIN, *dehors, met la clef dans la ſerrure, pour ouvrir la porte.*

LISETTE, *entendant le bruit de la clef.*

AH ! me voilà perdue !
On vient ici ; par où pourrai-je me ſauver ?
Ne ſachant où je ſuis, comment me retrouver ?

SCAPIN, *ayant ouvert, entre, une chandelle à la main.*

Eſprit, ſi près de moi tu fais la ſentinelle,
Vois mon cœur tout glacé d'une frayeur mortelle ;
Ne vas pas m'apparoître ; &, parmi les Eſprits,
Puiſſe te profiter l'argent que tu m'as pris !

LISETTE, *bas à elle-même.*

Par ſa lumiere, enfin, je me ſuis reconnue :
Mais elle m'eſt nuiſible ; il faut que je la tue ;
Après cela, je ſais par où je dois rentrer.

SCAPIN.

Si c'eſt qu'à l'un de nous tu veuilles te montrer,
Mon Maître eſt plus que moi propre à vos diableries ;
Avec ſon eſprit fort....

LISETTE *souffle la chandelle que tient Scapin.*

SCAPIN *crie :*

A l'aide !

LISETTE, *lui mettant la main sur la gorge.*

Si tu cries,
Je t'étrangle.

SCAPIN.

Ah ! pardon ; je vais crier tout bas.
Miſéricorde !

LISETTE.

Encore !

SCAPIN.

Hé ! l'on ne m'entend pas.

LISETTE.

Tantôt, en mots fâcheux, pour détourner ton Maître,
Tu nous faiſois paſſer....

SCAPIN.

Non ; cela ne peut être :
Je lui peins les Eſprits les plus honnêtes gens....

LISETTE.

Il faut, pour te punir de ces mots outrageans,
Que mes griffes te ſoient un ſujet d'être ſage.

(*Elle lui ſerre la gorge.*)

SCAPIN.

Ah ! je me tiens pour mort ; que veux-tu davantage ?
Quelles griffes ! Sur moi c'eſt les déshonorer.

LISETTE.

Seras-tu pour nous ?

SCAPIN.

Oui : garde de trop ſerrer ;
J'ai la peau délicate ; &....

SCENE X.

PONTIGNAN, SCAPIN, LISETTE.

PONTIGNAN.

SCAPIN !

LISETTE, *entendant Pontignan, quitte Scapin, & s'éloigne.*

SCAPIN.

Qui m'appelle ?

PONTIGNAN, *à Scapin.*

Qu'eſt-ce donc ? avec qui parles-tu, ſans chandelle ?

SCAPIN, *à Pontignan.*

Bon ! à me luiner l'Eſprit s'eſt diverti.

PONTIGNAN.

L'Eſprit ! Quoi ! tu l'as vu ?

SCAPIN.

Non ; mais je l'ai ſenti.
N'allez pas avancer, Monſieur ; il eſt tout proche ;
Et, s'il faut qu'une fois ſa griffe vous accroche....

PONTIGNAN.

Un Eſprit ! Çà, voyons ce que l'Eſprit prétend.
(*Il cherche à tâtons.*)

LISETTE, *s'éloignant.*

Sauvons-nous.

PONTIGNAN.

Je le vais réjouir, s'il m'attend.

(*Il ſuit Liſette, au bruit de ſes pas, touche la corbeille qu'elle tient & la ſaiſit.*)

Je tiens quelque choſe.

SCAPIN.

Oui?

PONTIGNAN, *à Liſette.*

Qui que tu puiſſes être,

Demeure.

LISETTE, *bas à elle-même.*

Quel malheur! j'ai rencontré le Maître.

PONTIGNAN.

Scapin, l'Eſprit eſt pris.

SCAPIN.

Tant mieux! ne lâchez rien.

PONTIGNAN.

De la lumiere, vîte!

SCAPIN.

On y va: tenez bien.

(*Il ſort.*)

PONTIGNAN.

Ah, ma foi! s'il s'échappe, il aura de l'adreſſe.

SCENE XI.

LISETTE, PONTIGNAN.

LISETTE.

IL a pris la corbeille, il faut que je la laiſſe.

PONTIGNAN, *tenant la corbeille.*

Enfin, mon cher Eſprit, nous verrons par quel art....

LISETTE *lâche la corbeille, ſe ſauve, & ſort par la cloiſon.*

SCENE XII.

PONTIGNAN, *ſeul.*

MAIS quelle eſt ma ſurpriſe! On ſe tire à l'écart,
On ſe ſauve: ſuivons, cherchons qui ce peut être.
Ce que l'on m'a laiſſé dans les mains, fait connoître
Qu'ici quelqu'un caché cauſe tout l'embarras.
Comme j'avois d'abord touché du taffetas,
J'ai cru que je tenois une femme. Peut-elle
(*à Scapin qui eſt dehors.*)
S'être ainſi dérobée? Apporte la chandelle,
Tôt!

SCENE XIII.

PONTIGNAN, SCAPIN.

SCAPIN, *entrant avec de la lumiere.*

J'Ai couru toujours, & n'ai pu moins tarder.

PONTIGNAN.

Viens voir, Scapin.

SCAPIN, *ſe cachant le viſage.*

Monſieur, je n'oſe regarder.
L'Eſprit eſt-il bien laid ?

PONTIGNAN.

Ta ſottiſe me tue.
Éclaire ici.

SCAPIN, *ſans regarder.*

Sa griffe eſt-elle bien crochue ?

PONTIGNAN.

Voudras-tu t'approcher ?

SCAPIN.

Je palpite, & mon cœur....

(*Il veut regarder, &, croyant avoir vu, détourne bruſquement le viſage.*)

Ah ! ſa barbe de bouc m'a fait tranſir de peur ;
J'ai cru la voir.

PONTIGNAN.

Maraud !

SCAPIN, *ſans regarder.*

Monſieur l'Eſprit, de grace,
Si l'on vous fait payer vos tours de paſſe-paſſe,
Quoique par vous griffé, je ſuis votre valet:
C'eſt mon Maître, & non moi, qui vous tient au collet.

PONTIGNAN.

De quelle patience il faut s'armer!

SCAPIN, *ſe faiſant effort.*

Courage;
Voyons, puiſqu'il faut voir: ouf!
(*Il regarde; &, voyant que ſon Maître ne tient qu'une corbeille, il dit:*)
Mais, hélas! j'enrage!
Quoi! Monſieur, vos efforts ont été ſuperflus?
L'Eſprit que vous teniez, vous ne le tenez plus?

PONTIGNAN.

Non: quoiqu'entre mes mains, il a fu ſi bien faire,
En me laiſſant ceci, qu'il s'eſt tiré d'affaire.
Il ne peut être loin; voyons de toutes parts.

SCAPIN.

Ah, Monſieur! nous n'avons qu'à nous tenir gaillards.
Contre nous, cette nuit, s'il peut trouver main-forte,
Il nous étrillera d'une diable de ſorte.
Après ce que tous deux nous avons fait & dit....

PONTIGNAN.

Vas, vas, puiſque la peur a fait ſauver l'Eſprit,
C'eſt peu de choſe. Viens, viſitons tout; regarde;
Cherche ſous ce tapis.

SCAPIN.

Moi, chercher! je n'ai garde.

PONTIGNAN.

J'ai le bras fort pesant.

SCAPIN.

Hé!...

PONTIGNAN.

Crains de l'éprouver.

SCAPIN.

Que chercherois-je, moi? je ne veux rien trouver.

PONTIGNAN, *lui tendant la corbeille.*

Tiens ceci.

SCAPIN.

Quoi! toucher à ce qui vient du diable!

PONTIGNAN.

Tiens, te dis-je.

SCAPIN.

Monsieur, mettez-le sur la table.

PONTIGNAN.

Le coquin!

(*Il met la corbeille sur la table.*)

SCAPIN.

Pour l'Esprit vous n'avez point de foi:
Si vous aviez senti ses griffes, comme moi....
Voyez; j'en porte au cou les marques bien empreintes;
Et cela, m'a-t-il dit, pour....

PONTIGNAN.

Il t'a fait ses plaintes?
Il t'a parlé?

SCAPIN.

Sans doute : il prétend que je nuis
A la Dame lutine, autant que je le puis.

PONTIGNAN.

Il a tort.

SCAPIN.

Tort ! ſa plainte eſt très-déraiſonnable :
Vous empêché-je, moi, de vous donner au diable ?
Si c'eſt votre plaiſir d'aller gîter là-bas ;
Que faire ?

PONTIGNAN.

Je t'écoute, & je ne cherche pas.
(*Il cherche.*)

SCAPIN.

Bon ! chercher un Eſprit ! c'eſt nous la bailler bonne !
Avez-vous vu par-tout ?

PONTIGNAN.

Je ne trouve perſonne.

SCAPIN.

Enfin, ſur les Eſprits vous voilà convaincu.

PONTIGNAN.

Point du tout.

SCAPIN, *bas à part.*

L'hérétique !

PONTIGNAN.

Ai-je ſi peu vécu,
Que je puiſſe donner dans de telles ſottiſes ?

SCAPIN.

Donc, quoiqu'on ait tantôt fouragé nos valiſes ;
Bagatelle ! Et ceci, qu'eſt-ce ? où l'avez-vous pris ?

PONTIGNAN.

Quelqu'un me l'apportoit, qui s'eſt trouvé ſurpris ;
Et, lorſque la lumiere étoit prête à paroître,
Ce quelqu'un s'eſt enfui.

SCAPIN.

Par où ? par la fenêtre ?

PONTIGNAN.

Par la porte.

SCAPIN.

Monſieur, je l'aurois rencontré.
Non, non ; c'eſt un Eſprit. Lorſque je ſuis entré,
J'ai ſenti tout-à-coup que la maligne bête
S'eſt miſe en chat-huant, pour voler ſur ma tête ;
Et j'ai même entendu, vrai comme je vous vois,
Qu'on diſoit : « Tiens bien fort ; je me moque de toi ».

PONTIGNAN, *riant.*

La belle viſion !

SCAPIN.

Vous riez ; mais Dieu ſache...

PONTIGNAN, *prenant la corbeille.*

Levons ce taffetas, & voyons ce qu'il cache.
La corbeille eſt fort propre, & d'un art ſingulier.

SCAPIN.

Oh ! le diable, Monſieur, eſt un maître ouvrier.

PONTIGNAN.

D'une écharpe fort riche elle eſt accompagnée.

SCAPIN.

L'or, en enfer, dit-on, ſe donne par poignée :
Doit-on être ſurpris, s'il brille ici par-tout ?

PONTIGNAN.

Pour mieux voir cette écharpe, étends-la par ce bout.

SCAPIN, *refuſant d'y toucher.*

Monſieur, on voit aſſez que c'eſt une merveille.

PONTIGNAN.

Le poltron ! Mais que vois-je au fond de la corbeille ?
C'eſt un billet. Liſons : il nous fera ſavoir
Quand l'Inconnue, enfin, prétend ſe laiſſer voir.

(*Il lit le billet.*)

« JE ſais que vous devez aller cette nuit au bal ; portez-y l'écharpe que je vous envoie ; elle ſervira de » marque à un homme maſqué, qui vous connoîtra en » la voyant : laiſſez-vous conduire où il vous menera, » ſi vous avez envie de voir une perſonne qui ne cher- » che qu'à vous rendre heureux. On ira prendre votre » réponſe au même lieu où l'on a trouvé la premiere, » afin de ſavoir ſi vous voulez que je vous attende ».

SCAPIN.

Tout cela ne vous donne aucune inquiétude ?

PONTIGNAN.

La Dame en ce logis doit avoir habitude ;
Et, par quelque Valet qui ſe cache de moi,
Elle y fait apporter tout ce que je reçois.

SCAPIN.

Les Eſprits ſont pour vous des contes apocryphes :
Mais pourtant un Valet, Monſieur, n'a point de griffes ;

Et je ſais que c'en ſont qui très-étroitement....

PONTIGNAN.

Un ſiége.

SCAPIN, *après avoir donné un ſiége.*

Vous allez répondre ?

PONTIGNAN.

Aſſurément.

SCAPIN.

Et vous vous laiſſerez, tantôt, conduire au maſque ?

PONTIGNAN, *aſſis pour écrire.*

Que m'en conſeilles-tu ?

SCAPIN, *en élevant la voix.*

Moi ? vous ſeriez fantaſque,
Si, lorſque, pour vous mettre à bouche que veux-tu,
Une Dame d'honneur & pleine de vertu
D'un rendez-vous de nuit vous honore chez elle,
Vous n'alliez, ſans rien craindre, où l'Amour vous appelle.

PONTIGNAN, *après avoir écrit.*

Pour apprendre le nom de celle qui m'écrit,
J'imagine un moyen d'attraper notre Eſprit.
Je vais feindre avec toi de faire un tour en ville :
Pour tromper les Valets, cette feinte eſt utile.
Tu prendras, pour ſortir, un flambeau devant eux ;
Puis, un moment après, nous rentrerons tous deux ;
Et, nous coulant ici, ſans bruit & ſans lumiere,
Nous épierons l'agent de la Dame ſorciere.
Je parle ſelon toi. L'officieux Valet,
Qui nous croira dehors, ſera pris au filet :
En cherchant ma réponſe, il ſe rendra viſible.

SCAPIN.

Oui ; mais auſſi, peut-être, il ſe rendra ſenſible.
Monſieur, ſerai-je là néceſſaire avec vous ?

PONTIGNAN.

Tu peux craindre où je ſuis ?

SCAPIN.

On me rouera de coups ;
L'Eſprit n'en veut qu'à moi.

PONTIGNAN.

Ne t'en mets point en peine.

SCAPIN.

Pour la ſeconde fois, s'il faut qu'il me reprenne,
Je ſuis mort. La pitié vous devroit bien toucher.
D'autres fuiroient l'Eſprit, & vous l'allez chercher.
Mais, puiſque vous voulez que je vous faſſe eſcorte,
Vous répondrez de moi, ſi le diable m'emporte.

PONTIGNAN, *s'étant levé.*

De ſa griffe, au beſoin, je puis te garantir.
Deſcendons l'un & l'autre, & feignons de ſortir.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

(Le théâtre repréſente une chambre de l'appartement d'Angélique.)

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LÉONOR.

ANGÉLIQUE.

PUISQUE la complaiſance où mon frere m'engage,
Veut que ce ſoir, au bal, je montre mon viſage,
Je me démaſquerai; mais pour un ſeul moment.
Si Pontignan y peut trouver quelque agrément,
Dans notre rendez-vous que je lui donne enſuite,
De ce qu'il en croira je puis me voir inſtruite,
Et ſavoir, de mes traits l'entendant diſcourir,
Si je dois me cacher ou bien me découvrir.

LÉONOR.

Comme il vous a déja vingt fois entretenue,
Vous pourrez, à la voix, en être reconnue.

ANGÉLIQUE.

En lui parlant au bal, je la déguiſerai;
Le maſque m'aidera. Mais vous?...

LÉONOR.

Je me tairai;

Et me prépare à voir, avec beaucoup de joie,
Qu'à ſervir votre amour votre frere s'emploie.
Quand même il connoîtra que vous touchez ſon cœur,
Il ne lui dira pas que vous êtes ſa ſœur.
Il ſera fort plaiſant qu'en vous parlant, ce frere,
Pour vous cacher à lui, vous traite en étrangere.
Quand il vous connoîtra, que ſon ſort ſera doux !

ANGÉLIQUE.

Mais, s'il ne venoit pas, tantôt, au rendez-vous ?

LÉONOR.

Au deſir de vous voir croyez-vous qu'il renonce,
Lui, dont l'empreſſement...?

ANGÉLIQUE.

Nous verrons ſa réponſe.
Si nous avions Liſette : il ne faut qu'un moment,
Pour entrer & la prendre en ſon appartement.
Chacun eſt éloigné ; tout me paroît tranquille ;
Avecque ſon Valet Pontignan eſt en ville ;
Ils viennent de ſortir.

LÉONOR.

Liſette eſt-elle loin ?

ANGÉLIQUE.

De notre faux Flamand comme j'aurai beſoin,
Il falloit l'avertir ; & je l'en ai chargée.
A mander Pontignan je me ſuis engagée ;
C'eſt lui qui, dans le bal, l'ira prendre maſqué.

LÉONOR.

Cet homme à vous ſervir eſt aſſez appliqué.

ANGÉLIQUE.

Je m'en reſſouviendrai.

LÉONOR.

Sans attendre Liſette,
Si ſur ce rendez-vous vous êtes inquiete,
Pour ſavoir s'il faudra l'attendre cette nuit,
Nous pouvons dans ſa chambre entrer, ſans faire bruit,
Y prendre ſa réponſe.

ANGÉLIQUE.

Allons-y tout-à-l'heure.
Mais, comme il faut qu'au guet l'une de nous demeure,
Tandis que j'épierai tous ceux de la maiſon,
Par les ais du pivot qui ſoutient la cloiſon
Voudrez-vous entrer ſeule, & chercher ſur la table ?

LÉONOR.

Si je le veux ? pour vous, je ſuis de tout capable.

ANGÉLIQUE.

Mon frere peut venir ; ſi je l'entends monter,
J'irai vîte au devant, afin de l'arrêter :
Cependant, dans le ſoin que l'amitié vous donne,
Vous pourrez aiſément....

LÉONOR.

Et, s'il ne vient perſonne,
Vous vous tiendrez toujours au paſſage ?

ANGÉLIQUE.

A trois pas.
Afin que la clarté ne nous trahiſſe pas,
Prenons ce que Liſette a préparé pour elle,
Une lanterne ſourde, avec de la chandelle.
Fermons-la. Vous, entrez ; &, moi faiſant le guet,
Vous n'aurez qu'à l'ouvrir, pour prendre le billet.

LÉONOR.

J'eſpere, en le cherchant, ne perdre pas ma peine :

Repoſez-vous ſur moi.

ANGÉLIQUE.

Venez, que je vous mene:
Comme il faut qu'en marchant nous cachions la clarté,
Je ſerai votre guide en cette obſcurité.

(*Le théâtre change, & repréſente la chambre de Pontignan.*)

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN.

(*Ils entrent, ſans lumiere, par la porte.*)

PONTIGNAN.

NOus n'avons, en entrant, été vus de perſonne.

SCAPIN.

N'avoir point de lumiere!

PONTIGNAN.

As-tu peur?

SCAPIN.

Je friſſonne.
Ce lutin qui, tantôt, a penſé m'étouffer,
N'a pas beſoin de voir, pour me venir griffer.

PONTIGNAN.

N'en appréhende rien; le lutin eſt bon diable.
Voyons ſi mon billet eſt encor ſur la table.
Je l'y retrouve; bon. On viendra le chercher;
Tous deux à quelque coin ſongeons à nous cacher.

SCAPIN.

Où vous éloignez-vous? Monſieur, qu'il vous ſouvienne....

PONTIGNAN.

Si tu parles toujours, crois-tu que l'Eſprit vienne?

SCAPIN.

Tant mieux, s'il ne vient pas. Je ne ſais où je ſuis.
Il me faut regagner la porte, ſi je puis;
Là-dehors j'aurai moins....

(*Il va pour chercher la porte, rencontre ſon Maître, & crie:*)

Au ſecours!

PONTIGNAN.

Miſérable!

SCAPIN.

Ah, Monſieur! je croyois avoir trouvé le diable;
C'étoit vous.

PONTIGNAN.

Prétends-tu long-tems faire le ſot?
Viens ici. S'il t'échappe encor le moindre mot,
Tu verras.

SCAPIN.

Attendez, Monſieur.

PONTIGNAN.

Que veux-tu faire?

SCAPIN, *le prenant par ſon juſtaucorps.*

En vous tenant ſerré, je conſens à me taire.
Je tremble; mais, enfin, je ne dirai plus rien.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, LÉONOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

ANGÉLIQUE, *à l'entrée de la cloiſon, à Léonor, qui eſt entrée par le même endroit.*

LA table eſt en entrant.

LÉONOR, *à Angélique.*

Je la trouverai bien.

ANGÉLIQUE *s'en va.*

SCENE IV.

LÉONOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN, *bas à Scapin.*

ON ſe parle; entends-tu, Scapin?

SCAPIN, *bas à Pontignan.*

J'entends de reſte.
Deux diables, au lieu d'un, nous en vont donner: peſte!
Me voilà preſque mort.

PONTIGNAN, *de même.*

On marche.

SCAPIN, *de même.*

Vous voyez
Comme il n'eſt point d'Eſprit !

PONTIGNAN.

Chut.

SCAPIN.

Si vous m'en croyez
En conjurant ceux-ci, de peur que pis n'arrive....

LÉONOR *ouvre ſa lanterne ſourde.*

PONTIGNAN, *de même.*

Vois-tu de la clarté ?

SCAPIN, *de même.*

La peur eſt laxative ;
Je ſuis perdu.

PONTIGNAN, *de même.*

Scapin, c'eſt une femme ; vois,
Regarde.

SCAPIN, *de même.*

Regarder ? c'eſt pour mourir d'effroi.

PONTIGNAN, *de même.*

Comment ?

SCAPIN, *de même.*

D'un diable femme eſt-il cœur qui ne tremble ?
Monſieur, c'eſt pis cent fois que vingt diables enſemble.

PONTIGNAN, *de même.*

Ce qu'on en voit eſt beau : ſi le reſte eſt égal....

SCAPIN, *de même.*

Toute cette beauté n'eſt qu'un charme infernal :

Ne vous arrêtez point au brillant qui vous frappe ;
Tout en eſt faux.

PONTIGNAN.

De peur qu'elle ne nous échappe ;
Tiens-toi de ce côté ; je vais de celui-ci.

SCAPIN.

Quel poſte !

LÉONOR, *approchant de la table.*

Son billet doit ſe trouver ici :
Je crois l'appercevoir.
(*liſant l'adreſſe du billet qu'a écrit Pontignan.*)
POUR L'AIMABLE INCONNUE.
Le voilà : retournons par où je ſuis venue.

PONTIGNAN, *à Léonor.*

Je crois qu'en mon billet vous prenez intérêt.

LÉONOR.

Ciel ! j'étois épiée.
(*Elle va pour fuir, & rencontre Scapin.*)
Ah !

SCAPIN, *à Léonor.*

Pardon, s'il vous plaît ;
Mon cher Monſieur le Diable ; on m'a mis là par force :
Paſſez votre chemin, ſans me donner d'entorſe :
Déja, de votre grace, il vous a plu ſur moi
Mettre vos....

PONTIGNAN, *à Léonor.*

Vous voulez vous cacher : mais pourquoi ?
Le deſir d'éclaircir ma trop longue aventure
Ne me fait rien tenter qui paſſe la nature :
Demandant à vous voir, bleſſe-t-on vos appas ?

LÉONOR,

LÉONOR, *à Pontignan.*

Voyez-moi, j'y conſens; mais ne me touchez pas:
Autrement, vous perdrez la charmante conquête
Que depuis ſi long-tems le Deſtin vous apprête.
Ne cherchez point par où vous pouvez parvenir
Au bonheur que l'Amour vous doit faire obtenir.
Viendrez-vous où l'on eſt chargé de vous conduire?

PONTIGNAN.

Vous tenez un billet qui vous en peut inſtruire.
J'ai de la fermeté plus que vous ne penſez:
Tout me porte à m'y rendre, & j'irai.

LÉONOR.

C'eſt aſſez:
Si l'amour, juſqu'ici lent à vous ſatisfaire,
Du bien qui vous attend vous a fait un myſtere
Pour mériter de voir ce myſtere éclairci,
Sortez ſans me répondre, & me laiſſez ici.

SCAPIN, *à Pontignan.*

Ah! pour le refuſer, l'Eſprit eſt trop honnête,
Monſieur; vous lui devez accorder ſa requête:
Laiſſons-le ſeul, ſortons.

PONTIGNAN.

Quoi! ſortir, ſans ſavoir
Quel peut être ce bien que je dois recevoir!
C'eſt trop être incertain; il eſt tems de connoître
....

SCAPIN, *à Léonor.*

Madame l'Eſprit, pardonnez à mon Maître;
Si, ſi vous vous fâchez de nous voir en ce lieu,
Ne tient pas à moi qu'on ne vous diſe adieu:
Vous vous en ſouviendrez, s'il vous plaît.

LÉONOR, *à Scapin.*

S'il s'obſtine
A ménager ſi mal le bien qu'on lui deſtine,
Quelque rare bonheur qui lui ſoit réſervé,
Peut-être pour jamais en ſera-t-il privé.
Il doit craindre....

PONTIGNAN.

La peur ne peut rien ſur mon ame;
Il faut venir au fait. Vous n'êtes point la Dame
A qui, depuis dix jours, j'ai parlé tant de fois;
Je le ſais; vous n'avez ſa taille ni ſa voix;
Cependant je vous vois trop bien faite & trop belle,
Pour vous croire d'un rang qui ſoit au-deſſous d'elle.

LÉONOR, *à Pontignan.*

Pour le rang, entre nous il pourroit être égal:
Mais, du reſte, par moi, vous en jugeriez mal;
En éclat de beauté ſon mérite eſt tout autre.

PONTIGNAN.

Il doit être bien grand, s'il ſurpaſſe le vôtre:
Mais que me direz-vous...?

LÉONOR.

Rien: quittez-moi, ſortez;
Je veux être ici ſeule; &, ſi vous réſiſtez....

SCAPIN.

Monſieur, encore un coup, puiſqu'on vous le demande,
Laiſſez l'Eſprit en paix; la grace n'eſt pas grande;
Pourquoi le chagriner?

PONTIGNAN, *à Scapin.*

Le ridicule! Vas,
Si c'étoit un Eſprit, il ne ſeroit pas là;
Il auroit diſparu: mais ce n'eſt qu'une femme;

Et tout ce qu'elle dit ne peut troubler mon ame.
(*à Léonor.*)
Parlez donc; auſſi-bien je ne vous quitte pas,
Que je ne ſois ſorti de tous ces embarras.
Par quel ſubtil moyen, ſans être découverte,
Vous coulez-vous ici?

LÉONOR.

Vous cherchez votre perte.

PONTIGNAN.

N'importe; ſur ce point, je veux être éclairci.

LÉONOR.

Puiſqu'il faut que je parle, ôtez-moi de ſouci.
L'hiſtoire du ſecret que vous voulez apprendre,
Demande un long récit, & l'on peut nous entendre.
Si quelqu'un, par malheur, me ſurprend avec vous,
Des nœuds faits par l'Amour vous rompez les plus doux.
Voyez donc là-dehors ſi perſonne n'écoute;
Et, pour ne me laiſſer là-deſſus aucun doute,
Tirez ſur nous la porte, & la fermez ſi bien,
Que de cette entrevue on ne ſoupçonne rien.

PONTIGNAN.

Scapin, vois là-dehors, & referme la porte.

SCAPIN *héſite.*

PONTIGNAN.

Vas donc.

SCAPIN.

Si vous vouliez, Monſieur, me faire eſcorte.

PONTIGNAN.

Fat!...

LÉONOR.

Allez-y vous-même ; &, pour un tel ſecret,
Ne vous repoſez point ſur les ſoins d'un Valet.

SCAPIN.

L'Eſprit raiſonne juſte.

PONTIGNAN.

Il faut le ſatisfaire.
Scapin, marche devant.

SCAPIN.

Volontiers.

PONTIGNAN.

Et m'éclaire.

SCAPIN.

Bon pour marcher devant ; mais....

LÉONOR *ſort par la cloiſon.*

SCENE V.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN.

QU'EST-CE que tu crains ?

SCAPIN.

Ta lanterne, Monſieur, eſt bien entre vos mains.

PONTIGNAN.

Je t'entends. En Eſprits tu te ſais bien connoître.

C'en eſt un, tu le vois.

SCAPIN.

C'eſt ce que ce peut être ;
Mais perſonne ne peut me guérir de la peur.

PONTIGNAN.

Poltron !

SCAPIN.

Tant mieux pour vous, ſi vous avez du cœur.

PONTIGNAN & SCAPIN *ſortent un inſtant.*

PONTIGNAN, *rentré, à Scapin qui eſt dehors.*

N'entends-tu point de bruit ?

SCAPIN, *dehors.*

Non.

(*Il rentre.*)

PONTIGNAN.

Ferme bien la porte.

SCAPIN.

Fermons, pour empêcher que le diable ne ſorte :
Le vouloir retenir, il faut être enragé !

PONTIGNAN, *croyant parler à Léonor.*

Vous n'avez rien à craindre, &... Mais...

SCAPIN.

Je ſuis vengé ;
Voilà la Dame en l'air.

PONTIGNAN.

Qu'eſt-elle devenue ?
Ciel ! Ne la vois-tu point ? dis.

SCAPIN.

Non ; mais je l'ai vue,
M'étant tourné, de loin, qui ſe graiſſoit le cou,
Et qui s'eſt auſſi-tôt enfoncée en un trou :
C'étoit un grand chat noir, avec de longues cornes.

PONTIGNAN.

Tes folles viſions n'auront jamais de bornes.

SCAPIN.

Moquez-vous-en ; pour moi, j'ai vu ce que j'ai dit.
Puiſque c'eſt une femme, & non pas un Eſprit,
Que ne la trouvez-vous ?

PONTIGNAN.

Cherchons par-tout : je gage
Que nous découvrirons quelque ſecret paſſage.

SCAPIN.

Si vous n'en trouvez point, que ſera-ce ?

PONTIGNAN.

En ce cas,
Je croirai que.... Mais non, je ne le croirai pas.
Nous avons vu tous deux une femme.

SCAPIN.

A tout prendre,
C'en étoit la figure.

PONTIGNAN.

Elle s'eſt fait entendre,
Elle a parlé.

SCAPIN.

D'accord ; mais d'un ton larmoyeux.
Sa voix, remarquez bien, ſortoit d'un certain creux ;

C'étoit du fond d'un puits comme un ſon qui ſe guinde:
Et, d'ailleurs, elle avoit les pieds faits en coq-d'Inde,
Et quatre ou cinq ergots renverſés par le bout.
Tandis que vous parliez, je l'obſervois par-tout:
Je ſuis même trompé, ſi, ſous ſa jupe bleue,
Je n'ai point vu deux fois fretiller une queue.
C'étoit un diable, allez; je vous le garantis.

PONTIGNAN.

Un diable!

SCAPIN.

C'en pouvoit être un des plus petits;
Mais, toujours....

PONTIGNAN.

En effet, ſa douceur doit ſurprendre.

SCAPIN.

C'eſt qu'en flagrant délit il s'étoit laiſſé prendre.

PONTIGNAN.

Mais, pouvant de l'enfer attendre un prompt appui...

SCAPIN.

Oh! quand le diable eſt pris, rien n'eſt ſi ſot que lui.

PONTIGNAN.

Toujours quelque raiſon à ta crainte eſt offerte;
Viens. La tapiſſerie, en cet endroit ouverte,
En couvrant la cloiſon, ne cache-t-elle rien?

SCAPIN.

Ce ſont, de bas en haut, des ais qui tiennent bien.
Pouſſez fort; rien ne branle.

PONTIGNAN.

Il faut pourtant qu'on ſorte,

Quand on s'échappe ain
Où peut-elle être ?

SC

Elle
Dans un trou que par-to

PON

Ce secret sera-t-il long-te
Allume la chandelle ; en

SCAPIN *prend la cha*
lan

PONT

Pouvrirai la lanterne, afin
De me dire....

SCA

Oh ! pour rien
Tout ce qui me paroit infer

PONTIGNAN, *prenant*
sur la t

Cette écharpe est fort belle.

SCAP

PONTIGNAN,

Tu sais qu'on la destine à serv
Pour celui qui, ce soir, me d
Ce n'est qu'en la voyant qu'il

SCAPIN, *aux genou*

Comme tout bon Valet doit m
Monsieur, dit le Lutin, contr
A me rouer de coups se montr
Cette nuit, de vos nuits peut-ê

la porte, & recule effrayé, en disant:)

iel!

DOR, *entrant, à Scapin qu'il voit fuir.*

Qui te fait reculer de la sorte?

ffrayé.

SCAPIN, *à Alcidor.*

C'est qu'en ouvrant la porte,

corps quelquefois peut cacher un Esprit,

ue....

'ONTIGNAN, *à Alcidor.*

C'est un fou qui ne sait ce qu'il dit.

ALCIDOR, *à Pontignan.*

it, là-bas, que vous étiez en ville.

PONTIGNAN.

nais j'ai pris une peine inutile:

e cherchois ne s'est point rencontré.

ALCIDOR.

e savent pas que vous soyez entré;

vertir, quand vous voudrez descendre.

PONTIGNAN.

e m'arrête, allons.

ALCIDOR.

Je viens d'apprendre

une Beauté d'un brillant sans égal,

e ce soir, à masquer pour le bal;

ajustement: il faut que je l'engage,

elque entretien, à montrer son visage.

t, aussi vif que ses charmes sont doux,

touchera votre cœur malgré vous,

Quand on s'échappe ainſi, par quelque fauſſe-porte?
Où peut-elle être?

SCAPIN.

Elle eſt, comme je vous l'ai dit,
Dans un trou que par-tout ſe fait ouvrir l'Eſprit.

PONTIGNAN.

Ce ſecret ſera-t-il long-tems impénétrable?
Allume la chandelle; en voici ſur la table.

SCAPIN *prend la chandelle, mais n'oſe toucher à la lanterne.*

PONTIGNAN.

J'ouvrirai la lanterne, afin de t'empêcher
De me dire....

SCAPIN.

Oh! pour rien, je n'y voudrois toucher;
Tout ce qui me paroît infernal, je l'abhorre.

PONTIGNAN, *prenant l'écharpe qui étoit demeurée ſur la table.*

Cette écharpe eſt fort belle.

SCAPIN.

Y penſez-vous encore?

PONTIGNAN, *mettant l'écharpe.*

Tu ſais qu'on la deſtine à ſervir de ſignal
Pour celui qui, ce ſoir, me doit chercher au bal:
Ce n'eſt qu'en la voyant qu'il me pourra connoître.

SCAPIN, *aux genoux de ſon Maître.*

Comme tout bon Valet doit mourir pour ſon Maître,
Monſieur, dût le Lutin, contre moi déchaîné,
A me rouer de coups ſe montrer acharné,
Cette nuit, de vos nuits peut-être la derniere,

N'allez point viſiter votre Dame ſorciere ;
Fuyez plus que la mort ce maudit rendez-vous ;
Scapin, l'humble Scapin vous en prie à genoux.

PONTIGNAN.

Tais-toi.

SCAPIN.

Vous y voulez aller ?

PONTIGNAN.

Tais-toi, te dis-je ;
Et te leve.

SCAPIN, *s'étant levé.*

Adieu donc.

PONTIGNAN.

Ce rendez-vous t'afflige ;
Tu pleures ?

SCAPIN.

Puis-je moins pleurer que je ne fais ?
Quand on va chez le diable, on n'en revient jamais.

PONTIGNAN.

J'en reviendrai, crois-moi ; ton cœur en vain s'étonne :
Mais, comme il ſera tard, pour n'éveiller perſonne,
Puiſque je veillerai, veille de ton côté,
Et me fais, au retour, trouver de la clarté.

SCAPIN.

Comment ! vous prétendez qu'ici je vous attende ?

PONTIGNAN.

Où donc ?

SCAPIN.

Ah ! tout d'un coup il vaut mieux qu'on me pende.

Puiſqu'il me faut mourir, ce ſera plutôt fait.

PONTIGNAN.

Écoute...!

SCAPIN.

Le Lutin auroit tout à ſouhait,
Si, reſtant ſeul ici, ſans craindre ſa viſite....
Mais que puis-je eſpérer du changement de gîte
A la cave, au grenier quand j'irois me coucher,
Il connoît la maiſon, il m'y viendroit chercher.
Ici donc je promets, pendant la nuit entiere,
De me venir planter, avec de la lumiere.
Mais, à votre retour, dont je doute très-fort,
Ne vous étonnez point, ſi vous me trouvez mort:
Quand je ne ſentirois Lutin, ni Diable-femme,
Je me connois, la peur me feroit rendre l'ame.
Vous dehors, qui viendra, Monſieur, me ſecourir?

PONTIGNAN.

Ton cœur ſera plus ferme.

SCENE VI.

ALCIDOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

ALCIDOR, *dehors, frappe à la porte.*

PONTIGNAN, *à Scapin.*

ON frappe; il faut ouvrir.

SCAPIN.

J'y vais.

(*Il ouvre la porte, & recule effrayé, en disant :*)

Ciel !

ALCIDOR, *entrant, à Scapin qu'il voit fuir.*

Qui te fait reculer de la sorte ?
Tu parois effrayé.

SCAPIN, *à Alcidor.*

C'est qu'en ouvrant la porte ;
Comme un corps quelquefois peut cacher un Esprit,
J'ai craint que....

PONTIGNAN, *à Alcidor.*

C'est un fou qui ne sait ce qu'il dit.

ALCIDOR, *à Pontignan.*

On m'assuroit, là-bas, que vous étiez en ville.

PONTIGNAN.

J'ai sorti ; mais j'ai pris une peine inutile :
Celui que je cherchois ne s'est point rencontré.

ALCIDOR.

Mes gens ne savent pas que vous soyez entré ;
Faites-les avertir, quand vous voudrez descendre.

PONTIGNAN.

Rien ici ne m'arrête, allons.

ALCIDOR.

Je viens d'apprendre
Qu'une jeune Beauté d'un brillant sans égal,
Se prépare ce soir, à masquer pour le bal ;
J'en sais l'ajustement : il faut que je l'engage,
Après quelque entretien, à montrer son visage.
Son esprit, aussi vif que ses charmes sont doux,
Peut-être touchera votre cœur malgré vous,

Et nous verrons, après, ſi la Dame inviſible
Vous trouvera pour elle également ſenſible.

PONTIGNAN.

Le penchant qui d'abord m'aſſervit ſous ſes loix,
Ne me laiſſe point libre à faire un autre choix.

SCAPIN, *bas à part.*

Le malheureux !

PONTIGNAN.

Ainſi cette Beauté brillante
Que vous me vantez tant, & que je crois charmante,
Riſqueroit avec moi l'honneur de ſes appas,
En attaquant un cœur qui ne ſe rendroit pas.

ALCIDOR.

N'importe, voyez-la. Quelque fort que puiſſe être
Le penchant qui de vous d'abord s'eſt rendu maître,
Après qu'à l'affoiblir le tems aura pourvu,
Vous pourrez rappeller ce que vous aurez vu.

PONTIGNAN.

Enfin, vous demandez ſeulement que je voie ;
Ne m'engageant à rien, j'y conſens avec joie.
Dans tout le tems du bal, je m'abandonne à vous.
Deſcendons. Toi, Scapin, ferme tout, & ſuis-nous.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le théâtre repréſente la chambre d'Angélique.)

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, LISETTE, LA FORÊT.

LÉONOR, *à La Forêt.*

IL ne t'a point connu ?

LA FORÊT, *à Léonor.*

Je parlois par meſure ;
Et ce maſque cachoit ma Flamande figure :
D'ailleurs, du compliment que j'avois médité,
En termes tous françois, je me ſuis acquitté.
Pour le dépayſer, voilà bien des affaires.
Enfin, tous les détours que j'ai cru néceſſaires,
Je les ai pris ; ainſi le rendez-vous va bien.

LISETTE, *à La Forêt.*

Le myſtere en eſt grand : que t'en a-t-il dit ?

LA FORÊT, *à Liſette.*

Rien ;
Seulement, lorſqu'au bal le priant de me ſuivre,
J'ai dit que, ſans le voir, on ne pouvoit plus vivre ;
J'ai connu qu'en ſortant il fuyoit avec ſoin
D'avoir de ſa ſortie Alcidor pour témoin.

A trente pas de-là, je l'ai preſſé de prendre
Une chaiſe à porteurs que je faiſois attendre :
Il eſt entré dedans ; &, tandis qu'on lui fait,
Pour venir juſqu'ici, faire un ample trajet,
Qu'en une nuit obſcure, autant qu'elle peut l'être,
Par cent lieux détournés qu'il ne ſauroit connoître,
On le mene & ramene, afin de l'égarer,
Pour ſa réception je viens tout préparer.
Se diſpoſe-t-on...?

LÉONOR.

Oui : cette riche parure
Qui nous a fait au bal faire aſſez de figure,
Tu vois, en un moment, nous avons tout quitté.
Mais contre les porteurs quelle eſt ta ſûreté ?
Ne parleront-ils point...?

LA FORÊT, *à Léonor.*

Vous n'avez rien à craindre ;
Je les ai bien inſtruits de ce qu'ils doivent feindre :
S'il les preſſe, ils diront, d'un ton déterminé,
Qu'au quartier de Saint-Roch ils l'auront amené ;
Et, pour l'embarraſſer, nommeront une rue
Que perſonne jamais à Paris n'a connue.
La porte de derriere, où je le recevrai,
L'empêchera de voir qu'ils n'auront pas dit vrai.
N'étant point averti de cette double entrée,
Comment la ſoupçonner ?

LISETTE, *à Léonor.*

Vous vous êtes montrée ;
Il vous reconnoîtra.

LÉONOR, *à Liſette.*

C'eſt ce que je prétends.

LA FORÊT.

ne faut pas ici m'arrêter plus long-tems :
vais faire le guet à la porte.

SCENE II.

LÉONOR, LISETTE.

LÉONOR.

J'ADMIRE
Juſqu'où l'Amour conduit ceux que ſa flamme inſpire.

LISETTE.

Vous devez, bien plutôt, admirer un Amant
Qui de tout, ſans trembler, attend l'événement.
Tantôt, ſur la corbeille entre ſes mains laiſſée,
Son ame de frayeur devoit être glacée :
Vous ſurprenant enſuite, il vous voit échapper,
Sans ſavoir par quel art vous pouvez le tromper ;
Et tous ces incidens, qu'il a ſujet de croire
Être l'effet caché d'une ſcience noire,
Ne le détournent point de ſe rendre en des lieux
Où la mort eſt ſouvent le prix des curieux.
Pour Monſieur ſon Valet, la peur toujours le preſſe.
Mais Pontignan, au bal, a-t-il vu ſa Maitreſſe ?

LÉONOR.

Après quelque entretien, dont fort adroitement
Alcidor avec elle a fait l'engagement,
Elle a levé ſon loup, comme par nonchalance,
Et s'eſt, pendant ce tems, condamnée au ſilence.
Quand La Forêt, maſqué, l'a tiré par le bras,

Il a, pour l'écouter, reculé quelques pas;
Et, comme en de tels lieux aiſément on s'écoule,
Il s'eſt, en un moment, dérobé de la foule.
Son prompt départ nous marque un cœur ferme & conſtant.
Et, tandis qu'Alcidor en bas toujours l'attend,
Ne voulant plus rien voir, nous ſommes revenues
Continuer ici nos rôles d'Inconnues.
Mais on l'amene; il vient; je vais le recevoir.

SCENE III.

PONTIGNAN, *conduit par* LA FORÊT *maſqué;* LÉONOR, LISETTE.

LÉONOR, *à Pontignan.*

VOUS n'êtes pas, je crois, fâché de me revoir.
(*à La Forêt & à Liſette.*)
Vîte, allez avertir.

LA FORÊT & LISETTE *ſortent.*

SCENE IV.

PONTIGNAN, LÉONOR.

PONTIGNAN.

IL eſt doux à ma flamme
Que, pour faire ceſſer le trouble de mon ame,
Vous cherchiez promptement à finir l'embarras
Où m'a mis un ſecret que je ne comprends pas.
Si j'entends bien l'avis que vous voulez qu'on donne;
Vous faites appeller la charmante perſonne
Qui, daignant à mes vœux permettre un doux eſpoir,
Doit m'accorder ici le plaiſir de la voir.

LÉONOR.

Sa vue à votre amour enfin rendra juſtice.
Mais ne craignez-vous point qu'elle ne vous puniſſe
D'avoir voulu, tantôt, par force, m'arracher
Ce que ſes intérêts m'obligeoient de cacher?

PONTIGNAN.

Si l'on traite de crime un mouvement ſemblable,
L'amour, qui l'a cauſé, le doit rendre excuſable.
Aimer, ne ſavoir qui; parler, & ne point voir...

LÉONOR.

D'un charme qui contraint connoiſſez le pouvoir:
Contre toute ſa force, il ne faut plus vous taire
Qu'un peu de fermeté vous eſt fort néceſſaire.
Les grands biens vendent cher la gloire qui les ſ
En quel lieu croyez-vous que l'on vous ait con

PONTIGNAN.

Je ne le puis ſavoir ; mais il ne ſauroit être
Qu'un lieu très-ſûr pour moi, quand je vous vois paroître.

LÉONOR.

Et l'Eſprit familier qui, tantôt, a pris ſoin,
Vous préſent, de me rendre inviſible, au beſoin,
Ne peut-il pas encor, pour un effet ſemblable,
Me cachant à vos yeux, ſe rendre redoutable ?
Par qui, s'il vous en veut, ſerez-vous ſecouru ?

PONTIGNAN.

J'ignore par quel art vous avez diſparu :
Mais, pour l'Eſprit, qu'il vienne ; on lui fera connoître
Si la crainte en mon cœur eſt capable de naître.

LÉONOR.

Quelque ferme que ſoit votre cœur, il faut voir
Si l'Eſprit qui paroît ne pourra l'émouvoir.

SCENE V.

LÉONOR, PONTIGNAN, ANGÉLIQUE *voilée.*

PONTIGNAN, *à Angélique.*

AH ! je vous reconnois ; les tranſports de ma flamme
Vers vous, ſans balancer, pouſſent toute mon ame.
Mais voudrez-vous encor refuſer à mes vœux
Le bien tant ſouhaité qui doit me rendre heureux ?
Sous ce voile ennemi vous tiendrez-vous cachée ?

ANGÉLIQUE, *à Pontignan.*

Non ; à me laiſſer voir mon ame eſt attachée ;
Je l'ai promis, il faut ſatisfaire vos yeux :
Mais, comme, en vous aimant, j'ai fait des envieux,
Je viens de découvrir, par cette même voie
Qui me montre par-tout, qu'il faut que je vous voie ;
Que, pour vous empêcher de vous donner à moi,
Une Dame a voulu ſurprendre votre foi :
Vous l'avez vue au bal : on prétend qu'elle eſt belle ;
Dites-moi franchement ce que vous penſez d'elle.
De la ſincérité que vous allez avoir,
Dépend ce bien ſi doux qui charme votre eſpoir.
Si vous vous déguiſez, je ſaurai le connoître ;
Et, bien loin qu'à vos yeux je conſente à paroître,
Quoiqu'à vous ſeul l'Amour borne tous mes ſouhaits ;
Tout commerce entre nous eſt rompu pour jamais.

PONTIGNAN.

Cette menace eſt vaine, & n'a rien qui m'étonne.
Je viens de voir, ſans doute, une belle perſonne ;
Si je m'étois pour vous ſenti moins enflammé,
Je l'avouerai, peut-être elle m'auroit charmé :
Mais les brillans appas qui parent ſon viſage,
Ne peuvent de mon cœur en diſputer l'hommage ;
Et, pour vous dire plus, tout ce qu'ils ont de doux,
Je ne l'ai regardé que par rapport à vous.
Si ſa taille à mes yeux s'eſt montrée admirable,
C'eſt parce qu'à la vôtre elle eſt preſque ſemblable ;
Comme elle parle bien, dans ce qu'elle m'a dit,
Je me ſuis figuré le tour de votre eſprit :
Enfin, tout plein de vous, je vous voyois en elle ;
Et, vous ſeule attirant tous mes ſoins, tout mon zele,
Lorſque du rendez-vous on m'eſt venu parler,
L'entretien de la Dame a-t-il pu m'ébranler ?
N'ai-je pas auſſi-tôt, d'une ardeur intrépide,

Marché, pour y courir, ſur les pas de mon guide ?
L'amour qui me rendoit empreſſé pour vous voir,
M'a-t-il permis d'attendre... ?

ANGÉLIQUE.

On me l'a fait ſavoir ;
Vous avez tout quitté : cependant prenez garde
En ce que cet amour en ma faveur hazarde.
La nature, peut-être, en ce que je lui dois,
Pour me rendre contente, a fait aſſez pour moi :
Mais, enfin, à vos yeux la Dame a paru belle ;
Pour ne vous rien cacher, je puis l'être moins qu'elle.
Si mes yeux, ſi mes traits, moins propres à charmer,
Ne vous touchoient pas tant, me pourriez-vous aimer ?
Votre ame en ſes deſirs s'eſt-elle aſſez connue ?
Il me ſeroit fâcheux, lorſque vous m'auriez vue....

PONTIGNAN.

Ah ! Madame, perdez ce doute injurieux :
Mon cœur ne dépend point du conſeil de mes yeux.
Un penchant dont l'inſtinct ne ſauroit ſe connoître,
Pour vous donner ce cœur, s'en eſt rendu le maître ;
Et le feu par l'inſtinct une fois allumé,
Quoiqu'il brûle toujours, n'eſt jamais conſumé.
Vous m'avez déja vu reſpectueux, fidele,
Vous aſſurer cent fois d'une amour éternelle ;
Je vous la jure encore ; &, ſi mon cœur jamais
Démentoit lâchement le ſerment que je fais,
Puiſſe, pour m'en punir, le Ciel ſur moi répandre..!

ANGÉLIQUE, *levant ſon voile.*

Il ſuffit : voyez-moi ; je dois enfin me rendre.

PONTIGNAN.

Dieux ! quel étonnement au mien peut être égal !
C'eſt vous que j'admirois, vous que j'ai vue au bal !

Vous que, rendant juſtice à ce mérite extrême
Qui m'a frappé les yeux, j'ai cherchée en vous-même!
Se peut-il, poſſédant les plus rares tréſors
Des charmes de l'eſprit & des graces du corps,
Que, pour combler mes jours de bonheur & de gloire...!

ANGÉLIQUE.

Si vous m'aimez autant qu'il eſt doux de le croire,
Tenez-vous aſſuré du ſuccès de vos feux.

PONTIGNAN.

Ah! de tous les Amans je ſuis le plus heureux!
Mais, Madame, achevez, & faites-vous connoître!

ANGÉLIQUE.

Quand vous ſaurez le rang où le Ciel m'a fait naître;
Vous en ſerez content; fiez-vous-en à moi.

PONTIGNAN.

Sur un pareil ſecret, vous ſoupçonnez ma foi?

ANGÉLIQUE.

Encore un jour ou deux laiſſez-moi vous le taire;
Quoiqu'un fort intérêt m'oblige à ce myſtere,
N'en croyez rien qui doive affoiblir votre eſpoir.

PONTIGNAN.

Et, pendant ces deux jours, où vous pourrai-je voir?
Quand? comment?

ANGÉLIQUE.

Vous aurez demain de mes nouvelles:
J'ai, pour vous les porter, des meſſagers fideles;
Vous avez éprouvé leur adreſſe.

PONTIGNAN.

Il eſt vrai;

Et, quand il vous plaira, Madame, j'apprendrai
(*montrant Léonor.*)
Par quel enchantement cette aimable Lutine....

SCENE VI.

PONTIGNAN, ANGÉLIQUE, LÉONOR, LISETTE.

LISETTE, *bas à Angélique.*

VOTRE frere eſt rentré, qui, malgré moi, s'obſtine....

ANGÉLIQUE, *bas à Liſette.*

Vient-il ?

LISETTE, *de même.*

Vous l'allez voir.

ANGÉLIQUE, *à Pontignan.*

Suivez-la promptement.

(*bas à Liſette.*)

Liſette, fais qu'il rentre en ſon appartement;
Tu le rameneras, quand on m'aura quittée.

LISETTE *emmene* PONTIGNAN.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LÉONOR.

LÉONOR.

TOUT ceci, franchement, ſent la Dame enchantée.
Myſtere ſur myſtere : il doit être ſurpris.

ANGÉLIQUE.

Les ſoucis, en amour, en font ſouvent le prix.

SCENE VIII.

ALCIDOR, ANGÉLIQUE, LÉONOR.

ALCIDOR, *à Angélique.*

HÉ BIEN ! il faut enfin, ma ſœur, parler ſans feindre ;
De moi, ſur Pontignan, avez-vous à vous plaindre ?
Vous l'ai-je trop vanté ?

ANGÉLIQUE, *à Alcidor.*

Je le trouve bien fait.

LÉONOR, *à Alcidor.*

Je vais parler pour elle. Il lui ſemble parfait,
Plein d'eſprit, de mérite ; &, s'il vous eſt poſſible
De faire que pour elle il ait le cœur ſenſible,
Je réponds que le ſien, également touché,
A ſuivre vos avis ſera fort attaché.
J'ai tiré ſon ſecret.

ANGÉLIQUE.

Léonor aime à rire.

ALCIDOR.

Que dit-elle, ma ſœur, que vous ne duſſiez dire ?
Mais vous êtes modeſte. Allez, ne craignez rien ;
Je ſaurai ſéparer votre intérêt du ſien.
Vous lui plairez ſans doute ; &, j'ai peu de lumiere,
Ou vous l'emporterez ſur ſon Aventuriere :
A ſes ardens regards, je l'ai trop reconnu.
Je ne ſais tout-à-coup ce qu'il eſt devenu ;
Il eſt ſorti du bal, où j'ai voulu l'attendre,
Croyant qu'à ſon retour il m'y viendroit reprendre ;
Peut-être eſt-il rentré dans ſon appartement ;
Je m'en vais l'y chercher.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi ſi promptement ?

ALCIDOR.

Tandis qu'il eſt encor tout rempli de vos charmes,
Il eſt bon d'employer les plus preſſantes armes.
Un cœur que l'on ébranle eſt à demi rendu.

SCENE

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, LÉONOR.

ANGÉLIQUE.

S'Il lui parle avant moi, mon ſecret eſt perdu.
Pour pouvoir obliger Pontignan à ſe taire,
Diſons-lui qui je ſuis, & prévenons mon frere.
Il nous faut, s'il ſe peut, le rappeller ici:
Allons y donner ordre.

(*Elles ſortent.*)

(*Le théâtre change, & repréſente la chambre de Pontignan.*)

SCENE X.

SCAPIN, *entrant, une chandelle allumée à la main.*

A La fin, me voici.
Je m'abandonne à toi, mon cher Eſprit: de grace,
S'il faut qu'encore un coup ta griffe me repaſſe,
Attends qu'ici mon Maître aſſure un peu mon cœur;
Quand je ſuis battu ſeul, j'ai cent fois plus de peur.
Avec cette lumiere il faut gagner la table;
Tâchons....

SCENE XL

PONTIGNAN, LISETTE, SCAPIN.

LISETTE *entre par la cloiſon avec* PONTIGNAN, *qu'elle conduit.*

SCAPIN, *les appercevant.*

AH! c'en eſt fait; je viens de voir le diable; Il eſt à mes talons.

(*La frayeur lui fait laiſſer choir ſa chandelle qui s'éteint.*)

Me voilà ſans clarté :
Où trouver ma chandelle, en cette obſcurité ?
Ah, malheureux !

LISETTE, *à l'entrée de la cloiſon, à Pontignan.*

Ici vous n'avez qu'à m'attendre
Ne faites point de bruit; je viendrai vous reprendre.
(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

PONTIGNAN, SCAPIN.

SCAPIN, *en cherchant ſa chandelle, touche ſon Maître.*

PONTIGNAN, *ſe ſentant touché par Scapin.*

UNE main m'a touché. (*Il met l'épée à la main.*) Qu'eſt-ce? où m'amene-t-on?

SCAPIN, *touchant l'épée.*

C'eſt bien pis que la griffe: une épée! Ah! pardon!

PONTIGNAN.

Qui va là?

SCAPIN.

Le Valet d'un Maître déteſtable,
Qui m'a voulu quitter, pour aller voir le diable:
Ayez pitié de moi!

PONTIGNAN.

C'eſt Scapin! ô le fat!

SCAPIN.

Comment! c'eſt vous, Monſieur? Venez-vous du ſabbat?

PONTIGNAN.

J'en arrive. Mais toi, d'où viens-tu?

SCAPIN.

De la rue,
Où, juſques à minuit, j'ai fait le pied de grue.
Laſſé de vous attendre, enfin j'étois venu....

PONTIGNAN.

Tu m'avois donc ſuivi ? ce lieu t'eſt-il connu ?

SCAPIN.

Oui.

PONTIGNAN.

Bon. Où ſommes-nous ?

SCAPIN.

Dans votre chambre.

PONTIGNAN.

Traitre !
Tu railles !

SCAPIN.

Moi railler ! où voulez-vous donc être ?

PONTIGNAN.

Où ? deux porteurs m'ont fait traverſer tout Paris.

SCAPIN.

Ce ſont d'étranges gens, Monſieur, que les Eſprits.
Peut-être, comme entr'eux la fine adreſſe abonde,
Ils vous auront porté dans quelque bout du monde,
Mené dans leur cabale ; & puis, en un moment,
Ramené, par magie, à votre appartement.

PONTIGNAN.

Dans mon appartement ! cela ne ſauroit être.

SCAPIN.

Sortez trois pas dehors, & vous l'allez connoître ;
Vous y trouverez tout, eſcalier, corridor.

PONTIGNAN.

Ce logis eſt, dis-tu, le logis d'Alcidor ?

SCAPIN.

D'Alcidor.

PONTIGNAN.

J'en veux être éclairci par moi-même.

(*Il ſort, par la porte, hors de ſa chambre.*)

SCENE XIII.

LISETTE, SCAPIN.

LISETTE, *ſans chandelle, entrant par la cloiſon.*

ST, Monſieur!

SCAPIN.

O Ciel!

LISETTE.

St.

SCAPIN.

Ma frayeur eſt extrême;
J'entends l'Eſprit.

LISETTE.

Allons.

SCAPIN, *bas; à part.*

Aller, ſans ſavoir où?

LISETTE, *prenant Scapin par la main, croyant prendre Pontignan.*

Venez.

SCAPIN, *de même.*

Si je réſiſte, il me tordra le cou.

LISETTE *emmene Scapin, & ſort avec lui par la cloiſon.*

SCENE XIV.

PONTIGNAN, *ſeul, croyant parler à Scapin.*

TU m'as dit vrai, Scapin ; & ma ſurpriſe eſt telle
Que je dois t'avouer que ma raiſon chancelle.
Me trouver dans ma chambre ! A la fin, comme toi,
Je croirai qu'un Eſprit ſe joue ici de moi.
Tu ne me réponds point, Scapin ! pourquoi te taire ?
Scapin ! Où donc eſt-il ?

SCENE XV.

ALCIDOR, PONTIGNAN, CASCARET.

CASCARET *entre, précédant Alcidor : il porte un flambeau qu'il met ſur la table, & ſort.*

SCENE XVI.

ALCIDOR, PONTIGNAN.

ALCIDOR.

QUOI! seul & sans lumiére!

PONTIGNAN, *regardant de tous côtés.*
Scapin, que j'appellois....

ALCIDOR.

Vous semblez étonné!
Qu'avez-vous?

PONTIGNAN.

(*bas, à part.*)
Ce n'est rien. Où l'a-t-on emmené!

ALCIDOR.

Que dites-vous du bal? La Belle?...

PONTIGNAN.

Elle est charmante!
Jusques au moindre trait, tout en elle m'enchante;
Jamais rien de si beau ne parut à mes yeux.

ALCIDOR.

Et votre cœur...?

PONTIGNAN.

Mon cœur se tiendra glorieux;
Si, lorsque l'Amour veut que pour elle il soupire,

Elle daigne à jamais en accepter l'empire.
Mais la connoiſſez-vous aſſez, pour m'aſſurer...?

ALCIDOR.

Oui; vos vœux avec moi peuvent ſe déclarer:
Si, pour elle, l'amour de votre cœur diſpoſe,
Auprès de ſes parens je pourrai quelque choſe.

PONTIGNAN.

Son eſprit eſt divin; mais s'y peut-on fier?
Et n'y trouve-t-on rien qui ſoit trop ſingulier?

ALCIDOR.

Il eſt fin, délicat: mais perdez tout ſcrupule;
Aucun air précieux ne la rend ridicule:
C'eſt ce que vous craignez. Sa naiſſance & ſon bien
Se connoiſſant par-tout, je ne vous en dis rien.

PONTIGNAN.

Enfin, ma confiance eſt en vous toute entiere:
Parlez; ſur vos conſeils....

ALCIDOR.

Et votre Aventuriere?
Je vous l'avois bien dit, que vous l'oublieriez.

PONTIGNAN.

Moi
L'oublier? Non, jamais.

ALCIDOR.

S'il eſt ainſi, pourquoi,
Lorſque d'un autre objet votre ame eſt prévenue....

PONTIGNAN.

Votre Belle du bal, & l'aimable Inconnue
Qu'en tous lieux, tous les jours, je trouve ſur mes pas

C'eſt la même perſonne.

ALCIDOR.

Ah! ne le croyez pas.

PONTIGNAN.

Rien n'eſt plus aſſuré.

ALCIDOR.

Quoi! cette même Belle...?

PONTIGNAN.

Quand je vous ai quitté, l'on m'a mené chez elle:
J'ai vu ces mêmes traits ſi touchans pour mon cœur;
Et j'aurois plus long-tems joui de ce bonheur,
Si, quelqu'un ſurvenant, on n'eût cru d'importance
De m'en faire éviter l'incommode préſence:
On m'a mis en lieu ſûr. Juges de mon ſouci,
Quand, ſans ſavoir comment, je me retrouve ici.

ALCIDOR.

Et tous ces embarras que la Belle vous cauſe,
N'affoibliſſent-ils point...?

PONTIGNAN.

C'eſt toujours même choſe:
L'aimer, m'en faire aimer, eſt l'unique intérêt....

ALCIDOR.

Voulez-vous bien me ſuivre?

PONTIGNAN.

Allons, me voilà prêt:
Servez-vous de mon bras, s'il vous eſt néceſſaire.

ALCIDOR *appelle.*

Holà, quelqu'un!

SCENE XVII.

ALCIDOR, PONTIGNAN, CASCARET.

CASCARET, *entrant.*

MONSIEUR.

ALCIDOR, *lui faiſant prendre la chandelle.*

Prends, marche, & nous éclaire.

(*Le théâtre change, & repréſente la chambre d'Angélique.*)

SCENE XVIII.

LISETTE, SCAPIN.

LISETTE.

QUAND il en ſera tems, je tiens prêts des Eſprits
Par qui je te ferai remettre où je t'ai pris.

SCAPIN, *s'éloignant & ſe détournant.*

Des Eſprits !

LISETTE.

Sous ma main de quoi t'aviſer d'être ?
Je ne te cherchois pas ; j'en voulois à ton Maître.

SCAPIN.

C'eſt votre homme ; &, s'il faut qu'il vienne vous parler,
Il y viendra : mais moi, qui voudrois m'en aller....

LISETTE.

Non, tu demeureras : n'es-tu pas à ton aiſe ?
Parle, que peut avoir ce lieu qui te déplaiſe ?

SCAPIN.

Rien ; mais pourtant....

LISETTE.

Approche.

SCAPIN.

Oh ! je ſuis bien ici.

LISETTE.

Eſt-ce que je fais peur, que tu me fuis ainſi ?
Viens.

SCAPIN.

J'ai mangé de l'ail ; ſouffrez-moi de la ſorte ;
Pour vous parler de près, j'ai l'haleine trop forte.

LISETTE.

Avec ce que l'on aime, on ne ſe plaint de rien.
Tu ſouhaitois me voir, & tu me vois : hé bien ?
Qu'en dis-tu ?

SCAPIN.

J'ai perdu l'uſage de la vue :
Il eſt tard, & je ſens le ſommeil qui me tue.

LISETTE.

Pourtant, du coin de l'œil certain élancement....

SCAPIN.

Point du tout, je dors. Ah! Voyez quel bâillement!

LISETTE.

Pour te donner à moi, touche là.

SCAPIN.

Dieu m'en garde!

LISETTE.

Oh! tu t'y donneras, bon gré, malgré; regarde!

SCENE XIX.

LISETTE, SCAPIN; ALCIDOR & PONTIGNAN *dehors.*

ALCIDOR, *dehors, frappe à la porte.*

LISETTE.

Mais qui diantre, si tard, nous vient encor chercher

SCAPIN.

Ah! c'est le Maître Esprit: où m'irai-je cacher? Gagnons ce coin.

(*Il se cache dans une embrâsure de fenêtre, derriere des rideaux.*)

Voilà ma figure nichée.

LISETTE, *à la porte.*

Qui frappe?

ALCIDOR, *dehors.*

Ouvre.

LISETTE *ouvre la porte.*

ALCIDOR & PONTIGNAN *entrent.*

ALCIDOR, *à Liſette.*

Ma ſœur n'eſt pas encor couchée ?

LISETTE, *à Alcidor.*

Non ; je cours l'avertir.

(*Elle ſort.*)

SCENE XX.

ALCIDOR, PONTIGNAN; SCAPIN, *caché.*

ALCIDOR, *à Pontignan.*

VOUS m'attendrez ici.

(*Il ſort.*)

SCENE XXI.

PONTIGNAN; SCAPIN, *caché.*

PONTIGNAN.

IL m'amene, & s'en va ! Que veut dire ceci ?
A tout ce qui m'arrive eſt-il rien de ſemblable ?

SCAPIN *paſſe ſa tête entre les deux rideaux.*

PONTIGNAN.

Mais j'appercois Scapin. Qui l'a mis là ?

SCAPIN.

Le diable.

PONTIGNAN.

Quoi ! le diable ?

SCAPIN.

Oui, Monſieur ; m'ayant pris par la main ;
Dans une route obſcure il m'a mené beau train :
C'étoit, je penſe, en l'air. Appréhendant la chûte,
Et d'aller en enfer faire la culebute,
J'ai ſuivi, ſans rien dire, & tout tremblant : enfin,
Il m'a fait du ſabbat enfiler le chemin.
Il y fait beau. J'ai, là, remarqué deux Sorcieres
Qui, ne me trouvant pas d'aſſez nobles manieres
Pour être de leur ſecte & pour m'y recevoir,
Ont paru n'être pas contentes de me voir.
Auſſi-tôt on m'a mis en ce lieu, d'où je tremble
Que par quelque fenêtre on ne nous jette enſemble.

PONTIGNAN.

(*Examinant la chambre.*)

Tu veux toujours trembler ! Mais que vois-je ? mes yeux
Me tromperoient-ils ? Non ; ce ſont les mêmes lieux ;
C'eſt ici qu'on m'a fait entrer.

SCAPIN.

Et la ſortie
Eſt-elle auſſi aiſée ?

PONTIGNAN.

Enfin, je découvre en partie
Ce qui ſemble devoir confondre ma raiſon :
La Dame que j'ai vue eſt de cette maiſon.

SCAPIN.

Croyez-moi, la maiſon, la Dame, vous & l'hôte,
Vous irez tous au diable; & ce n'eſt pas ma faute:
Si j'y vais, pour le moins, ce ſera malgré moi,
Et vous en porterez le péché. Mais je vois
Alcidor qui s'avance, avec mes deux Sorcieres.

(*Il ſe cache derriere les rideaux.*)

SCENE XXII.

ALCIDOR, ANGÉLIQUE, LÉONOR, PONTIGNAN, LISETTE, SCAPIN.

LISETTE *ouvre les rideaux derriere leſquels Scapin eſt caché.*

SCAPIN, *toujours effrayé, ſe refugie à côté de ſon Maître.*

PONTIGNAN, *à Angélique.*

Vous rendrez-vous enfin, Madame, à mes prieres?
Et, connoiſſant mon cœur tendre & paſſionné,
Me venez-vous apprendre à qui je l'ai donné?

ALCIDOR, *à Pontignan.*

Pour mettre en aſſurance une flamme ſi belle,
Je viens, cher Pontignan, vous l'apprendre pour elle;
Et vous faire goûter un ſort plein de douceur,
S'il ne faut, pour cela, que vous donner ma ſœur.

PONTIGNAN, *à Alcidor.*

Quoi! vous êtes ſon frere? Ah! ſouffrez que ma joie,
Par mes embraſſemens, avec vous ſe déploie.

(*à Angélique.*)
Madame, il eſt donc vrai...?

ANGÉLIQUE, *à Pontignan.*

Vous n'êtes plus ſurpris
Des tours qu'en notre chambre ont joué nos Eſprits :
Quoiqu'aucun d'eux ne fût d'un aſpect effroyable,
Scapin en a tremblé.

SCAPIN.

Quoi ! vous étiez le diable ?
Et tout notre argent pris, qui nous le garde ?

LISETTE, *à Scapin.*

Moi.

ANGÉLIQUE.

Si vous êtes heureux, en recevant ma foi,
Comme je n'ai d'abord prévenu votre flamme
(*montrant Léonor.*)
Que dans le ſeul deſſein de ſervir cette Dame,
Vous lui devez beaucoup.

PONTIGNAN.

Ah ! ne permettez pas
Qu'elle ait à m'accuſer de ſentimens ingrats ;
Faites-la-moi connoître.

LÉONOR, *à Pontignan.*

Il n'eſt pas néceſſaire
De vous en dire plus ; le reſte ſe doit taire :
Encor pour quelques jours, du moins ſi je le puis,
Il faut que je vous laiſſe ignorer qui je ſuis.

PONTIGNAN, *à Léonor.*

Ce ſecret eſt à vous.

SCENE XXIII, *& derniere.*

ALCIDOR, PONTIGNAN, SCAPIN, ANGÉLIQUE, LÉONOR, LISETTE; LA FORÊT *maſqué.*

PONTIGNAN, *à Angélique.*

Mais vous auſſi, Madame;
Après l'heureux ſuccès qu'obtient enfin ma flamme,
M'obſervant en tous lieux, par qui ſecrétement
Faites-vous épier...?

LA FORÊT, *à Pontignan, ſe démaſquant, & contrefaiſant le Flamand.*

Par ſti Monſieur Flamand.
Sti Maſque dans le bal qui vient vous, tantôt, prendre;
Vous ſemble-t-il, Monſieur, qu'il ſait un peu l'entendre?

PONTIGNAN.

Le Flamand nous trompoit: je l'avois ſoupçonné.

SCAPIN.

Le traître! tout du long il nous en a donné.

ALCIDOR.

Je le croyois Marchand: ma ſurpriſe eſt extrême.
(*A La Forêt.*)
Quoi! Monſieur le Flamand...?

LA FORÊT, *avec ſon ton naturel.*

Flamand, par ſtratagême;

Mais ſi, pour vous ſervir je me vois appellé,
Vous ne trouverez point un François plus zélé.

ALCIDOR.

Allons : plus à loiſir je ſaurai le myſtere
Que de cette aventure on a voulu me faire.

LISETTE, *à Scapin.*

Scapin, & ces Eſprits qui t'ont fait tant d'effroi ?

SCAPIN, *à Liſette.*

Ils ne ſont pas tant ſots, étant faits comme toi.

LISETTE.

Mais ma griffe ?

SCAPIN.

Tout franc, j'ai cru que, ſans reſſource,
Un Lutin, pour long-tems, m'alloit mener en courſe.
Voilà comme, ſouvent, ſurpris à l'impourvu,
Tel qui penſe avoir vu le Diable, n'a rien vu.

FIN.

LES BOURGEOISES DE QUALITÉ,

COMÉDIE;

Représentée en 1690.

PRÉFACE.

TOUTES les perſonnes d'eſprit & de bon goût qui ont vu repréſenter cette Comédie, en ont dit tant de bien, que j'ai lieu de croire qu'elle n'eſt pas ſans mérite. J'avoue néanmoins que, parmi l'eſtime qu'ils en ont faite, ils n'ont pas laiſſé de remarquer très-judicieuſement que le ſujet en eſt trop ſimple, & trop peu rempli d'incidens; mais il eſt vrai auſſi qu'ils en ont trouvé la conduite aſſez raiſonnable, les caracteres bien ſoutenus, les portraits vifs & reſſemblans, les ſituations agréables, les vers naturels, & la Piece généralement bien écrite. Après un jugement ſi avantageux, je ne devrois guere me mettre en peine de répondre à de certains eſprits critiques qui, pour s'ériger dans le monde en grands Connoiſſeurs, s'attachent, ſouvent ſans raiſon, à reprendre les Ouvrages les plus eſtimés. Ils ont, dit-on, répandu leur venin ſur quelques endroits de ma Piece;

mais je m'inquiete fort peu de leurs cenſures, parce qu'ordinairement elles ne ſont autoriſées que par des envieux ou des ignorans. On dit que ces Cenſeurs ſe ſont récriés ſur le déguiſement du Valet qui paſſe pour ſon Maître, & qu'ils n'ont pas manqué de publier que ce n'étoit qu'une imitation de quelques autres Pieces qu'on voit journellement ſur le théâtre. Je demeure d'accord avec eux qu'on a mis pluſieurs fois ſur la ſcene de ces ſortes de déguiſemens, & que ce n'eſt pas une nouveauté : mais, ſi ces Connoiſſeurs avoient bien examiné le perſonnage du Valet qui paſſe ici pour ſon Maître, ils auroient connu qu'il eſt fort différent de ceux qui l'ont précédé, & qu'il prend une route toute oppoſée à celle qu'ils ont tenue. Il n'agit point, dans cette Comédie, en Valet extravagant ; au contraire, il s'y ſoutient par-tout en homme de qualité, & ne fait aucune choſe pour faire ſoupçonner qu'il ne ſoit pas ce qu'il feint d'être. Ses manieres, ſes diſcours & ſes habits n'ont rien de ridicule ; tout paroît en lui vraiſemblable ; & il ne tombe point, par ſes

actions, ni par ſes paroles, dans des plaiſanteries outrées & groſſieres. Il conſerve toujours beaucoup de bienſéance ; &, s'il en ſort en quelques occaſions, c'eſt de concert avec les gens, afin de faire mieux réuſſir ce qu'il entreprend. Ainſi, je puis dire ſûrement qu'il y a du nouveau dans ſon caractere, dans ſes ſentimens & dans ſes expreſſions. Ce ſont des vérités que l'on pourra connoître, quand on voudra ſe donner la peine de lire cette Comédie. Adieu.

ACTEURS.

ANSELME, Pere d'Angélique & de Mariane.

OLIMPE, Femme d'Anſelme.

ANGÉLIQUE, } Sœurs.
MARIANE, }

TOINON, Servante d'Olimpe.

LE MARQUIS, Amoureux d'Angélique.

LISANDRE, Amoureux de Mariane.

L'ESPÉRANCE, Valet de chambre de Liſandre.

BELLEFLEUR, Laquais d'Anſelme.

La ſcene eſt à Paris, dans la maiſon d'Anſelme.

LES BOURGEOISES DE QUALITÉ, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'ESPÉRANCE, TOINON.

L'ESPÉRANCE.

ADieu, Toinon; je ſors, puiſque tu t'embarraſſes:
Mais tu te ſouviendras que c'eſt toi qui me chaſſes;
Et que de tes faveurs, dans mon preſſant beſoin,
Un peu d'avance faite eût pu me mener loin.

TOINON.

T'avancer des faveurs! ce n'eſt pas là mon compte.

L'ESPÉRANCE.

Je dois venir ici, tantôt, faire le Comte.
Si je plais, ſi mon air fait qu'on s'attache à moi,
Après cela, crois-tu que je veuille de toi ?

TOINON.

Tu charmeras, ſans doute, & la mere & la fille.
On te donne à la Cour un mérite qui brille ;
On t'y peint comme un homme à toute heure attaché,
Qui, pour une heure, à peine en peut être arraché :
Et, depuis près d'un mois, qu'on leur eſt venu dire
Qu'Angélique eſt l'objet pour qui ton cœur ſoupire ;
Que, l'ayant vue un jour, tu te la fis nommer,
Et te ſentis contraint, malgré toi, de l'aimer ;
Ta viſite attendue, & fort ſouvent promiſe,
Les touche d'autant plus, qu'elle eſt toujours remiſe.
La cauſe s'en impute au ſervice du Roi,
Qui ne te permet pas de diſpoſer de toi.
Juge, dans leur eſprit, juſques où va ta gloire.

L'ESPÉRANCE.

Je n'ai donc qu'à parler, je leur ferai tout croire.

TOINON.

Parle-leur de grandeurs ; le cœur leur volera.

L'ESPÉRANCE.

Vas, crois-moi, là-deſſus on les ſatisfera ;
Je ſaurai ſoutenir le rôle où je m'apprête.
Mais qui, diable, leur met cette grandeur en tête ?
La mere ſort d'un ſang fécond en Procureurs ;
On le ſait.

TOINON.

Chacun aime à nourrir ſes erreurs.
L'air de Cour eſt ſon foible ; elle en eſt entêtée :
Auſſi la nomme-t-on Bourgeoiſe révoltée.

Son mari, fort bon homme, eſt le fils d'un Marchand;
Sa Nobleſſe eſt ſon bien.

L'ESPÉRANCE.

Le bien n'eſt pas méchant.

TOINON.

Mais tu jaſes toujours, & l'on peut nous ſurprendre:
Ton viſage connu feroit tort à Liſandre.

L'ESPÉRANCE.

Hors Mariane, ici l'on ne me connoît pas.

TOINON.

D'accord; mais il eſt bon d'éviter l'embarras.
Vas-t'en; tu ſais....

L'ESPÉRANCE.

Je ſais ce qu'il faut que je ſache:
Au plaiſir de te voir faut-il que je m'arrache?

TOINON.

Je crains....

L'ESPÉRANCE.

Je ſuis entré, ſans que l'on m'ait pu voir.

TOINON.

Oh! je te quitte; on vient.

L'ESPÉRANCE.

Juſqu'à tantôt: bon ſoir.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

MARIANE, TOINON.

TOINON.

AH! c'eſt vous.

MARIANE.

Avec toi j'ai cru voir l'Eſpérance.

TOINON.

Lui-même. Il s'eſt, dit-il, exercé d'importance :
Pour bien jouer ſon rôle, il ne lui manque rien ;
Son train de Comte eſt prêt.

MARIANE.

Ah ! Toinon, je crains bien....

TOINON.

Tout ira comme il faut ; je réponds de l'affaire.

MARIANE.

Ma mere....

TOINON.

A dire vrai, c'eſt une étrange mere.
Votre ſœur, qui vous hait, la poſſede ſi bien,
Qu'il faut, ou la tromper, ou ne s'attendre à rien :
Elle ne voit, n'entend & n'agit que par elle.

MARIANE.

Toinon, c'eſt ſon aînée ; & puis ma ſœur eſt belle :
Sa beauté, tu le ſais, a des charmes ſi doux....

TOINON.

Belle, tant qu'on voudra; l'eſt-elle plus que vous?
Qu'elle ait l'œil mieux fendu, la bouche plus petite;
Ma foi, quand c'eſt là tout, je dis ſi du mérite.
Avecque ſes grands airs meſurés au compas,
Qui lui font regarder les gens de haut en bas,
Elle en attrape bien!

MARIANE.

Que veux-tu?

TOINON.

Qu'elle eſt ſotte!
Tout le monde s'en rit.

MARIANE.

Chacun a ſa marotte.
Tous ces airs de grandeur que tu veux condamner,
Ma mere, qui les prend, a ſu les lui donner.

TOINON.

Elle a bien réuſſi d'en faire ſon idole:
Par ſes leçons d'orgueil, elle a fait une folle,
Qui, ſe perdant de vue, à ſe trop élever,
S'eſt miſe hors d'état de ſe plus retrouver.
C'eſt un grand bien pour vous qu'on vous ait négligée:
Dans la même folie on vous auroit plongée;
Au lieu que, l'évitant comme vous avez pu,
Votre heureux naturel ne s'eſt point corrompu.
Vous êtes douce, honnête, engageante & civile;
Grand attrait pour les cœurs! par-là, tout eſt facile.
Vous le voyez! Liſandre eſt ſi charmé de vous,
Qu'il fait tous ſes ſouhaits de ſe voir votre époux:
Votre air fin & modeſte a fait cette conquête.

MARIANE.

Je ne ſais quel bonheur la fortune m'apprête;

Mais n'admires-tu point ce que fait le hazard ?
Pour contenter ma ſœur, on me tient à l'écart,
Tandis qu'elle ſe fait une Cour éclatante.
On veut que tous les jours j'aille chez une tante :
Liſandre eſt ſon ami ; je le vois, je lui plais ;
Il me parle, il ſe rend à mes foibles attraits.
Toinon, qu'en penſes-tu ? c'eſt tout de bon qu'il m'aime.

TOINON.

Si ſon cœur eſt touché, le vôtre l'eſt de même.

MARIANE.

D'autres cœurs que le mien, de ſon amour flattés....

TOINON.

Je le confeſſe, il a cent bonnes qualités ;
Généreux, obligeant : mais la plus importante,
C'eſt ce qu'on trouve peu, dix mille écus de rente !
Un ſi gros revenu rend l'eſprit bien content.

MARIANE.

Quand il en auroit moins, je l'aimerois autant.
Ma tante, de l'affaire ayant pris la conduite,
De ſon bien avec lui, malgré moi, s'eſt inſtruite :
La bonté de ſon cœur, ſon air doux, gracieux....

TOINON.

Quoique cela ſoit beau, l'argent vaut encor mieux.
Ce grand train, ce carroſſe, où déja je m'enfonce....
Je prétends être à vous, au moins ; je vous l'annonce :
Peut-être vous aurez quelque brave Écuyer,
Avec qui, quelque jour, je puis me marier.
Vous mettant à votre aiſe, il faut que je m'en ſente.

MARIANE.

Tu m'aimes, c'eſt aſſez ; je ſuis reconnoiſſante.
Mais, Toinon, je crains....

TOINON.

Quoi ?

MARIANE.

Tu riras de ma peur.
Il faut, pour s'introduire, en conter à ma ſœur ;
Ainſi Liſandre a feint de ſoupirer pour elle ;
Il lui dit des douceurs : cependant elle eſt belle ;
A ſes airs de hauteur il peut s'accoutumer.
Si, la voyant ſouvent, il venoit à l'aimer ?

TOINON.

A l'aimer ? Vous voyez qu'afin de lui déplaire,
Auprès d'elle d'un ſot il prend le caractere ;
Qu'il fait l'Amant d'extaſe ; &, cachant ſon eſprit,
Se ſert de mots guindés dans tout ce qu'il lui dit.
D'ailleurs, par quel éclat ſeroit-elle ſéduite ?
Elle aime l'air de Cour ; il vient ici ſans ſuite,
N'a qu'un habit fort ſimple ; & c'eſt un ſûr moyen
Pour lui faire penſer qu'il eſt mince & ſans bien.
Pour vous, fi, devant elle ou devant votre mere,
Il vous dit quelques mots, prenez un front ſévere,
Témoignez qu'il vous choque ; &, ſur-tout, affectez
De louer du Marquis les grandes qualités.
Votre ſœur recevra le prix de ſes folies.
Le Marquis, rebuté par ſes bruſques ſaillies,
Trouve en vous un eſprit qui l'accommoderoit ;
Et je crois qu'au beſoin, il vous en conteroit.

MARIANE.

Il ne me parle point, qu'elle n'en ſoit jalouſe.

TOINON.

Tant mieux : s'il eſt ainſi, Liſandre vous épouſe.
Pour ſe mettre à couvert de tout chagrin jaloux,
Elle voudra, par lui, ſe défaire de vous....

Je puis lui faire naître une pareille envie.

MARIANE.

Parle; je te devrai le bonheur de ma vie.

TOINON.

Laiſſez faire; on recueille après qu'on a ſemé.
Aujourd'hui l'Eſpérance, en Comte transformé,
Pour ſervir votre amour, s'eſt chargé de paroître.
C'eſt un Valet habile, & zélé pour ſon Maître:
Il a de quoi flatter un cœur altier & vain.
Liſandre l'a pourvu d'un magnifique train:
Le caroſſe eſt doublé d'un velours à ramage,
Aurore & cramoiſi, dont le bel aſſemblage
Eſt tel qu'on ne peut rien ſe figurer de mieux.
Les rideaux.... il faut voir comme ils brillent aux yeux.
Ainſi que le dedans, le dehors fait connoître,
Par la peinture & l'or, la Nobleſſe du Maître.
Des chiffres alentour, & de grands écuſſons
Qui, par divers quartiers, nous marquent les Maiſons
Des illuſtres aïeux dont eſt ſorti Liſandre.

MARIANE.

Les chevaux?

TOINON.

Vous prenez du plaiſir à m'entendre?
Fort bien. L'attelage eſt de chevaux pommelés,
Fringands, bien aſſortis, grands, ronds & potelés.
Six Laquais bien taillés; la livrée admirable:
J'ai tout vu.

MARIANE.

Quand on aime, on eſt de tout capable.

TOINON.

Votre ſœur chériſſant les Amans à fracas,

Ce faux Comte, je crois, ne lui déplaira pas :
Elle attend aujourd'hui ſa premiere viſite.
Mais le Marquis....

SCENE III.

LE MARQUIS, MARIANE, TOINON.

TOINON, *bas à Mariane.*

IL vient à propos. Je vous quitte :
Comme il faut, s'il ſe peut, rendre ſon cœur jaloux,
Je m'en vais l'avertir qu'il eſt avecque vous.

SCENE IV.

MARIANE, LE MARQUIS.

MARIANE.

A Voir le noir chagrin que vous faites paroître,
Vous n'êtes pas content.

LE MARQUIS.

Et le moyen de l'être ?
L'orgueil de votre ſœur me cauſe tant d'ennuis,
Que, laſſé de ſouffrir, je ne ſais où j'en ſuis.
D'un rien mal obſervé ſa vanité s'irrite.

MARIANE.

Auſſi, vous l'avouerez, c'eſt un rare mérite.

Sans compter ſa beauté, qui frappe, qui ſurprend;
Dans tout ce qu'elle fait, on trouve un air ſi grand,
Une élévation ſi noble, ſi bien priſe!....
Allez, vous en ferez une digne Marquiſe:
Vous êtes trop heureux.

LE MARQUIS.

Je ne le cele point;
Mes yeux me l'avoient peinte aimable au dernier point:
Je m'y ſuis attaché, la trouvant toute belle;
Mais je ne lui croyois qu'un orgueil digne d'elle,
Une fierté réglée, & non pas ces hauteurs
Qui, parmi ſes Amans, font tant de déſerteurs:
Je ne répondrois pas de n'être point du nombre.

MARIANE.

Vous fuiriez le grand jour, pour vous réduire à l'ombre?
Dans quelle autre jamais pourriez-vous rencontrer
Ce brillant qui, dans elle, a ſu vous pénétrer?

LE MARQUIS.

La beauté ne vaut pas toujours ce qu'on préſume.
Il n'eſt point de brillant où l'on ne s'accoutume.
Ce qui n'a point de prix, c'eſt qu'on trouve dans vous
Un eſprit engageant, aiſé, retenu, doux:
Vous ſouffrez qu'on s'approche, & que l'on vous regarde.

MARIANE.

Mais, Monſieur le Marquis, vous n'y prenez pas garde;
Depuis un certain tems, vous vous radouciſſez;
Et j'en prends de l'orgueil plus que vous ne penſez.

LE MARQUIS.

Je ne vous flatte point; le portrait eſt fidele:
Hélas! que votre ſœur ne vous reſſemble-t-elle!

MARIANE.

Combien elle y perdroit ! Quels ſoins d'elle on a pris !
Que de leçons ! Jamais on ne m'a rien appris.
Ma mere, à la former, de tout tems empreſſée,
A moi-même toujours, ſans pitié, m'a laiſſée.
J'ai l'eſprit tout uni, rien qui ſente la Cour.

LE MARQUIS.

Que cet eſprit uni me donneroit d'amour !
L'Art ne peut rien avoir qui vaille la Nature.
Elle eſt, en vous, ſans fard, ſimple, ſincere, pure
Un air ſage, modeſte & rempli de douceur....
Que n'en puis-je trouver autant dans votre ſœur !
Car, enfin, je ſens bien qu'en dépit de moi-même,
Toujours, quoi qu'elle faſſe, il faudra que je l'aime :
Rien, de ſes dures loix, ne me peut détacher ;
Je ſuis né pour les ſuivre.

MARIANE.

A ne vous rien cacher,
Ce qui vous nuit près d'elle, & dont ſon cœur s'alarme,
C'eſt de voir que la Cour ne ſoit point votre charme :
On vous y voit, dit-elle, aller ſi rarement....

LE MARQUIS.

J'admire où, pour la Cour, va ſon entêtement !
Mais je lis dans ſon cœur. Soit vérité, ſoit conte,
Elle ne parle plus que d'un Monſieur le Comte,
Qui s'eſt fait ſa conquête, & qui, de jour en jour,
S'engage à lui venir déclarer ſon amour :
Son nom, le ſavez-vous ?

MARIANE.

Elle-même l'ignore.
C'eſt un Comte ; il ſuffit ; ſa paſſion l'honore :
Et, comme elle en reçoit des meſſages fréquens,

Sur ſes devoirs de Cour qui prennent tout ſon tems,
Et qui font que toujours à la voir il differe ;
Nul autre, tant que lui, n'eſt digne de lui plaire.

LE MARQUIS.

Son idée eſt bien forte ; &, ſi l'on aime ainſi....

SCENE V.

ANGÉLIQUE, MARIANE, LE MARQUIS, TOINON.

ANGÉLIQUE, *au Marquis, parlant toujours avec des airs dédaigneux & mépriſans.*

QUoi ! je ſuis dans ma chambre, & vous êtes ici ?

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Le plaiſir de vous voir étant ce qui m'amene,
J'allois vous y trouver.

ANGÉLIQUE.

Vous auriez trop de peine ;
Et, pour vous l'épargner, je viens vous avertir
Que votre heure eſt mal priſe, & que je vais ſortir.

LE MARQUIS, *lui préſentant la main.*

Allons ; je vous conduis.

ANGÉLIQUE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

LE MARQUIS.

J'ai mon carroſſe là, qui....

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai que faire.

LE MARQUIS.

L'ayant pris tant de fois, d'où viennent ces refus?

ANGÉLIQUE.

Je le voulois alors; mais je ne le veux plus.

LE MARQUIS.

Si l'offre vous déplaît, j'ai tort, je me condamne.

ANGÉLIQUE.

Vous ſeriez obligé de quitter Mariane:
Elle a tant de mérite, un tel brillant d'eſprit,
Que....

MARIANE, *au Marquis.*

Monſieur le Marquis, je vous l'avois bien dit.

LE MARQUIS.

Au moins, apprenez-moi quelle faute j'ai faite.

ANGÉLIQUE.

Vous? aucune.

LE MARQUIS.

En entrant, je vois votre cadette;
Puis-je, ſans lui parler...?

ANGÉLIQUE.

Non; vous faites fort bien;
Et vous pouvez pourſuivre un ſi doux entretien.
Vous avez le goût bon, de la délicateſſe.

LE MARQUIS.

J'admire, à dire vrai, de voir que tout vous bleſſe.

ANGÉLIQUE.

Vous me connoiſſez mal.

LE MARQUIS.

Mais, par ce froid courroux....

ANGÉLIQUE.

J'approuve tout, & rien ne me bleſſe de vous.

LE MARQUIS.

Vous me mépriſez bien.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien à vous dire.
On doit peu murmurer des mépris qu'on s'attire.

LE MARQUIS.

Pour vous plaire, je crois que vous avez raiſon;
Mais toute autre que vous....

ANGÉLIQUE.

Point de comparaiſon.
Mon ſentiment, peut-être, eſt différent du vôtre;
Mais je ne regle point mes droits ſur ceux d'une autre:
Et, s'il faut vous parler ici de bonne foi,
Quand une fille aimable & faite comme moi,
Ne manquant point d'eſprit, ayant de la naiſſance,
Un éclat de beauté digne de préférence,
Un mérite à ſouffrir des Ducs à ſes genoux,
Fait tant que d'écouter un homme tel que vous,
Il lui doit une ardeur ſi pure, ſi fidelle,
Qu'il faut qu'il n'ait plus d'yeux, plus de cœur que pour elle:
L'eſpoir d'en être aimé, qu'on ne lui défend pas,
Demande un ſacrifice entier à ſes appas:
De ſa ſeule beauté le culte eſt légitime;

doit ſeul l'occuper, & tout le reſte eſt crime.

TOINON, *au Marquis.*

L'admirable leçon ! là, retenez-la bien.
Dame ! quand on eſt belle, on ne l'eſt pas pour rien.
Vous êtes effrayé de ce coup de tonnerre :
Allons, pauvre ſerpent, mettez-vous ventre à terre.
(*à Angélique.*)
Achevez ; craignez-vous de le prendre trop haut ?
Il vous vole un regard, bourrez-le comme il faut.

LE MARQUIS.

Tant de fierté m'étonne ; & j'ai peine à comprendre....

ANGÉLIQUE.

Briſons là ; je n'ai pas le tems de vous entendre.

LE MARQUIS.

Mais une ſœur, pour qui le ſang & l'amitié
Devroient vous inſpirer....

ANGÉLIQUE.

Vous me faites pitié.

LE MARQUIS.

Je vois ce qui me nuit, & commence à connoître
Qu'un Rival trop vanté....

ANGÉLIQUE.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

On le dit d'un mérite à me rendre jaloux.

ANGÉLIQUE.

Il en aura bien peu, s'il n'en a plus que vous.

LE MARQUIS.

Du moins, en choiſiſſant....

ANGÉLIQUE.

Je ſais ce qu'il faut faire;
Point de conſeils.

LE MARQUIS.

J'entends; c'eſt à moi de me taire.
Afin qu'à ce grand choix vous penſiez à loiſir,
Je m'en vais vous laiſſer.

ANGÉLIQUE.

Vous me ferez plaiſir.

LE MARQUIS *ſort.*

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, MARIANE, TOINON.

TOINON, *à Angélique.*

VOILA ce qui s'appelle avoir ſoin de ſa gloire!
Ces Meſſieurs les Marquis voudront s'en faire accroire;
Et, ſûrs de leur conquête, ailleurs impunément,
Selon l'occaſion, prendront l'heureux moment!
L'orgueil les enfle aſſez: il faut, lorſqu'ils s'élevent,
Les tenir ſous les pieds; qu'ils rampent, ou qu'ils crevent.

MARIANE, *à Angélique.*

Vous l'avez maltraité.

ANGÉLIQUE, *à Mariane.*

J'ai fait ce que j'ai dû.

MARIANE.

Quoi! parce qu'il m'a dit deux mots, tout eſt perdu?
Je ſuis donc bien à craindre.

ANGÉLIQUE.

A craindre! vous? J'admire,
Et que vous le penſiez, & que vous l'oſiez dire.

MARIANE.

Votre mérite, en tout, l'emporte ſur le mien;
Je le ſais: mais, enfin, ſe fâche-t-on pour rien?
Si vous ne craignez pas, quoi que vous puiſſiez faire,
De perdre le Marquis, pourquoi cette colere?
Ce que j'en viens de voir, fait tort à vos appas.

ANGÉLIQUE.

Ce diſcours eſt ſi ſot, que je n'y réponds pas.

MARIANE.

Vous vous abaiſſeriez.

ANGÉLIQUE.

Beaucoup, je le confeſſe.

MARIANE.

Cependant le Marquis ne croit pas qu'il s'abaiſſe.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme, ſouvent, des termes obligeans,
Faute d'être entendus, gâtent l'eſprit des gens.
Quand le Marquis vous dit quelque choſe d'honnête,
Qu'il vous parle en paſſant, êtes-vous aſſez bête
Pour ne pas voir que c'eſt de concert entre nous,
Et qu'en tout ce qu'il dit, il ſe moque de vous?

MARIANE.

Vous n'en êtes pas bien aſſurée; &, peut-être....

ANGÉLIQUE.

Non, perſonne jamais ne ſonge à ſe connoître.
Si vous vous connoiſſiez, pourriez-vous ignorer
Quels mépris vos défauts lui doivent inſpirer ?
Vos allures, en tout, ſont rudes, ſont groſſieres :
Vous n'avez aucun goût pour les belles manieres :
A l'air bas, qui jamais ne vous peut être ôté,
Eſt-ce qu'on vous croiroit fille de qualité ?
Trouve-t-on rien en vous qui touche, plaiſe, impoſe ?

MARIANE.

Je ſuis ce qu'on m'a faite, & non pas autre choſe :
Je ne me pique point d'un dehors éclatant.
Mais cette qualité, que vous élevez tant,
Dites-moi, je vous prie, en quoi conſiſte-t-elle ?
Eſt-ce à rouler les yeux, pour ſe faire plus belle ?
A façonner ſa bouche, & paſſer tout le jour
Dans les ſoins fatiguans de prendre un air de Cour ?
A ſe mettre en la tête un deſir incommode
D'embellir ſon diſcours de termes à la mode ?
A placer, ſans raiſon, le mot de *Gros* par-tout,
Et cent autres encor qu'on ſoutient de bon goût ?
A hauſſer ſa fontange, en coquette éventée,
Et renchérir d'abord ſur la mode inventée ?
A vouloir affecter, par un ſoin aſſidu,
Pour ſes Marchands, Le Gras, La Frenaye & L'Égu ?
A ſe remplir l'eſprit de la fauſſe chimere
D'une ſotte grandeur, qui n'eſt qu'imaginaire ?
A ſe croire d'un rang d'éclat environné,
Quoiqu'en pleine roture on ſoit quelquefois né ?

TOINON, *à Angélique.*

Écoutez-la jaſer !

ANGÉLIQUE, *à Toinon.*

Il faut la laiſſer dire :

Rien n'eſt ſi pitoyable ; & ce diſcours n'inſpire....

MARIANE.

J'ai peine à vous comprendre, avec votre grand air ;
Car, enfin, êtes-vous fille d'un Duc & Pair ?
Puiſqu'il faut ſe connoître, il eſt de la juſtice
Qu'on donne, là-deſſus, quelque borne au caprice :
Les Ducheſſes n'auroient qu'un honneur imparfait....

ANGÉLIQUE.

Ducheſſe ! & n'eſt-on pas du bois dont on les fait ?
Nul eſpoir n'eſt trop haut, que la qualité fonde.

MARIANE.

Mon Dieu ! la qualité ſe donne à tout le monde ;
Et cent femmes de rien, ſous un rang emprunté,
Veulent être aujourd'hui femmes de qualité :
Chacune prend un nom de Nobleſſe choiſie ;
Examinez le fond, c'eſt franche Bourgeoiſie.

ANGÉLIQUE.

Quand on ne ſeroit rien, l'ardeur de s'élever
Marque un noble penchant que l'on doit approuver :
Mais la gloire, pour vous, ne fut jamais de miſe.
Je ne m'étonne point, ſi chacun vous mépriſe :
Vous avez le cœur bas, de petits ſentimens.

MARIANE.

Il eſt vrai, juſqu'ici, je n'ai point fait d'Amans ;
Mais je n'ai point encor paſſé le tems d'en faire ;
Et je ſuis dans un âge où....

TOINON.

Le tout eſt de plaire ;
L'âge y fait peu de choſe.

SCENE VII.

LISANDRE, ANGÉLIQUE, MARIANE, TOINON.

LISANDRE, *à Angélique.*

ENFIN je vois le jour ;
Mon unique ſoleil eſt pour moi de retour,
La tête parſemée & de lis & de roſes.

ANGÉLIQUE, *à Liſandre.*

Vous me dites toujours mille agréables choſes :
Mais, Liſandre, aujourd'hui, grace ſur la douceur ;
Ou, pour vous écouter, je vous livre ma ſœur.

MARIANE, *à Angélique.*

Moi ? non pas, s'il vous plaît ; je ſais ce qu'il en coûte.

TOINON, *à Angélique.*

Bon ! à moins d'un Marquis, vous croyez qu'elle écoute ?

ANGÉLIQUE, *à Mariane.*

Vous êtes délicate.

LISANDRE.

Eſt-il rien ſous les cieux
Qui diſpute en lumiere au brillant de vos yeux ?
Quel éclat ! c'eſt toujours une beauté nouvelle ;
Toujours....

ANGÉLIQUE, *à Liſandre.*

Une autre fois vous me trouverez belle.

LISANDRE.

Une autre fois! Ainſi vous voulez me quitter?
Dans quelle épaiſſe nuit m'allez-vous rejetter?
Vous perdre?...

ANGÉLIQUE.

Me perd-on, quand de moi l'on s'occupe?

LISANDRE.

Votre image, il eſt vrai....

ANGÉLIQUE, *s'en allant, appelle.*

Laquais!

SCENE VIII.

BELLEFLEUR, LISANDRE, ANGÉLIQUE, MARIANE, TOINON.

ANGÉLIQUE, *à Bellefleur.*

PRENEZ ma jupe.

(*Elle ſort, ſuivie de* BELLEFLEUR.)

SCENE IX.

LISANDRE, MARIANE, TOINON.

TOINON.

SA jupe, pour aller dans ſa chambre! Voilà
Ce qui fait le bel air! & puis plantez-vous là.

LISANDRE, *à Mariane, reprenant ſon ton naturel.*

D'où vient ſa ſombre humeur?

MARIANE, *à Liſandre.*

Elle n'eſt pas contente.
Le Marquis m'a parlé; j'ai fait la ſuffiſante,
Je m'en ſuis applaudie; & c'eſt ce qui la tient.

LISANDRE.

Dans quels faux ſentimens ſon orgueil l'entretient!
Tous les cœurs lui ſont dus; elle ſeule eſt aimable.

TOINON, *à Liſandre.*

Mettons les fers au feu; tout nous eſt favorable.
L'Eſpérance eſt-il prêt? Il faut le faire voir.

LISANDRE, *à Toinon.*

Il a l'air d'un vrai Comte, & ſera ſon devoir.

MARIANE.

Il eſt aſſez bien fait; mais, quelque ſoin qu'il prenne,
Pourra-t-il ſoutenir....

LISANDRE, *à Mariane.*

N'en ſoyez point en peine;

Sa figure, pour plaire, eſt un grand ornement ;
Et, quand il paroîtra dans tout l'ajuſtement....

MARIANE.

Vous n'avez point, dit-on, épargné la dépenſe ;
L'équipage, le train....

LISANDRE.

Je n'ai fait qu'une avance ;
Tout vous eſt deſtiné.

MARIANE.

Je ne demande rien :
Gardez-moi votre cœur ; c'eſt un aſſez grand bien.

LISANDRE.

Et le bien, & le cœur, tout eſt à vous, Madame ;
C'eſt peu, pour reconnoître une ſi belle flamme.
Je vous aime ; & je ſors d'un aſſez noble ſang,
Pour vous mettre en éclat, & vous donner du rang.

MARIANE.

Mais, ſi l'on vous connoît ?

LISANDRE.

Et qui pourra le faire ?
Le faſte n'a jamais été mon caractere :
J'ai toujours dédaigné de paroître au dehors ;
Les plaiſirs de l'eſprit ſemblent mes ſeuls tréſors.
Mon bien eſt en Auvergne ; &, lorſque je le cache,
A l'aller déterrer croyez-vous qu'on s'attache ?
Notre Comte, d'ailleurs, qui me reconnoîtra,
Saura faire de moi le portrait qu'il faudra :
Je lui ferai ſi bien jouer ſon perſonnage....

TOINON.

Ma foi, vous dites d'or. Tout ira bien ; courage !

Mais, comme à feindre en tout vous avez intérêt,
Vous nous ennuyez trop; détalez, s'il vous plaît.

LISANDRE, *à Toinon.*

Quoi! ſi-tôt?

TOINON.

Oui, ſi-tôt: il faut qu'elle aille dire
Que, vous voir un moment, c'eſt ſouffrir le martyre.
Les ſoupçons ſont à craindre.

MARIANE.

Adieu: ſouvenez-vous
Que rien, ſi vous m'aimez, ne ſera contre nous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, ANGÉLIQUE, TOINON.

ANGÉLIQUE, *à Olimpe.*

NON, Madame, avec elle on ne ſauroit plus vivre;
Et, ſi votre bonté bientôt ne m'en délivre,
De ſes groſſieretés on a tant à ſouffrir,
Que, l'entendre ou la voir, c'eſt aſſez pour mourir.
Vous ne croiriez jamais de quel air mal-honnête,
Quand je l'en ai repriſe, elle m'a tenu tête.

OLIMPE, *à Angélique.*

L'impertinente! à vous, qui daignez prendre ſoin
De lui faire l'eſprit!

ANGÉLIQUE.

Toinon en eſt témoin:
Elle ſait....

TOINON, *à Olimpe.*

Oh! j'en ſuis en ſi grande colere....

OLIMPE.

Pour moi, je ne ſais plus ce qu'on en pourra faire.

TOINON.

Voilà bien des façons! Je vous l'ai dit ſouvent;

Eh, mardi! mettez-moi cela dans un Couvent.
Eſt-elle propre au monde? en retraite, en retraite.

OLIMPE, *à Toinon.*

S'il ne tenoit qu'à moi, l'affaire ſeroit faite:
Son pere, juſqu'ici, l'a toujours empêché.
C'eſt ſon tréſor.

TOINON.

C'eſt donc un tréſor bien caché.

OLIMPE.

D'ordinaire, on s'attache à ce qui nous reſſemble.
Il eſt tout fait comme elle; ils ſont fort bien enſemble;
Tous deux nés pour la craſſe, & d'eſprit démonté,
Si-tôt que l'on ſoutient un peu ſa qualité.

ANGÉLIQUE.

Il faut voir, là-deſſus, juſqu'où va ſa bêtiſe!
Madame, elle m'a dit ſottiſe ſur ſottiſe:
« Nous prenons le grand air, ſans en avoir les droits:
» A moins qu'être Ducheſſe, on eſt dans le Bourgeois »,

OLIMPE, *à Angélique.*

Le Bourgeois! Moi, Bourgeoiſe!

ANGÉLIQUE.

Elle a dit pis encore;
J'en ai le cœur tout gros: elle nous déshonore,
Madame.

OLIMPE.

Là, ma fille....

ANGÉLIQUE.

Ah! plus on ſe contraint...

OLIMPE.

Mais, mon Dieu! le chagrin vous gâtera le teint.

ANGÉLIQUE.

Non, ſi vous me laiſſez davantage avec elle,
Madame, il ne faut plus ſonger à me voir belle.
Le moyen ! quand d'un Ange on auroit les vertus...;
Dites la vérité; j'ai les yeux bien battus.
Dès le moindre chagrin, leur brillant ſe relâche.

OLIMPE.

Il m'en arrive autant, ſi-tôt que je me fâche.

TOINON, *à Angélique.*

Je ne ſais ce qu'ils font de tout près; mais, de loin,
C'eſt un éclat terrible. Attendez: dans le coin,
Il ſemble qu'en effet....

ANGÉLIQUE, *à Toinon.*

Il y paroît, ſans doute.

(*à Olimpe.*)

Madame, vous voyez ce que ma ſœur me coûte:
Tant qu'on la gardera, combien je ſouffrirai !

OLIMPE.

Laiſſez-moi faire, allez; je vous en déferai.
Ne vous fâchez donc point, ma fille; en dépit d'elle,
Vos yeux jettent un feu qui vous rend toute belle.
Toinon, vit-on jamais un viſage plus doux ?

TOINON, *à Olimpe.*

Bon ! les plus belles ſont cent piques au-deſſous.
C'eſt un vrai blanc de lait; un teint ſi fin !... Il ſemble
Qu'elle n'ait que douze ans.

ANGÉLIQUE, *à Olimpe.*

Par-là, je vous reſſemble:
Dans tous vos traits encore on voit tant de fraîcheur !

OLIMPE, *à Angélique.*

Oh !...

ANGÉLIQUE.

Tout le monde dit que je ſuis votre ſœur.

OLIMPE.

La pauvre enfant !

TOINON, *à part.*

Voyez comme elles s'entregrattent !

OLIMPE.

Pour leurs filles il eſt des meres qui ſe flattent ;
Mais on ne dira pas que je m'aveugle.

TOINON, *à Olimpe.*

Non.
Je vous dirai pourtant, ſi vous le trouvez bon,
Que, lorſque la fierté ſe met trop en uſage,
Elle rebute plus que la beauté n'engage ;
Et que notre Marquis, de ſes froideurs laſſé,
A lui faire la cour n'eſt plus guere empreſſé.
Toute ſotte qu'elle eſt, Mariane l'attire ;
Il aime ſa douceur.

ANGÉLIQUE.

Je n'en voulois rien dire ;
Mais, tout-à-l'heure encore, ils ſe parloient tout bas ;
Et je les ai ſurpris qui ne m'attendoient pas.

OLIMPE.

Le Marquis ! Vous verrez, comme elle eſt toute bête,
Qu'elle oſe le prier, & ſe jette à ſa tête.
A ſe plaindre de vous il peut ſe hazarder :
C'eſt trop d'honneur pour lui, que de vous regarder.

ANGÉLIQUE.

Madame, il ne faut pas en recevoir la honte.
Tantôt, nous devons voir ici Monſieur le Comte ;
Il paſſe pour un homme à pouvoir rafiner
Sur les airs les plus fins qu'on ſe puiſſe donner ;
Ma réſolution en ſa faveur eſt priſe ;
Il ne m'importe d'être ou Comteſſe ou Marquiſe ;
Je veux bien le choiſir : mais me promettez-vous
Que ma ſœur n'aura point le Marquis pour époux ?

OLIMPE.

Elle ? Pour lui payer l'ennui qu'elle vous donne,
Je la mettrai ſi bas....

ANGÉLIQUE.

Hé ! que vous êtes bonne !

OLIMPE.

Il eſt juſte, après tout, quoique de même ſang,
Que l'on voye, entre vous, différence de rang.
Elle auroit le Marquis !

TOINON.

Vous vous moquez, je penſe.
Comme il paroît qu'elle a fait vœu d'incontinence,
Il faut la marier à quelque Campagnard,
Qui, dans un vieux château, vous la tienne à l'écart ;
Et qui, pour lui donner une charge éclatante,
D'un troupeau de dindons la faſſe Gouvernante.

SCENE II.

OLIMPE, ANGÉLIQUE, MARIANE, TOINON.

TOINON, *appercevant Mariane.*

MAIS elle entre.

OLIMPE, *à Mariane.*

Approchez.

TOINON, *à Olimpe.*

Comme elle marche doux!

OLIMPE.

J'aime aſſez à ſavoir ce qu'on m'apprend de vous!
Vous aimez le Marquis, & voulez qu'il vous aime?

MARIANE, *à Olimpe.*

Moi? je ne le veux point, s'il ne le veut de même.
Eſt-ce ma faute à moi, s'il me trouve à ſon gré?

OLIMPE.

Vous? il faudroit qu'il eût l'eſprit bien égaré.
Quand on voit votre ſœur, eſt-ce qu'on vous regarde?

MARIANE.

Si ma ſœur l'aime tant, hé bien! qu'elle le garde.

ANGÉLIQUE, *à Mariane.*

Que je le garde, ou non, il n'eſt pas fait pour vous.

MARIANE, *à Angélique.*

Quelque autre, par hazard, pourra vouloir de nous.
Je ſais ce que je fais; j'ai certaine parole....

TOINON, *à Olimpe.*

Voyez-vous l'arrogance !

OLIMPE, *à Toinon.*

Elle eſt folle, archi-folle.
Où donc trouver un homme aſſez ſot, qui voudra...?

TOINON.

Sot? il faut en chercher, & l'on en trouvera.

OLIMPE.

Comme elle eſt aujourd'hui ! certain air de Soubrette...

MARIANE, *à Olimpe.*

Je ſuis ſans nul apprêt, telle que Dieu m'a faite.

ANGÉLIQUE.

Vous croyez, toutefois, être jolie?

MARIANE, *à Angélique.*

Hé bien !
Que vous en coûte-t-il, quand je le croirai ?

ANGÉLIQUE.

Rien.

MARIANE.

Pour vous, dont les attraits....

ANGÉLIQUE.

Sans vanité, je penſe
Que l'on met entre nous un peu de différence.

OLIMPE, *à Mariane.*

C'eſt la nuit & le jour.

MARIANE, *à Olimpe.*

J'aime l'obſcurité.

OLIMPE.

Sa taille promettoit d'abord quelque beauté ;
Une autre, par ſes ſoins, s'en fût accommodée :
Mais, voyez! elle l'a toute dégingandée ;
On ne ſait ce que c'eſt : point d'air, point de façon.

MARIANE.

Tout cela changera, quand j'aurai pris leçon.

OLIMPE.

Les leçons n'y font rien ; à moins que la nature
N'aide à faire les gens, ſottiſe toute pure.
Qui m'a donné la grace, & ces je ne ſais quoi
Qui font, de tous côtés, jetter les yeux ſur moi ?
Les exemples de Cour, que j'ai tâché de ſuivre.
Et votre ſœur, d'où vient qu'elle ſait ſi bien vivre ?
Elle a vu que par-tout mes airs étoient reçus,
Les a pris pour modele, & s'eſt faite deſſus.

ANGÉLIQUE, *à Olimpe.*

Madame, aſſurément, grace à ma deſtinée,
Je vous dois ce que j'ai d'une fille bien née ;
Mais le ſoin & l'étude à tout font arriver,
Quand on a le cœur bon, & qu'on veut s'élever.
Lorſqu'on s'eſt mis en tête un certain caractere,
On obſerve le monde, on fait ce qu'on voit faire.
Qu'il entre dans l'Égliſe une femme à carreau,
Je vois, en un moment ce qu'elle a de nouveau :
D'abord, je la parcours des pieds juſqu'à la tête :
Souris, geſte, regard, tout en elle m'arrête ;

Rien n'eſt à copier, dont je ne vienne à bout ;
Sa façon de touſſer, ſon hem, j'attrape tout.

TOINON, *à Mariane.*

Voilà comme on parvient : depuis que je vous prêche,
Je rougis....

OLIMPE.

Tu perds tems, Toinon.

TOINON.

Elle eſt revêche.

MARIANE, *à Toinon.*

Non ; mais chacun n'a pas un talent ſi parfait....

OLIMPE.

C'eſt par-là qu'un Couvent ſeroit votre vrai fait.
Quelle figure au monde eſpérez-vous de faire ?
On ne voit rien, en vous, de tout ce qui peut plaire ;
Nul agrément d'humeur, l'eſprit peu complaiſant.

MARIANE, *à Olimpe.*

Et pourquoi faire au Ciel un ſi vilain préſent ?
Pour moi, je l'avouerai, je n'en ſuis point capable ;
Et ma ſœur, plus que moi, lui ſeroit agréable ;
Elle eſt toute charmante.

TOINON, *à Olimpe.*

Hé bien ! le croiroit-on !
La ſournoiſe ! elle voit plus bas que ſon menton.

OLIMPE.

Ce qui n'eſt pas de gré, de force on le fait faire :
Nous verrons.

MARIANE.

Je ſuivrai les ordres de mon pere :

Il ſait ce qui m'eſt propre, & cherchera mon bien.

OLIMPE.

Donc, votre pere eſt tout, & moi, je ne ſuis rien ?

MARIANE.

Vous n'aimez que ma ſœur, & la croyez ſi belle,
Qu'en vain....

TOINON.

Liſandre vient.

MARIANE *ſort.*

OLIMPE, *à Mariane.*

Demeurez : où va-t-elle ?

ANGÉLIQUE, *à Olimpe.*

Eh ! laiſſez-la ſortir ; Liſandre l'ennuieroit.

TOINON, *ſuivant Mariane.*

Si c'étoit le Marquis, elle demeureroit.

SCENE III.

OLIMPE, ANGÉLIQUE, LISANDRE.

ANGÉLIQUE, *à Lisandre.*

LISANDRE aime à me voir.

LISANDRE, *à Angélique.*

Brillante, toute aimable,
Trouve-t-on rien ailleurs qui vous ſoit comparable ?
Vos beautés ſont le centre où tout cœur bien fait tend.

ANGÉLIQUE.

Aucun autre, aujourd'hui, ne m'en a dit autant :
Auſſi, j'en jurérois, le fidele Liſandre
Eſt de tous mes Amans, le plus vrai, le plus tendre.

LISANDRE.

Cent Amans ne pourroient vous fournir, en eux tous,
Que l'ombre de l'amour que mon cœur ſent pour vous.

ANGÉLIQUE.

Les grands mots qu'il vous met, tous les jours, à la bouche,
Me font aſſez paroître à quel point je vous touche.

OLIMPE.

Les grands mots peignent bien un amoureux tranſport.

LISANDRE.

Je fais comme le cygne ; il chante avant ſa mort :
Tout doit hâter la mienne, & l'heure en ſera prompte.
A Monſieur le Marquis on joint Monſieur le Comte.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous assez peu, pour voir avec chagrin
Les honneurs que m'attire un glorieux destin ?
Je vous croirois, pour moi, l'ame plus généreuse.

LISANDRE.

Pour aimer qui la tue, elle est trop amoureuse.
Mais ne peut-on savoir quel est ce Comte ?

OLIMPE, *à Lisandre.*

Non:
Vous le verrez, ensuite on vous dira son nom.

LISANDRE.

Voilà bien du secret. Hélas ! que j'appréhende,
S'il faut de ses regards que l'un sur moi s'étende,
Qu'ainsi qu'un basilic, il n'ait, pour mon malheur,
Des yeux à me lancer du poison dans le cœur !

ANGÉLIQUE.

Courage ; en résistant, tout ennemi se domte.

SCENE IV.

TOINON, ANGÉLIQUE, LISANDRE, OLIMPE.

TOINON, *à Olimpe.*

ENFIN, préparez-vous à voir Monſieur le Comte.

OLIMPE, *à Angélique.*

Ma fille....

TOINON.

Son carroſſe eſt entré dans la cour :
Je l'en ai vu deſcendre ; il eſt comme l'amour.

OLIMPE, *à Toinon.*

Et c'eſt lui ?

TOINON.

C'eſt lui-même.

OLIMPE.

En es tu bien certaine.

TOINON.

De reſte : il n'en eſt pas quatorze à la douzaine.
Madame, il m'a parlé. Qu'il eſt beau ! qu'il eſt frais !
J'en ſuis folle.

ANGÉLIQUE.

.... Toinon, a-t-il bien des Laquais ?

TOINON, *à Angélique.*

Il en a, je crois, douze : enfin, un ſi grand nombre,

Bien faits, bien découplés....

OLIMPE, *à Angélique, lui rajuſtant les cheveux.*

Son viſage eſt à l'ombre;
Éloignez cette boucle. Allons, l'air radouci.
Votre miroir de poche.

SCENE V.

OLIMPE, ANGÉLIQUE, LISANDRE; L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE.

OLIMPE, *voyant entrer le Comte.*

Et vîte; le voici.

LE COMTE, *à Olimpe.*

J'entre ici ſans façon; excuſez la franchiſe:
C'eſt une liberté que la Cour autoriſe.

OLIMPE, *au Comte.*

Vous nous faites honneur; & votre qualité
Fait applaudir ſans peine à cette liberté.

LE COMTE, *regardant Angélique & Olimpe.*

Que d'éclat en ce lieu! que de jeuneſſe brille!
Je confonds, Dieu me damne! & la mere & la fille:
Ce brillant ſi fleuri, qu'en toutes deux je vois....

OLIMPE.

Ah! non, Monſieur; ma fille eſt plus jeune que moi.

LE COMTE.

Vous avez fait, en elle, une digne copie ;
L'original s'y trouve, & rien ne l'eſtropie.
Que de beautés ! ſes yeux portent d'étranges coups.
(*à Angélique.*)
Ah ! belle Enchantereſſe, où me réduiſez-vous ?
Toute cette parure ajoutée à vos charmes,
Eſt un vrai guet-à-pens ; vous êtes ſous les armes.

OLIMPE, *bas à Angélique.*

Qu'il parle joliment ! ſous les armes !

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Mes yeux
Auroient fait un exploit bien grand, bien glorieux ;
Si, par vous, à me voir, leur force reſſentie,
M'avoit de votre cœur conquis une partie.

LE COMTE.

C'eſt trop peu : je le ſens qui prêt à me quitter,
Se fend, ſe liquéfie. Ah !

ANGÉLIQUE.

Sur quoi m'en flatter ?
Quoi ! vous, dont le mérite eſt ſans nulle meſure... ?

LE COMTE.

J'en fais ſerment ; ſi j'ai quelque don de nature,
L'uſage, déſormais, n'en ſera que pour vous.
(*à Liſandre.*)
Hé ! bon jour, notre ami : comment nous portons-nous ?
Touchez.

LISANDRE, *au Comte.*

Ce m'eſt, Monſieur, un fort grand avantage,
Que vous vous remettiez les traits de mon viſage.

OLIMPE, *au Comte.*

Quoi ! vous le connoiſſez ?

LE COMTE.

Si je le connois ? tant :
C'eſt un de mes Vaſſaux ; des plus petits, s'entend.

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

C'eſt donc même pays ?

LE COMTE, *à Angélique.*

Auvergne toute pure.
Son pere de mon pere étoit la créature.
(*à Liſandre.*)
Vous vous en ſouvenez, quand, le bon-homme & vous,
Vous veniez, chapeau bas.... Il faiſoit bon chez nous :
(*à Olimpe.*)
Diable ! l'or y rouloit. Madame, en confidence ;
Eſt-il votre Écuyer ?

LISANDRE *ſort.*

SCENE VI.

L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE; OLIMPE, ANGÉLIQUE, TOINON.

TOINON, *au Comte.*

Il eſt fâché, je penſe ;
Le voilà qui s'en va, ſans rien dire.

LE COMTE.

Ah ! ma foi,
Je crois qu'il n'attend pas de grands égards de moi ;
Nous nous connoiſſons trop. S'il a l'honneur ſi tendre,
Liſandre & moi ſont deux ; ſerviteur à Liſandre.

OLIMPE, *au Comte.*

Vous voudrez bien, Monſieur, achever le tableau :
Quel eſt-il, ce Liſandre ?

LE COMTE, *à Olimpe.*

Un petit hobereau,
D'une Nobleſſe aiſée à caſſer comme un verre,
Et qui, pour tout potage, a trente arpens de terre.
Franchement, le bien aide à façonner les gens :
On prend, quand on en a, certains airs voltigeans.
Le plus impertinent, à force de dépenſe,
Devient, dans le grand monde, un homme d'importance ;
Ses défauts de terroir ſont bientôt diſſipés ;
Il trouve à ſe fourrer parmi les plus hupés ;
Et, prenant un port noble, une mine hautaine,
Le mérite lui vient, ſans qu'il s'en mette en peine.

OLIMPE.

Je l'ai bien éprouvé. Pour réuſſir, il faut
Cheminer en avant, tendre toujours en haut,
Ne ſouffrir que les gens de la belle volée;
Point de ſociété de canaille mêlée:
Les perſonnes de peu vous donnent, malgré vous....

LE COMTE.

Fi! malgré qu'on en ait, on hurle avec les loups.
La plus pure Nobleſſe, en les voyant, ſe rouille:
C'eſt comme un ſanglier, qui ſe tient dans la ſouille.
Par exemple, on veut bien rendre à ma qualité
Tout l'honneur qu'un vrai Comte a toujours mérité;
Si ma Maiſon n'eſt noble, il n'en eſt point en France:
Mais, malgré ce bonheur d'une haute naiſſance,
Si j'étois demeuré dans l'un de mes châteaux,
A compter mes moutons, mes vaches & mes veaux;
Viſitant mes moulins, mettant ſomme ſur ſomme,
Je ſerois Gentillâtre, & non pas Gentilhomme.
Croyez-moi; pour tous ceux dont la gloire eſt le but,
Vive la Cour; hors d'elle, il n'eſt point de ſalut.

OLIMPE.

Oh! ſans doute: la Cour eſt une grande école.

LE COMTE.

Tout s'y met bien en œuvre; un double y vaut piſtole.
Qu'on danſe, ſaute, rie; un air libre, un air fin
Entre dans tout cela, qui vous enchante: enfin,
Rien n'eſt à contre-tems; c'eſt la Cour, tout y paſſe.
Dites une ſottiſe, elle a ſon prix, ſa grace;
Le meilleur trait bourgeois ne la peut égaler.

TOINON, *à Angélique.*

Hé bien?

ANGÉLIQUE, *à Toinon.*

Il me ravit, à l'entendre parler :
C'eſt une liberté noble, point façonniere....

LE COMTE, *à Angélique.*

Avant que de vous voir, je l'avois toute entiere ;
Mais, ici, pour la perdre, il ne faut qu'un moment.

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Quand, pour vous, mon viſage auroit quelque agrément,
Ayant peu vu le monde, il ſeroit difficile
Que mes airs....

LE COMTE.

Tout, en vous, eſt de Cour ; rien de Ville ;
Hors un petit défaut....

ANGÉLIQUE.

Hé, mon Dieu ! dites-moi...

LE COMTE.

C'eſt, dans un droit trop grand, certain je ne ſais quoi.
Il faut, dans votre corps, un mouvement qui fauche ;
C'eſt-à-dire, prenant de la droite à la gauche.

ANGÉLIQUE *fait des contorſions.*

LE COMTE.

Bon ! fort bien ! A la Cour, on ne veut rien d'uni :
C'eſt par-là que de tout on doit être muni ;
Et que, ſouvent, parmi des choſes très-bien priſes,
Qui ſont du meilleur goût, on lâche des ſottiſes.

SCENE VII.

ANSELME, LE COMTE, OLIMPE, ANGÉLIQUE, TOINON.

LE COMTE.

MAis on entre. Quel eſt cet homme favori
A qui tout eſt ouvert ?

OLIMPE, *au Comte.*

C'eſt, Monſieur, mon mari.
(*bas, à Angélique.*)
Où vient donc votre pere ? il va nous faire honte :
(*à Anſelme.*)
Tenons ferme. Monſieur, voilà Monſieur le Comte.

LE COMTE, *à Anſelme.*

Ayant cherché toujours à voir ce qu'en tous lieux
On trouve de plus rare & de plus curieux,
J'ai, ſur votre perſonne, appris tant de merveilles,
Que, voulant contenter mes yeux & mes oreilles,
Je veux dire, par-là, vous entendre & vous voir,
J'accours : vous voudrez bien, Monſieur, me recevoir.
Mon admiration déja pour vous s'apprête.

ANSELME, *au Comte.*

Monſieur....

OLIMPE, *bas à Anſelme.*

Répondez-lui quelque choſe d'honnête ;
C'eſt un Comte.

ANSELME, *au Comte.*

Vous voir, eſt un honneur fort grand;
L'ayant peu mérité, ſon excès me ſurprend.
Mais je ne ſais, de moi, ce qu'on vous a fait croire:
Il ſemble, à vous ouïr, qu'on me montre à la Foire.
Vos admirations ne me conviennent pas:
Je ſuis un homme ſimple, ennemi du fracas.

LE COMTE.

Quand on eſt, comme vous, d'une naiſſance illuſtre,
Qu'on a, par ſon mérite, un véritable luſtre,
On peut.... Je vous ai vu, c'eſt vous, je vous remets,
Fort ſouvent à la Cour.

ANSELME.

Non; je n'y vais jamais.

OLIMPE, *au Comte.*

Pour être, chez le Roi, dans un poſte honorable,
Monſieur avoit traité d'une charge admirable:
A trois cents mille francs on conclut le marché;
La brigue le rompit. Monſieur en fut fâché;
Et, pour ne plus voir ceux qui lui portoient envie,
Il jura qu'à la Cour il n'iroit de ſa vie.

LE COMTE, *à Olimpe.*

C'eſt grand dommage.

ANSELME.

Eh! non, Monſieur; ce qu'elle dit
D'une charge, jamais ne m'a frappé l'eſprit.
Donner cent mille écus, moi!

LE COMTE.

Monſieur eſt modeſte:
Par-là, ce qu'il eſt né bien mieux ſe manifeſte.

A quoi Monſieur ſon pere a-t-il paſſé ſes jours ?
Il avoit bouche à Cour ?

ANSELME.

Non ; il étoit de Tours,
Bon Marchand.

OLIMPE.

Il vous faut expliquer l'aventure.
On établit à Tours une manufacture :
Il falloit, pour cela, beaucoup d'argent comptant ;
Alors Monſieur ſon pere, homme rare, important,
Qui tenoit un gros train, faiſoit belle dépenſe,
De cinq cents mille écus aux Facteurs fit l'avance,
Entra dans le parti, qui n'étoit pas méchant ;
Et, retirant ſa ſomme, il ſe diſoit Marchand.

ANSELME, *à part.*

Que va-t-elle conter ?

OLIMPE.

Voilà le fait.

TOINON, *bas à Angélique.*

Madame....

ANGÉLIQUE, *bas à Toinon.*

Ah ! qu'elle l'a bien pris !

LE COMTE.

N'en craignez point de blâme ;
Rien n'eſt plus uſité. Nous autres Courtiſans,
A trafiquer ainſi, paſſons nos plus beaux ans.
Je ſuis Carroſſier, moi.

OLIMPE.

Vous.

LE COMTE.

J'ai bien des émules.
Je trafique en chevaux, en carroſſes, en mules.
D'ailleurs, ſi de la Cour on n'avoit quelque don,
L'équipage iroit-il, & ſubſiſteroit-on ?
On n'en eſt pas moins noble, & la dépenſe augmente.

OLIMPE.

Dieu-merci, la Nobleſſe eſt, chez nous, éclatante :
(*parlant d'Anſelme.*)
Monſieur s'en peut promettre un honneur éternel.

LE COMTE.

On me l'a dit.

OLIMPE.

Il eſt, du côté maternel,
Par une inconteſtable & directe alliance,
Arriere-petit-fils d'un Maréchal de France.

ANSELME, *bas, à part.*

La folle !

OLIMPE.

Avec cela, je crois qu'on a raiſon....

LE COMTE.

Quand de pareils honneurs ſont dans une Maiſon,
La Nobleſſe eſt doublée ; elle n'eſt plus commune.
Mais je ne ſonge pas que je vous importune.
(*Il va pour ſortir.*)

ANSELME *reconduit le Comte.*

LE COMTE, *retenant Anſelme.*

Hé ! Monſieur, à la Cour, eſt-ce qu'on reconduit ?

ANSELME, *au Comte, insistant.*

De ce qui vous est dû je suis trop bien instruit,
Pour ne vous rendre pas....

LE COMTE.

Non; ce n'est plus l'usage;
Et, me reconduisant....

ANSELME, *de même.*

J'aurai cet avantage.

LE COMTE.

Oh! je ferois plutôt, tout le reste du jour....

OLIMPE, *à Anselme.*

Demeurez, puisque c'est l'usage de la Cour.
(*à Angélique.*)
Ma fille....

LE COMTE, *à Olimpe.*

Ah! s'il vous plaît, ni le chef, ni le membre....

OLIMPE.

Accompagnez Monsieur jusques dans l'antichambre.

LE COMTE.

Je vais donc profiter de ces derniers instans,
Et marche à reculons, pour la voir plus long-tems.

LE COMTE *sort:* ANGÉLIQUE *le reconduit.*

OLIMPE.

Qu'il est galant, Toinon!

TOINON, *à Olimpe.*

Il fait fort bien son monde.

SCENE

SCENE VIII.

ANSELME, OLIMPE, TOINON.

OLIMPE, *à Anſelme.*

En vérité, Monſieur, il faut que je vous gronde;
Vous dites, contre vous, certaines pauvretés
Qui, me faiſant rougir....

ANSELME, *à Olimpe.*

Je dis des vérités,
Et ne vous comprends point, avecque vos ſots contes.

OLIMPE.

Il eſt bon, ce me ſemble, étant avec des Comtes...

ANSELME.

Non; chaque choſe doit paroître ce qu'elle eſt.
Vos Comtes, vos Marquis, tout cela me déplaît.
Angélique ſe perd, vous prenant pour modele;
Vos leçons de grandeur lui tournent la cervelle:
Mais, une bonne fois, écoutez bien cela,
Ma femme....

OLIMPE.

Le beau nom que vous me donnez là!

ANSELME.

Comment vous appeller? n'êtes-vous pas ma femme?

OLIMPE.

Je vous nomme Monſieur; appellez-moi Madame.
Ma femme eſt ſi bourgeois!

ANSELME.

Que diable ſommes-nous ?
Voilà l'entêtement qui produit tant de fous.
Chacun de qualité ſe pique, oſe y prétendre.

OLIMPE.

On ſoutient ce qu'on eſt; pourquoi vouloir deſcendre ?

ANSELME.

Mais mon pere, par vous, dans les Nobles rangé,
Qu'étoit-il que Marchand ?

OLIMPE.

Il avoit dérogé.
On vous l'a dit cent fois; vous êtes Gentilhomme.

TOINON, *à Anſelme.*

Oh ! vous l'êtes, Monſieur.

ANSELME, *à Toinon.*

Crains que je ne t'aſſomme;
Maraude, qui lui vas ſottement applaudir
Sur la demangeaiſon qu'elle a de s'aggrandir.

OLIMPE.

Puiſque pour Gentilhomme on peut vous reconnoître....

ANSELME, *à Olimpe.*

Non, je ne le ſuis point, & ne le veux pas être:
Mais, quand je le ſerois, comme beaucoup s'en faut,
Je vous prie, à quel droit le portez-vous ſi haut ?
Fille d'un Procureur....

OLIMPE, *d'un ton colere.*

D'un Procureur !

TOINON, *à Olimpe.*

Madame;
Hé! ne voyez-vous pas que....

OLIMPE, *à Toinon.*

Merci de mon ame!
Il doit appréhender de me pouſſer à bout.

ANSELME.

En quoi vous fais-je tort?

OLIMPE, *à Anſelme.*

En tout, Monſieur, en tout.

ANSELME.

Comment! Monſieur Trigaud n'étoit pas votre pere?

OLIMPE.

Non.

ANSELME.

Que me faites-vous penſer de votre mere?

OLIMPE.

Oh! vous en penſerez tout ce qu'il vous plaira.

ANSELME.

Son honneur....

OLIMPE.

Son honneur ira comme il pourra.
Un pere Procureur me bleſſe, m'aſſaſſine;
Je ne puis avouer une telle origine;
Envers & contre tous j'en maintiendrai l'erreur;
Et je ne ſerai point fille de Procureur.

TOINON, *à Anſelme.*

Oh! Madame a raiſon; ſes airs....

ANSELME, *à Toinon.*

Tais-toi.

TOINON.

Peut-elle
Avoir une fierté ſi louable, ſi belle,
A moins qu'un pere Noble....

ANSELME.

A ce conte, il faudroit
Qu'avec moi ſa vertu n'eût pas marché bien droit:
Angélique, ſon ſinge, ainſi qu'elle, trop fiere....

OLIMPE.

Hé bien?

ANSELME.

Ne me reſſemble en aucune maniere:
Puiſqu'elle a des hauteurs qui ne ſont pas de moi,
Elle n'eſt pas ma fille.

OLIMPE.

Elle ne l'eſt pas? Quoi!...

TOINON, *à Olimpe.*

Vous allez vous fâcher?

OLIMPE, *à Toinon.*

Je ſuis honnête femme.

TOINON.

Sans doute.

OLIMPE.

Qu'il le diſe; autrement....

TOINON.

Hé! Madame...

ANSELME.

Quel eſprit !

OLIMPE.

L'honneur eſt mon plus ſenſible endroit.

TOINON, *à Anſelme.*

Vous avez tort : faut-il dire ce que l'on croit ?

OLIMPE.

Il me ſoupçonnera, moi qui, ſur la ſageſſe,
Pourrois, ſans craindre rien, tenir tête à Lucrece !
Moi qui, ſur la réſerve... !

TOINON, *à Olimpe.*

On le connoît aſſez :
Allez, le mal n'eſt pas ſi grand que vous penſez.
Sur votre honneur, enfin, aucun mortel ne gloſe ;
Et quand, ſur la conduite on diroit quelque choſe,
Du moins, il eſt d'un goût plus haut & plus exquis,
D'aſſembler, comme vous, les Comtes, les Marquis,
(Au hazard qu'il en coûte un peu pour l'aſſemblage)
Que de s'encanailler, & paroître trop ſage.

OLIMPE.

M'encanailler ! jamais....

ANSELME, *à Olimpe.*

Il faut vous excuſer ;
Quand ſur votre nobleſſe on vous entend jaſer ;
Car la tête vous tourne.

OLIMPE, *à Anſelme.*

Outragez-moi ; courage :
Allons, continuez. Eſt-il d'un homme ſage... ?

ANSELME, *s'en allant.*

Vous perdez le bon-ſens.

SCENE IX.

OLIMPE, TOINON.

TOINON.

Il nous quitte.

OLIMPE.

Suis-moi
Il faut qu'il ſe démente, ou qu'il diſe pourquoi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, TOINON.

TOINON.

L'ORDRE eſt donné ; je viens d'envoyer chez Liſandre ;
Ici, dans un moment, vous le verrez ſe rendre :
Mais, quoique vous ayez tout pouvoir ſur ſon cœur,
Prétendez-vous qu'il veuille épouſer votre ſœur ?
Se ſacrifiera-t-il au deſir de vous plaire ?

ANGÉLIQUE.

Je connois ſon eſprit, Toinon ; laiſſe-moi faire.
Quand il ſaura qu'à moins de remplir mes ſouhaits,
Il faut qu'il ſe réſolve à ne me voir jamais ;
Ne crois pas qu'il balance ; il fera tout : il m'aime ;
Et je l'obligerois à t'épouſer toi-même.

TOINON.

Dieu m'en garde ! En Auvergne aller me renfermer,
Pour trente arpens de terre ! Oh ! ſi l'on veut m'aimer,
Il faut que dans Paris on ait ſon domicile,
Quelque bonne maiſon, des rentes ſur la Ville ;
Sans cela, mon cœur eſt un roc ſur la douceur.

ANGÉLIQUE.

L'Auvergne eſt juſtement ce qu'il faut à ma ſœur.

TOINON.

Mais elle hait Liſandre : à moins que votre pere
N'uſe d'autorité pour conclure l'affaire,
Je doute qu'aiſément nous en venions à bout.

ANGÉLIQUE.

Afin de l'y porter, ma mere emploiera tout.
Liſandre lui paroît un homme raiſonnable ;
Il eſt fait comme lui, ſimple, aiſé, ſociable,
Sans nulle ambition ; c'eſt de quoi le charmer.

TOINON.

Mais il aime ſa fille, & voudra s'informer :
S'il apprend qu'il eſt gueux....

ANGÉLIQUE.

Toinon....

TOINON.

Vous voilà priſe ;
Ses trente arpens connus, adieu notre entrepriſe.
Attendez. J'imagine un aſſez ſûr moyen,
Pour nous mettre en état de n'appréhender rien.

ANGÉLIQUE.

Et c'eſt ?

TOINON.

Monſieur le Comte a pour vous le cœur tendre ;
Priez-le de donner de grands biens à Liſandre ;
Qu'il tâche d'éblouir votre pere ; il le peut :
Le bon-homme eſt facile, & croit tout ce qu'on veut ;
Sur le rapport du Comte ; il tiendra véritable....

ANGÉLIQUE.

Tu l'as trouvé, Toinon; la choſe eſt admirable.
Nous la propoſerons, quand le Comte viendra:
Il fera, là-deſſus, tout ce que l'on voudra:
Ma mere l'en priant, c'eſt une affaire faite.

TOINON.

Mais, ſur votre deſſein, vous êtes bien ſecrete.
Le cœur, aſſez ſouvent, ſuit le conſeil des yeux:
Du Comte ou du Marquis, lequel vous plaît le mieux?

ANGÉLIQUE.

Le Marquis a l'air bon; rien, en lui, ne travaille:
Mais le Comte eſt encor plus libre dans ſa taille;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, ſent plus l'homme de Cour.

TOINON.

Il eſt vrai qu'à des riens il donne un certain tour
Qui fait, dès qu'on le voit, qu'on l'eſtime, qu'on l'aime.
Pour les airs, les grands airs, c'en eſt la fine crême:
Tout ravit, tout enchante; il ne lui manque rien.

ANGÉLIQUE.

Franchement, ſi j'apprends qu'il ait autant de bien,
Pour laiſſer le Marquis avec ſa courte honte
D'applaudir à ma ſœur, je préfere le Comte.

SCENE II.

LISANDRE, ANGÉLIQUE, TOINON.

ANGÉLIQUE, *à Lisandre.*

Vous venez à propos; je voulois vous parler.

LISANDRE, *à Angélique.*

Auprès de vos beautés vous daignez m'appeller;
Dès que l'ordre eſt reçu, je ne viens pas, je vole.

ANGÉLIQUE.

Vous connoiſſez le Comte?

LISANDRE.

O fatale parole!
Votre cœur eſt touché, je le vois dans vos yeux:
Voilà déja, voilà le Comte dans les cieux.

ANGÉLIQUE.

Lisandre, expliquons-nous. Vous m'aimez; je l'avoue;
Vos ſentimens pour moi ſont tendres; je m'en loue:
Mais je ne penſe pas que cette paſſion
Vous ait jamais ſouffert nulle prétention.

LISANDRE.

Quand l'Amour....

ANGÉLIQUE.

Rendons-nous juſtice l'un à l'autre:
Vous n'êtes pas mon fait, je ne ſuis pas le vôtre.
Je ſuis née en un rang que je veux ſoutenir:
J'aime l'éclat; il faut du bien, pour y fournir.

D'ailleurs, quand vous voyez qu'à l'envi, pour me plaire,
Les Comtes, les Marquis font tout ce qu'on peut faire,
A moins d'un Duc & Pair, vous pouvez bien juger
Que c'eſt à quelqu'un d'eux que je dois m'engager.

LISANDRE.

Tout s'égale, en aimant : le ſceptre, la houlette....

ANGÉLIQUE.

C'eſt ainſi que l'Amour dans les Romans ſe traite ;
Mais un hameau ſeroit un fort vilain ſéjour
Pour qui ſe trouve en place à briller à la Cour :
Je m'y ſens appellée, & c'eſt où je dois vivre.
Suivons donc, vous & moi, le chemin qu'il faut ſuivre ;
Et, tâchant de remplir la carriere où je cours,
Je ne laiſſerai pas de vous aimer toujours ;
Et de cette amitié, qui ſera de durée,
Je prétends vous donner une preuve aſſurée.
Dites-moi, cependant : le Comte a-t-il du bien
Qui d'un gros équipage aſſure l'entretien ?
Parlez ; de mon bonheur, faites ici le vôtre :
Car, enfin, que j'épouſe ou le Comte, ou quelqu'autre,
Vous me perdez toujours.

LISANDRE.

Quel coup à ſupporter !
Il me va.... Mais n'importe, il faut vous contenter.
Le Comte eſt poſſeſſeur, par titres authentiques,
De trois terres, qui ſont des terres magnifiques :
Chacune a ſon château ; grand pays en dépend ;
Et, quand vous mettriez bout à bout chaque arpent,
Vous ne pourriez encor, qu'avec beaucoup de peine,
Parcourir, en trois jours, ce qu'il a de domaine.

TOINON, *à Angélique.*

O comme en ces châteaux, en ayant le pouvoir,
Vous ferez la Princeſſe !

ANGÉLIQUE, *à Toinon.*

Il faudra bien les voir.
Mais, Liſandre, apprenez ce qu'une amitié tendre,
Pour vous récompenſer, m'oblige d'entreprendre.
N'étant rien l'un à l'autre, on pourroit murmurer
De voir avec chaleur cette amitié durer ;
Ainſi, pour prévenir les contes qu'on peut faire ;
Il faut prendre les noms & de ſœur & de frere.

LISANDRE.

Ah ! que ces noms pour moi ſeroient charmans & doux !
Quel honneur ! Mais comment nous les donnerons-nous,
Tous ces noms d'amitié ? ſouvent on les condamne.

ANGÉLIQUE.

Il faut les rendre vrais. Épouſez Mariane ;
Alors il me ſera permis, en tout honneur,
De voir, quand je voudrai, le mari de ma ſœur.

TOINON, *à Liſandre.*

Elle eſt jolie, au moins.

ANGÉLIQUE, *à Toinon.*

Hé ! ne l'a-t-il pas vue ?

LISANDRE.

Non ; rempli des beautés dont vous êtes pourvue ;
Ou, plutôt, abſorbé dans vos divins appas,
Je puis vous le jurer, je ne la connois pas.

TOINON.

On ſe connoît bientôt, quand on doit vivre enſemble.
Vous la verrez; elle eſt plus belle qu'il ne ſemble :
Quand de ſes yeux, du verd un peu trop approchans,
On a pris l'habitude, ils ſont aſſez touchans.

LISANDRE.

Mais, ſans me marier, ne pourrez-vous pas faire...?

ANGÉLIQUE, *à Liſandre.*

Quoi! vous refuſeriez de devenir mon frere?
Je voudrois l'avoir vu!

LISANDRE.

C'eſt une douce loi;
Mais....

ANGÉLIQUE.

Mais, ſi vous m'aimez, n'êtes-vous pas à moi?

LISANDRE.

Tout entier.

ANGÉLIQUE.

Cependant, quand de vous je diſpoſe,
Votre peu de tendreſſe à mes deſirs s'oppoſe.

LISANDRE.

Hé bien! faites de moi tout ce que vous voudrez;
Liez, enchaînez-moi comme vous l'entendrez;
Pourvu que de mon cœur vous conſerviez l'empire,
Que toujours ſous vos loix....

ANGÉLIQUE.

Cela s'en va ſans dire;
L'alliance rendra ce commerce plus doux.

TOINON, *à Liſandre, mettant ſon doigt au front.*

C'eſt de-là que tout part.
J'ai dit, voyant contre elle & la fille & la mere,
Qu'au défaut du Couvent, où réſiſte ſon pere,
A la prendre pour femme il falloit engager
Quelque ſot Campagnard qui pourroit s'en charger.
On a parlé de vous : notre Comte poſtiche
Vous a fait auſſi gueux que vous le faites riche ;
Et, pour la ravaler, nous avons, par complot,
Arrêté toutes trois que vous feriez le ſot :
En êtes-vous fâché ?

LISANDRE.

Point du tout.

MARIANE, *à Toinon.*

Quel caprice !
Sans mon pere, qui m'aime, & qui me rend juſtice
Un bandeau, malgré moi, m'auroit ſerré le front ;
C'en ſeroit fait.

TOINON.

Voilà ce que les meres font.
A ſuivre un ſot penchant follement entraînées,
La plupart aux grands airs élevent leurs aînées,
Tandis qu'en un Couvent, lieu pour elles mal-ſain,
Les cadettes, Nonnains, ſont à ronger leur frein.
Cela va bien, ici ; mais garre l'autre monde.

SCENE V.

L'ESPÉRANCE, *sous l'habit de* COMTE; LISANDRE, MARIANE, TOINON.

TOINON, *appercevant l'Eſpérance.*

L'Espérance eſt brillant, dans ſa perruque blonde:
On diroit d'un Seigneur, tant il le porte beau.

L'ESPÉRANCE, *à Toinon.*

Tu craignois de me voir étourdi du bateau;
Cependant j'ai charmé les yeux & les oreilles;
Mon entrée a fait rage.

MARIANE, *à l'Eſpérance.*

On m'en a dit merveilles;
Tout va bien.

L'ESPÉRANCE, *à Mariane.*

Vous voyez qu'un fils de Payſan
Peut, tout comme un Marquis, devenir Courtiſan:
Pourvu qu'on joue un peu de l'imaginative,
Que l'on ſache à propos manier le qui vive.....
Le métier n'eſt point ſot, quand il eſt bien connu;
Je m'accoutumerois....

TOINON, *à l'Eſpérance.*

L'appétit t'eſt venu?

L'ESPÉRANCE, *à Toinon.*

Vas, c'eſt tant mieux pour toi; ſi j'ai de la fortune,
Fût-ce d'une Duché, je te la rends commune.

TOINON.

C'eſt quelque choſe.

MARIANE.

Au moins, tu te peux aſſurer
Que de moi, là-deſſus, tu dois tout eſpérer :
Liſandre m'aime aſſez....

LISANDRE, *à Mariane.*

Ce que vous voudrez faire ;
Sera toujours pour moi....

TOINON, *à Liſandre.*

Vous plait-il de vous taire ?
Le poſte n'eſt pas ſûr, pour vous entretenir.

LISANDRE, *à Toinon.*

Tu me chaſſes encor ?

TOINON.

Songez qu'on va venir.
Un ſeul mot entendu, marquant l'intelligence,
Gâteroit tout ; ainſi ſortez en diligence.
On ſait qu'il eſt entré.

L'ESPÉRANCE, *à Liſandre.*

Je ſuis homme à fracas :
Mon carroſſe a fait bruit ; mes Laquais ſont là-bas.

MARIANE.

Liſandre, elle a raiſon ; adieu.

LISANDRE, *à Mariane.*

Je me retire :
Dites-vous pour mon cœur tout ce qu'il doit vous dire.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

L'ESPÉRANCE, *sous l'habit de* COMTE; MARIANE, TOINON.

L'ESPÉRANCE, *à Mariane.*

AFIN que notre jeu marche plus finement,
Je m'en vais vous traiter un peu gaillardement.

MARIANE, *à l'Espérance.*

Dis ce que tu voudras.

L'ESPÉRANCE, *mettant son chapeau.*

Je me couvre d'avance.

TOINON, *à l'Espérance.*

Prends garde à toi.

L'ESPÉRANCE, *à Toinon.*

Vient-on ?

TOINON.

L'une & l'autre s'avance.

SCENE VII.

L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE; OLIMPE, ANGÉLIQUE, MARIANE, TOINON.

LE COMTE, *à Toinon, faiſant ſemblant de ne pas voir Olimpe & Angélique.*

Hé bien! qu'eſt-ce la Belle? A-t-on eu le ſouci
De leur faire ſavoir...?

MARIANE, *au Comte.*

Oui, Monſieur; les voici.

ANGÉLIQUE.

Monſieur le Comte, quoi! vous encor?

LE COMTE, *à Angélique.*

Ma Princeſſe;
Avec vous, tout plaiſir; ſans vous, tout plaiſir ceſſe.

OLIMPE, *au Comte.*

Ma fille eſt bienheureuſe.

LE COMTE, *à Olimpe.*

Il faut vous l'avouer;
Je ſors d'un lieu fort propre où je devois jouer;
C'eſt chez une Ducheſſe: on n'y reſpire qu'ambre;
Mais, quelque beau qu'il ſoit, ce n'eſt point votre chambre.
J'y trouve un muſc plus rare, & des parfums meilleurs.
J'y trouve.... ce qu'en vain je chercherois ailleurs;
Une bouche, des yeux, un ſouris fin & tendre.

OLIMPE.

Ah! Monſieur.... Mais, mon Dieu! l'on vous a fait attendre.

LE COMTE.

(*montrant Mariane.*)

Non; je m'entretenois avec.... Dans quel emploi
Eſt-elle auprès de vous?

OLIMPE.

Qui?

LE COMTE.

Celle que je vois;
Cette jeune perſonne: eſt-ce une Tapiſſiere?

OLIMPE.

Hé!...

LE COMTE.

Je connois d'abord les gens à leur maniere:
En vain à ſe cacher on a quelque intérêt,
Certain je ne ſais quoi porte aux yeux ce qu'on eſt;
C'eſt un livre parlant.

OLIMPE.

Ah! que j'aurois de honte
De vous dire!...

LE COMTE.

Eh! pourquoi? ſi....

OLIMPE.

Non, Monſieur le Comte;
Car, enfin, croiriez-vous, quand je vous le dirois,
Que ce ſeroit ma fille?

LE COMTE.

Elle ? j'enragerois.
Non, non; à d'autres! non: vous avez l'ame grande;
En elle, à la grandeur je ne vois trait qui tende;
Tout eſt pure miſere.

ANGÉLIQUE, *à Mariane.*

Eh bien! vous le voyez;
L'affront que l'on reçoit!

MARIANE, *à Angélique.*

Pas tant que vous croyez.

LE COMTE.

Et quoi! cette laidron....

MARIANE, *au Comte.*

Je penſe être auſſi belle
Que vous êtes bien fait.

LE COMTE.

Ah! ah!

OLIMPE.

Quelle cervelle!

LE COMTE.

Je tombe de mon haut. Faute d'être averti,
Je vois bien que j'ai pris un fort méchant parti.
Nous autres gens de Cour, nous ſommes nés ſinceres;
Et la ſincérité gâte bien les affaires.

MARIANE.

Chacun n'a pas les yeux de travers comme vous.

OLIMPE.

La ſotte!

LE COMTE.

Laiſſons-lui ruminer ſon courroux.
Les laides ont toujours l'humeur âcre, mordante.

MARIANE.

Les fous l'ont encor plus.

OLIMPE, *à Mariane.*

Rentrez, impertinente.

LE COMTE.

Hé! ne la chaſſez point.

MARIANE, *à Olimpe.*

Comment! il me dira....

LE COMTE.

Elle me réjouit.

MARIANE, *au Comte.*

On vous réjouira;
Vous le méritez bien!

ANGÉLIQUE, *à Olimpe.*

Renvoyez-la, Madame.

MARIANE, *à Angélique.*

Je vous fais honte?

LE COMTE, *à Angélique.*

On va vous chanter votre gamme;
Chacun aura ſon tour.

MARIANE, *au Comte.*

On doit vous divertir,
Monſieur; j'en prendrai ſoin.

OLIMPE.

Toinon, fais-la ſortir.

MARIANE & TOINON *ſortent.*

SCENE VIII.

LE COMTE, OLIMPE, ANGÉLIQUE.

OLIMPE.

MONSIEUR le Comte, il faut excuſer ſa ſottiſe :
Tout-à-l'heure, en parlant, s'il lui vient, par bêtiſe,
D'échapper quelques mots un peu déſobligeans....

LE COMTE, *à Olimpe.*

Bon! eſt-ce qu'on prend garde à de certaines gens?
Ma réputation eſt trop bien établie,
Pour craindre que jamais elle ſoit affoiblie.
Le Roi, qui me connoît, confond tous mes jaloux.

ANGÉLIQUE.

Quelle ſœur!

LE COMTE, *à Angélique.*

Cette ſœur ne tient guere de vous.
Mais comment ſe peut-il qu'étant du même pere,
Une fille à tel point d'avec l'autre differe?
L'une eſt toute parfaite; & l'autre, franchement,
(*à Olimpe.*)
(Si je vous parle ici trop naturellement,
Vous me le pardonnez?...) c'eſt une hapelourde.

OLIMPE.

Trop.

LE COMTE

LE COMTE.

Outre l'air méchant, elle a l'ame auſſi gourde...
Connoiſſez-vous ce mot? On l'a, depuis un jour,
(Car il eſt très-nouveau) mis en vogue à la Cour,
Il veut dire peſant.

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Il s'applique à miracle.

OLIMPE.

Elle n'a nul eſprit, & ſe croit un Oracle.
Si vous ſaviez combien j'en ſouffre tous les jours!...

LE COMTE.

Comme elle eſt fort mal-propre aux graces, aux amours,
Dont on fit, de tout tems, l'appanage des Belles;
Que toutes ſes façons ſont très-conventuelles,
Que ne la guimpez-vous?

OLIMPE.

Elle a, pour mes péchés,
Un pere aveugle, à qui ſes défauts ſont cachés.
Point de regle; à ſa mode il lui permet de vivre.

LE COMTE.

C'eſt l'étouffer.

OLIMPE.

Il faut qu'un mari m'en délivre:
J'en trouve un digne d'elle, & tout ſelon mes vœux.

LE COMTE.

Ce mari, c'eſt?

OLIMPE.

Liſandre.

LE COMTE.

Oui ; mais il eſt bien gueux

OLIMPE.

Si je la place mal, ſa bêtiſe en eſt cauſe.

LE COMTE.

Il eſt vrai qu'en Auvergne on vit pour peu de choſe;
A-t-on tâté Liſandre ?

OLIMPE.

Oui.

LE COMTE.

Qu'a-t-il répondu ?
C'eſt un petit génie.

ANGÉLIQUE.

Il s'eſt déja rendu.

OLIMPE.

Tout ce qui m'embarraſſe, eſt mon mari : peut-être,
Le choiſiſſant pour gendre, il voudra le connoître,
S'informer de ſon bien.

LE COMTE.

Il n'en faut point douter.

OLIMPE.

Vous ſachant Auvergnac, s'il vient vous conſulter,
Vous pourrez l'éblouir, en le faiſant fort riche.

LE COMTE.

Oh ! c'eſt mon naturel ; jamais je ne fus chiche.
Je lui veux, puiſque c'eſt ce que vous ſouhaitez,
Donner dix mille écus de rente, bien comptés.

OLIMPE.

C'eſt trop ; car ſa dépenſe eſt ſi mince & légere !...

LE COMTE.

Je dirai que l'éclat n'a jamais ſu lui plaire :
Et, comme il eſt des gens qui ne ſe tairoient pas ;
Gens du même pays, je m'en vais, de ce pas,
Trouver toute l'Auvergne, & leur faire la bouche.

OLIMPE.

Ah ! que cette bonté ſenſiblement me touche !

ANGÉLIQUE, *à Olimpe.*

Monſieur le Comte agit d'un air tout engageant.

OLIMPE, *à Angélique.*

On voit ce qu'il eſt né.

ANGÉLIQUE.

Rien n'eſt plus obligeant.

LE COMTE, *à Angélique.*

Trop heureux, ſi l'excès de mon amour ardente,
A votre tour, pour moi, vous peut rendre obligeante !
Mon cœur, ſans nul relâche, eſt dans l'embraſement ;
Il faut, à tant de feux, du rafraîchiſſement.
Et, lorſque je renonce à toutes les Ducheſſes,
Pour vous donner mes ſoins, vous livrer mes tendreſſes,
J'ai beſoin que vos yeux, ces charmans ſcélérats,
Adouciſſent....

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Pour vous que ne feroit-on pas ?

OLIMPE, *au Comte.*

Pour payer vos ardeurs tendres & délicates,
Ni ma fille, ni moi, ne ſerons point ingrates.

SCENE IX.

L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE; LE MARQUIS, OLIMPE, ANGÉLIQUE, TOINON.

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

MADAME, en m'approchant, j'ai peur d'être indiſcret;
Chaſſez-moi, ſi je trouble un entretien ſecret:
Du titre d'importun je me fais tant de honte....

OLIMPE, *au Marquis.*

Nous parlions de la Cour avec Monſieur le Comte.

LE MARQUIS.

La Cour a bien de quoi fournir à l'entretien.

ANGÉLIQUE, *au Marquis, parlant du Comte.*

Monſieur a tant d'eſprit, & la connoît ſi bien!...

LE COMTE, *à Angélique.*

D'eſprit, j'en ai fort peu; mais on l'auroit bien rude;
Si l'on ne profitoit d'une longue habitude.
L'eſprit, vous le ſavez, lorſque de l'homme il ſort,
Reſſemble au diamant; il eſt brute* d'abord:
La Cour, quand on y tient une certaine place,
Le taille, le polit: ce diamant s'enchâſſe,
Jette un feu qui le rend lumineux, plus parfait;
Ce feu brille; & voilà comment l'eſprit ſe fait.

ANGÉLIQUE.

Qu'il parle juſte! il dit des choſes ſans égales.

* *Il faudroit* brut.

LE COMTE.

J'en dis, ſans vanité, d'aſſez originales.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Monſieur eſt délicat ſur la comparaiſon.

LE COMTE.

Qui n'eſt pas délicat en tout, n'a pas raiſon ;
Car la délicateſſe, en fait d'eſprit, doit être
Le plus friand ragoût qui ſerve à le repaître.

ANGÉLIQUE, *à Olimpe.*

Que ces mots ſont choiſis, Madame ! qu'ils ſont forts !
Il n'avoit pas, pour nous, déployé ſes tréſors.
Quelle montre il en fait ! Elle eſt ſi naturelle,
Que....

LE COMTE.

Vous me louez trop ; c'eſt une bagatelle.

LE MARQUIS.

Monſieur entre fort bien dans le raiſonnement.

LE COMTE, *au Marquis.*

Quelquefois on s'en tire aſſez heureuſement.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

L'excès de votre joie à comprendre eſt facile.

LE COMTE, *à Toinon.*

Quel eſt ce Jouvenceau ?

TOINON, *au Comte.*

C'eſt un Marquis.

LE COMTE.

De ville ?

LE MARQUIS, *au Comte, brusquement.*

De ville ! vous pourriez....

LE COMTE, *au Marquis.*

De quoi vous fâchez-vous ?
La ville, d'ordinaire, a peu de jeunes fous,
Peu de ces étourdis, tels qu'à la Cour nous ſommes ;
Car il eſt, à la Cour, des hommes & des hommes ;
Et comme, pour y plaire, il faut que les barbons
Prennent la gravité qui ſied bien aux Catons ;
Il ſeroit ridicule à tous ceux de notre âge,
D'avoir une conduite ou réglée, ou trop ſage.
Chaque choſe, à la Cour, doit être dans ſon point.

LE MARQUIS.

J'y vais de tems en tems, & ne vous y vois point.

LE COMTE.

Vous n'avez donc point d'yeux ? Ma taille eſt remarquable.
Dès qu'il s'y fait un gros un peu conſidérable,
On m'y voit des premiers. Dans les appartemens,
Il faut ſavoir !

OLIMPE.

Vraiment !

LE COMTE.

J'y joue à tous momens :
J'ai, d'ailleurs, par l'accès que mon crédit me donne,
Des heures de faveur qui ne ſont pour perſonne.
(*à Angélique.*)
Prenez ſoin de mon cœur, vous l'avez dans vos laqs.

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Quoi ! vous ſortez ?

LE COMTE.

Je vais chercher nos Auvergnats.
(*à Olimpe.*)
Vous m'entendez, Madame?

OLIMPE, *au Comte.*

Oui, Monſieur; & j'eſpere
Que rien ne manquera.

LE COMTE.

Suffit; laiſſez-moi faire.

SCENE X.

LE MARQUIS, OLIMPE, ANGÉLIQUE, TOINON.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

IL faut vous applaudir; car je ne puis douter
Qu'un triomphe nouveau n'ait de quoi vous flatter:
Pour vous de tous les cœurs la conquête eſt certaine.

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Parlons ſans déguiſer; celle-ci vous fait peine?

LE MARQUIS.

J'aurois tort d'envier à vos charmans appas...;

OLIMPE, *au Marquis.*

Ils ſont aſſez brillans.

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

On n'en échappe pas:

Quand je l'ignorerois, ſa derniere victoire
M'apprendroit....

OLIMPE.

Son mérite y trouve aſſez de gloire.

LE MARQUIS.

Peut-être.

OLIMPE.

Quoi! peut-être? On n'eſt pas enchanté
De voir Monſieur le Comte? Un air de qualité!
Des façons de parler!

LE MARQUIS.

Elles ſont ſingulieres.

OLIMPE.

Pour moi, je n'ai point vu de plus nobles manieres:
Dans toute ſa perſonne, il ſemble qu'en effet
La Nature....

ANGÉLIQUE, *à Olimpe.*

Et comment le croira-t-il bien fait?
Ma ſœur lui plaît; par-là, ſon goût ſe fait connoître.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Vous êtes belle, aimable autant qu'on le peut être;
Mais le ſeriez-vous moins, quand vous ne croiriez pas
Qu'on a tort de ſe rendre à de moindres appas?

ANGÉLIQUE.

Allez, Monſieur, allez, cherchez-en de vulgaires:
J'aurai moins d'un Amant; mais je n'y perdrai gueres;
Nous pourrons nous paſſer aiſément de nous voir.

(*Elle ſort.*)

SCENE XI.

OLIMPE, LE MARQUIS, TOINON.

OLIMPE, *au Marquis.*

Elle sort; vous allez en être au déſeſpoir.
Pourquoi la fâchez-vous ?

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

Mais, vous, pourquoi, Madame,
Lui mettre, à tous momens, tant de fierté dans l'ame ?

OLIMPE.

Ah! Monſieur, s'il vous plaît, d'un ton un peu moins haut.
Nous n'avons de fierté qu'autant qu'il nous en faut.
Quand on tient, dans le monde, un certain rang, je penſe.....

LE MARQUIS.

Votre rang m'eſt connu.

OLIMPE.

La beauté, la naiſſance !
Croyez-moi, nous voyons du monde aſſez poli,
Pour....

LE MARQUIS.

Madame....

OLIMPE.

Vraiment, je vous trouve joli !
Ma fille a des défauts !

LE MARQUIS.

Sans colere, de grace.

OLIMPE.

Non, Monſieur.

LE MARQUIS.

Écoutez.

OLIMPE.

Si j'étois en ſa place;
Je ſais bien....

LE MARQUIS.

Quoi! Madame, on ne peut vous parler?

OLIMPE.

Vous tâchez vainement à le diſſimuler;
Il vous eſt mal-aiſé de trouver votre compte
Aux devoirs que lui va rendre Monſieur le Comte;
Voilà ce qui vous tient. Si ce Rival vous nuit....

LE MARQUIS.

Adieu, Madame.

OLIMPE.

Adieu, bon ſoir & bonne nuit.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, TOINON.

TOINON.

OUI, cet hymen ſi prompt lui tient lieu de ſupplice.
La donnant à Liſandre, on lui fait injuſtice :
Elle en veut au Marquis, & s'eſt mis dans l'eſprit
Qu'au mépris de ſa ſœur, pour elle il s'attendrit.
Ses larmes ont coulé, pour obliger ſon pere
De vouloir à loiſir examiner l'affaire :
Mais Liſandre, qu'il voit ſimple & ſans vanité,
Lui paroît un tréſor qui doit être acheté.
Il eſt doux, débonnaire, en un mot, ſon ſemblable ;
Et, pourvu qu'il lui trouve un bien un peu paſſable,
Fût-ce moins que le quart de ce qu'il s'eſt donné,
Nous verrons le bon-homme à conclure obſtiné ;
Il n'en démordra point.

OLIMPE.

Pour céder, & ſe rendre,
Il nous falloit un hommme auſſi ſot que Liſandre.

TOINON.

Angélique a, ſur lui, fait valoir ſes attraits ;
Elle l'a menacé de ne le voir jamais :
Pour ne la perdre pas, il a cru néceſſaire

D'obéir ſans réplique, & d'être ſon beau-frere.
J'ai parlé là-deſſus ; &, lui faiſant ſonger
Que hâter ſon hymen, ce ſera l'obliger,
Quoiqu'il ait, pour ſa ſœur, la froideur la plus grande
Il eſt allé, ſur l'heure, en faire la demande.

OLIMPE.

Mais, s'il faut qu'il ait dit qu'il a fort peu de bien ;
Ce que nous projettons ne ſervira de rien.

TOINON.

Toinon, dans le beſoin, ſait jouer d'artifice.
J'ai dit que tout vieillard étoit plein d'avarice ;
Et que, pour s'aſſurer l'hymen qu'il pourſuivoit,
Il devoit ſe donner plus de bien qu'il n'avoit ;
Que le bon-homme étant & crédule & facile....

OLIMPE.

Il eſt allé, pourtant, s'en informer en ville ;
S'il s'adreſſe à quelqu'un pour nous trop bien inſtruit ?

TOINON.

Alors nous nous ſerons embarqués ſans biſcuit.
Mais le zele du Comte, en cela, doit ſuffire ;
Il aura prévenu ceux qui pourroient trop dire.
C'eſt fait de Mariane, & nous l'allons brider.

OLIMPE.

L'arrogante à ſa ſœur avoit peine à céder ;
Elle mérite d'être au petit pied réduite.
Quand ſon aînée aura carroſſe, grande ſuite,
Meubles d'hiver, d'été, magnifique maiſon,
De celles qui d'hôtel ont la forme & le nom....

TOINON.

Fort bien : l'hôtel toujours ſuit les grands équipages.

OLIMPE.

Écuyer, Intendant....

TOINON.

Et peut-être des Pages.
Que ſait-on ? Le Comte eſt d'aſſez bonne Maiſon ;
Pour vouloir que ſa femme....

OLIMPE.

Auroit-il pas raiſon ?
Angélique lui plaît.

TOINON.

Lui plaît ? elle l'enchante.
Mais je crains Mariane ; elle n'eſt pas contente :
C'eſt un eſprit fâcheux qui peut ſe révolter.
Juſqu'au contrat ſigné, je voudrois la flatter.
Si ſon mépris éclate, & rebute Liſandre ?

OLIMPE.

Elle vient : il faut voir ce qu'on en doit attendre.

SCENE II.

OLIMPE, MARIANE, TOINON.

OLIMPE.

MARIANE, approchez. J'apprends que votre ſœur
A, pour vos intérêts, fait connoître ſon cœur.
Quoi qu'un dépit jaloux vous ait fait croire d'elle,
Elle eſt bonne, & vous garde une amitié fidelle.
Elle a cru, le pouvant, vous devoir marier :
Avez-vous eu l'eſprit de la remercier ?

MARIANE, *à Olimpe.*

Moi ? je n'ai point preſſé pour être mariée.
De quoi s'embarraſſer ? L'en avois-je priée ?

OLIMPE.

Voilà votre eſprit aigre ! On vous cherche un époux ;
Et l'on diroit encor qu'on ne fait rien pour vous.

MARIANE.

Oui ; parce qu'on me hait, que je ſuis la cadette,
C'eſt à moi de vouloir ce que ma ſœur rejette.

OLIMPE.

Liſandre peut-il être un homme à rejetter ?
Il a du bien autant qu'on en peut ſouhaiter,
Quantité d'argent fait.

TOINON, *à Mariane.*

Des meubles à revendre.

MARIANE, *à Toinon.*

Hé bien ! s'il eſt ſi riche, elle n'a qu'à le prendre ;
Je ne l'empêche point.

TOINON.

Écoutez ; entre nous,
Peut-être elle fait mal d'y renoncer pour vous.
C'eſt vous faire paroître une tendreſſe inſigne :
Elle vous aime trop ; vous n'en êtes pas digne.
Au lieu d'être riante, & de lui ſavoir gré....

OLIMPE, *à Toinon.*

Pour ingrate, elle l'eſt au ſuprême dégré.
Tu ſais, Toinon, tu ſais qu'elle a forcé Liſandre
De lui donner parole ; il vouloit s'en défendre,
Et n'abandonne encor qu'avec beaucoup d'ennui....

MARIANE, *à Olimpe.*

S'il ne veut point de moi, je ne veux point de lui.

TOINON, *bas à Olimpe.*

Ne lui faites point voir qu'il ſe rend par contrainte.
(*haut.*)
Non, Madame, Liſandre a réſiſté par feinte ;
Son mérite le charme, & le fait ſoupirer :
Il me l'a dit lui-même, & j'en pourrois jurer.
Comme il a de grands biens, il l'en rendra maîtreſſe ;
La mettra, s'il le peut, dans un rang de Princeſſe ;
Rien ne lui doit manquer.

OLIMPE, *à Mariane.*

Enfin, on a grand tort
D'arrêter un hymen....

MARIANE.

Cela me plairoit fort ;
Mais je ne donne point dans toute cette pompe :
On a beau m'éblouir, afin que je me trompe ;
Liſandre, pour l'aimer, eſt trop original.
Je crois qu'en lui l'eſprit, le bien, tout eſt égal :
Il dit ſi ſottement les choſes qu'il veut dire....

TOINON.

Elle croit ſe connoître en eſprit.

OLIMPE, *à Toinon.*

Je l'admire.

MARIANE.

Quand il parle à ma ſœur, c'eſt un certain jargon....

TOINON, *à Mariane.*

Oh ! la grande beauté fait perdre la raiſon.
Il eſt extaſié, quand il eſt devant elle ;
Mais il retrouve ailleurs ſa langue naturelle.

Parle comme un autre homme.

MARIANE.

Il ne me siéroit pas
D'insulter mon aînée, à qui je dois le pas:
Qu'on la marie; & puis, comme rien ne me presse;
Si l'on juge qu'il faut....

TOINON, *à Olimpe.*

Voyez-vous la finesse!
Afin que le Marquis....

MARIANE.

Quand il m'épouseroit,
Ma sœur n'en voulant point, le grand mal qu'il feroit!

OLIMPE, *à Mariane.*

Non, ne vous flattez pas: je sais, mieux que personne,
Quel mari vous est propre; &, celui qu'on vous donne
Ayant en divers lieux des biens fort assurés,
J'en serai la maîtresse, & vous l'épouserez.
Par cet heureux hymen, je vous mets à votre aise,
C'est tout; &, pour vous plaire, il suffit qu'il me plaise.

MARIANE.

Vous voudrez bien, avant que de rien arrêter,
Savoir ce que mon pere en pourra rapporter;
Il est allé s'instruire.

OLIMPE.

Et qu'en peut-il apprendre
Que ce que chacun sait des grands biens de Lisandre?
Monsieur le Comte encor nous a dit aujourd'hui....

MARIANE.

Il le connoît?

TOINON, *à Mariane.*

Il est d'Auvergne, comme lui.
Il faut l'entendre: c'est une abondance extrême.

SCENE III.

L'ESPÉRANCE, *faisant le personnage de* COMTE; OLIMPE, MARIANE, TOINON.

TOINON, *appercevant le Comte, à Mariane.*

LE voici; vous pouvez le savoir de lui-même.

LE COMTE, *bas, à Olimpe.*

J'ai rendu la machine exemte de défaut,
Madame; qu'on l'essaye, elle ira comme il faut.
Un ressort mal conduit eût pu gâter l'ouvrage;
Et, pour n'y craindre pas le plus petit dommage,
J'ai vu, l'un après l'autre, avec un soin très-grand,
Tous ceux qui....

OLIMPE, *au Comte.*

C'est assez; le reste se comprend:
On vous est obligé.

LE COMTE.

La paix est-elle faite?
Mettez-moi bien, Madame, avec votre cadette;
D'un fier que je lui vois je dois me défier.

MARIANE, *au Comte.*

Moi, fiere?

OLIMPE.

Savez-vous qu'on va la marier?

LE COMTE.

Oui, Madame, à Liſandre; il me l'eſt venu dire.
Pour des biens à foiſon, ſi ſon cœur en deſire,
Elle en regorgera; mais auſſi je la plains
D'avoir à conſerver ſes airs durs & contraints.
Liſandre, quoique riche, eſt un homme ſans ordre;
Qui hait, qui fuit la Cour, qui jamais n'y ſut mordre.
Je vois, de ſon côté, qu'elle n'a pas eu ſoin
De prendre les leçons dont elle avoit beſoin:
En vous étudiant, elle eût été parfaite.

OLIMPE.

Rien n'étoit plus facile; elle ſe ſeroit faite.
Vous voyez que ſa ſœur n'a pas mal profité
De m'avoir copiée.

LE COMTE.

Elle a tout imité.
Comme ſon vrai portrait ſe trouve dans le vôtre;
On peut dire des deux: qui fit l'une, a fait l'autre.

OLIMPE.

Loin que de Mariane on pût venir à bout,
Elle a toujours....

LE COMTE.

N'importe; il eſt remede à tout.
Qu'elle ait l'humeur docile, & l'intention bonne,
Madame, en moins de rien, ſi je ne la façonne....
Je veux offrir mes ſoins à Liſandre: auſſi-bien
Je le connois; pour elle il n'épargnera rien.

OLIMPE.

C'eſt ce que je lui dis; meubles, train, équipage,
Elle aura tout.

LE COMTE, *à Mariane.*

Déja l'amour ſi fort l'engage,
Qu'afin que ſon hymen ne ſoit point retardé,
Mon carroſſe eſt ſuperbe, il me l'a demandé.
J'ai là-bas des Laquais qui ſur ſix grands pieds comptent,
Propres au dernier point; ſi vous voulez qu'ils montent,
Vous les verrez; ce ſont Laquais faits à plaiſir:
Je crois, pour s'épargner la peine d'en choiſir,
Qu'il les prendra de même, & qu'il vous les deſtine.
Pour moi, qui ſur les trains, depuis long-tems, rafine;
Je prétends, en un jour, pouvoir, à peu de frais,
Remplacer, pour mon compte, & carroſſe & Laquais.
Allez, vous allez être en ſi grande opulence....

MARIANE.

Si tout ce qu'on me dit étoit vrai, patience;
Mais peut-être....

OLIMPE.

Elle veut toujours ſe défier.

MARIANE.

Je crains....

TOINON, *à Mariane.*

Sans dire mot, laiſſez-vous marier.
De quoi pouvez-vous donc avoir peur? Votre mere
Sait bien ce qu'elle fait.

MARIANE.

Il faut ouïr mon pere;
Il vient.

SCENE IV.

ANSELME, OLIMPE, TOINON, MARIANE; L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE.

ANSELME.

VOus avez fait, ma femme, un digne choix;
La choſe eſt très-certaine, & va tout d'une voix.
Liſandre eſt riche encor plus qu'on ne s'imagine:
Je viens de divers lieux....

LE COMTE, *bas à Olimpe.*

Madame, la machine?

OLIMPE, *bas au Comte.*

(*haut à Anſelme.*)
J'entends. J'étois, Monſieur, fort ſûre de mon fait.
Je laiſſerois tromper votre fille!

ANSELME.

En effet,
Vous devez, comme moi, chercher ſon avantage;
La pauvre Mariane eſt heureuſe: elle eſt ſage;
Et je l'ai toujours dit, que quelque bon hazard,
Pour l'en récompenſer, lui viendroit tôt ou tard.

OLIMPE.

Elle eût pourtant, ſans vous, refuſé de me croire;

ANSELME.

Comme elle, j'ai douté qu'il nous vînt tant de gloire;

Mais différentes gens, par le même rapport,
Ont ſi bien confirmé la choſe....

LE COMTE, *bas à Olimpe.*

Le reſſort ?

ANSELME, *au Comte.*

Monſieur, excuſez-moi; je ne prenois pas garde
Que vous êtes ici.

LE COMTE, *à Anſelme.*

Tout ce qui vous regarde
Me touche trop, Monſieur, pour ne partager pas
Le plaiſir d'un hymen dont je fais très-grand cas.
Liſandre eſt mon ami, mon voiſin en Province :
S'il aimoit à paroître, il y vivroit en Prince ;
Mais, quoique libéral, ſe plaiſant à donner,
La grandeur lui déplaît : il faut lui pardonner ;
C'eſt ſon humeur.

ANSELME.

J'approuve une telle conduite;
Si l'éclat plaît d'abord, il bleſſe dans la ſuite.
La dépenſe a ſouvent un chagrinant retour.

LE COMTE.

Vous m'avouerez pourtant que la Cour eſt la Cour ;
C'eſt-là....

OLIMPE.

Monſieur le Comte a raiſon. Eſt-ce vivre ;
Que n'avoir pas toujours le bel exemple à ſuivre ?
On eſt ſi mince, on a des airs ſi languiſſans !...

ANSELME.

On conſerve ſon bien; c'eſt avoir le bon-ſens.
Liſandre....

LE COMTE.

Nous avons nos terres contiguës,
Des parcs d'une grandeur! il faut voir; & des vues!...
Écoutez: en ami, je veux vous empêcher
D'avoir un creve-cœur qui pourroit vous fâcher.
Liſandre eſt un bon-homme, & chaud dans ſes tems dreſſes;
Il a déja pris feu pour cinq ou ſix Maitreſſes.
D'abord rien ne lui coûte; il veut tout épouſer:
Mais, quand il peut avoir le tems de s'aviſer....

ANSELME.

Il n'en a pris aucun pour conclure l'affaire:
Lui-même il s'eſt chargé d'amener le Notaire;
Je les attends tous deux.

LE COMTE.

Liſandre ſignera,
J'en ſuis ſûr, & demain il s'en repentira.
Plaidez; il en ſera quitte pour peu de choſe.
Ainſi j'inſérerois quelque petite clauſe,
Quand des conditions vous ſerez convenus:
Pour dédit, en ſignant, mettez vingt mille écus.
S'il s'engage, par-là, ſon humeur inconſtante
Ne pourra plus vous nuire; il faudra bien qu'il chante.
Diable! vingt mille écus!

OLIMPE.

Monſieur a fort bien dit;
Il faut, dans le contrat, employer le dédit.

ANSELME.

(*à Mariane.*)

Nous le propoſerons. Mais je te vois rêveuſe:
Courage, Mariane! on va te rendre heureuſe.
Explique tes deſirs; s'ils ſont ailleurs portés....

OLIMPE, *à Mariane.*

Une fille doit-elle avoir des volontés ?

MARIANE.

Mon, Madame ; &, par-là, j'obéis à mon pere.

OLIMPE.

Vous faites bien.

SCENE V.

BELLEFLEUR, OLIMPE, ANSELME, MARIANE, TOINON; L'ESPÉRANCE, *faisant le personnage de* COMTE.

BELLEFLEUR, *à Anselme.*

MONSIEUR, c'est Monsieur le Notaire.

ANSELME, *à Bellefleur.*

Et Lisandre ? Il l'amene ?

BELLEFLEUR.

Oui, Monsieur.

ANSELME.

Promptement

Fais-les entrer tous deux dans mon appartement.

SCENE VI.

OLIMPE, ANSELME, MARIANE, TOINON; L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE.

ANSELME, *au Comte.*

COMME l'affaire m'eſt d'une extrême importance; Permettez-moi....

LE COMTE.

Monſieur....

ANSELME, *à Mariane.*

Il y faut ta préſence; Viens, ſuis-moi, Mariane.

OLIMPE, *à Mariane.*

Allez.

ANSELME, MARIANE & TOINON *ſortent.*

SCENE

SCENE VII.

OLIMPE; L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE.

OLIMPE.

Vous voudrez bien
Signer ce beau contrat ?

LE COMTE.

Je ne refuſe rien.

OLIMPE.

Il faut vous épargner le jargon des Notaires.
Tandis qu'on dreſſera les clauſes néceſſaires,
Je vais vous envoyer ma fille.

LE COMTE.

Trop d'honneur :
Le plaiſir de la voir fait mon plus grand bonheur.
Mais ſongez au dédit ; il faut, ſur-tout, le mettre.
Comme il eſt force ſots qui s'oſent tout permettre,
Il peut s'en trouver un qui, le contrat ſigné,
Viendra peindre Liſandre auſſi gueux qu'il eſt né :
Je vois votre cadette avec excès chérie,
Son pere voudra-t-il alors qu'on la marie ;
A moins que le dédit, qu'il craindra de payer... ?

OLIMPE.

Oh ! pour le faire mettre, il faut tout eſſayer ;
J'en viendrai bien à bout : j'y cours ; vous n'allez être
Que quelques momens ſeul.

SCENE VIII.

TOINON ; L'ESPÉRANCE, *ſous l'habit de* COMTE.

L'ESPÉRANCE.

SAIS-JE ſervir mon Maître ;
Toinon ?

TOINON.

Tu me ravis. Où diantre as-tu pêché
Ces figures d'un corps à demi déhanché ?

L'ESPÉRANCE.

On m'a vu, de tout tems, ſoit dit ſans flatterie,
Copiſte très-exact de la minauderie :
Comme tout en eſt plein, je me fais des leçons
Sur ce qu'on peut nommer minaudieres façons ;
Et quand, par mon moyen, quelque intrigue s'accroche,
Qu'il faut jouer un fat, j'en ai le rôle en poche.

TOINON.

Tout va bien juſqu'ici ; mais je crains....

L'ESPÉRANCE.

Que crains-tu ?

TOINON.

Je crains que quelque Eſprit, qui peut être inconnu,
Pouſſé par un inſtinct à nos ſouhaits contraire,
Ne vienne un peu trop tôt découvrir le myſtere ;
Et....

SCENE IX.

LE MARQUIS, TOINON; L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE.

TOINON, *bas au Comte.*

VOICI le Marquis.

LE MARQUIS.

Que m'a-t-on dit, Toinon?
On donne Mariane à Liſandre? Mais, non,
Cela n'eſt point: Liſandre a ſi peu l'apparence....

LE COMTE, *au Marquis.*

En fait de mariage, on compte la finance.
Liſandre eſt couſu d'or, ſi vous ne le ſavez.

LE MARQUIS.

Dis-moi, Toinon, ſes vœux ſont-ils d'elle approuvés
La ſurpriſe où je ſuis d'un pareil hyménée....

TOINON, *au Marquis.*

Que voulez-vous que faſſe une fille bien née?
Ce matin même encore, elle n'y penſoit pas:
Mais Liſandre a du bien; Monſieur en faiſoit cas;
Madame, à le choiſir, trouve de la juſtice;
On veut qu'elle l'épouſe, il faut qu'elle obéiſſe.
On dreſſe le contrat.

LE MARQUIS.

Ah! Toinon, je crains bien
Que, pour plaire à ſa ſœur....

LE COMTE.

Allez, ne craignez rien ;
L'affaire eſt merveilleuſe ; &, par ce mariage,
Elle va devenir Dame du haut étage.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Lorſque je lui ſouhaite un ſort heureux & doux ;
J'en voudrois un garant plus aſſuré que vous.

LE COMTE.

On en doit pourtant croire un homme de ma ſorte ;
Je ſuis né dans un rang aſſez grand....

LE MARQUIS.

Que m'importe ?

LE COMTE.

Que vous importe ? Il eſt des gens en quantité
A qui, me connoiſſant, il auroit importé.

LE MARQUIS.

Je ne vous connois point, il eſt vrai ; mais, peut-être,
Je viendrai, par mes ſoins, à bout de vous connoître.

LE COMTE.

La Cour....

LE MARQUIS.

Ma foi, la Cour n'a pas le goût exquis,
Si, pour vous ſon eſtime....

TOINON.

Eh ! Monſieur le Marquis !

LE COMTE.

Il eſt bon quelquefois qu'un grand cœur ſe ſurmonte ;
On ſauroit, ſans cela, vous....

TOINON.

Eh! Monſieur le Comte!

LE COMTE, *à Toinon.*

Quoi! quand ma qualité le devroit empêcher....

TOINON.

Ah! ne vous fâchez point.

LE MARQUIS, *à Toinon.*

Laiſſe-le ſe fâcher.

LE COMTE, *au Marquis.*

Moi? ſi j'en faiſois rien, j'aurois l'ame bien lâche.
Comment donc! pour vous plaire, il faut que je me fâche?
Vous avez bien trouvé votre homme!

LE MARQUIS, *au Comte.*

Je me tais:
Les gens vraiment polis ne ſe fâchent jamais.
Ailleurs qu'ici, pourtant, on ſaura ſi bien faire,
Que vous vous fâcherez.

LE COMTE.

Ah! s'il eſt néceſſaire,
Je ne dis pas que non: mais, enfin, ce ſera
A cauſe ſeulement qu'il vous en déplaira.
J'ai, ſur le point d'honneur, les manieres très-vives.

LE MARQUIS.

Si....

LE COMTE.

Vous ne tiendrez point mes volontés captives.
Je ſuis libre, & prétends pouvoir, ſelon le cas,
Me fâcher, malgré vous, ou ne me fâcher pas.

TOINON.

Point de bruit, s'il vous plaît, Meſſieurs.

LE MARQUIS, *à Toinon.*

Il faut me ta
Mais, dans ce qui ſe paſſe, il entre du myſtere.
Sa mine, ſes façons, tout me le rend ſuſpect.

LE COMTE.

Je ſuis, dont bien vous prend, dans un lieu de re
Mais nous verrons à quoi nos devoirs nous appel

SCENE X.

LE MARQUIS, TOINON, ANGÉLIQ
L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonna*
COMTE.

TOINON, *à Angélique.*

VENEZ mettre la paix; ces Meſſieurs ſe querel

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Qu'eſt-ce donc ?

LE COMTE, *à Angélique.*

Ce n'eſt rien.

ANGÉLIQUE.

Toinon....

LE COMTE, *montrant le Marquis.*

C'eſt une affaire à vuider entre nous.

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Vous a-t-on offenſé ?

LE COMTE.

Monſieur le Marquis jaſe ;
Il fait le ſuffiſant, le patron de la caſe.

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Comment ! je voudrois bien, Monſieur, ſavoir ſur quoi
Vous vous donnez des airs ſi peu dignes de moi.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Monſieur eſt heureux.

ANGÉLIQUE.

Là, montrez vos fantaiſies.

LE MARQUIS.

Vous prenez ſon parti ?

ANGÉLIQUE.

Voilà vos jalouſies.

LE MARQUIS.

Moi, jaloux ! ſi jamais j'ai ce cruel ennui,
Ce malheur me viendra d'un autre que de lui.

ANGÉLIQUE.

Vous n'auriez pas pourtant trop de tort de le craindre.

LE MARQUIS.

J'en doute.

LE COMTE.

Il ne faut point, là-deſſus, vous contraindre ;

Chaſſez-moi, ſi mes ſoins....

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

Ainſi vous préférez ſon intérêt au mien ?

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Me manquer de reſpect ſur de vaines chimeres ;
Ce n'eſt pas le moyen d'avancer vos affaires.

LE MARQUIS.

J'ai toujours eu pour vous tant d'égards, que je crois...

ANGÉLIQUE.

Vous en devez avoir pour tout ce que je vois.
Sur-tout, Monſieur le Comte a lieu, plus que perſonne,
Par le rang qu'à la Cour ſa naiſſance lui donne,
D'attendre que chacun rende à ſa qualité
L'honneur qu'elle demande, & qu'elle a mérité.

LE MARQUIS.

Vos ſentimens ſont beaux, pourvu qu'il y réponde...

ANGÉLIQUE.

Sachez qu'il ne rend pas viſite à tout le monde ;
Et que, nous eſtimant aſſez pour vouloir bien
Nous diſtinguer des gens....

LE COMTE.

Ne parlons plus de rien :
C'eſt trop ; j'oublierai tout.

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Je ne ſuis pas ſi bonne.

LE MARQUIS.

Il faut vous détromper, afin qu'on me pardonne :
Et comme vainement, ſans être mieux inſtruit,
J'eſſaierois de combattre une erreur qui vous nuit,
Je trouverai peut-être une voie aſſez prompte,
Pour vous apprendre à fond ce qu'eſt Monſieur le Comte.

(*Il ſort.*)

LE COMTE, *au Marquis qui ſort.*

Ah, parbleu ! je n'ai pas deſſein de le cacher.

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, TOINON; L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE.

TOINON, *au Comte.*

JE crois que, pour vous nuire, il aura beau chercher.

LE COMTE, *à Toinon.*

Qu'il cherche ; ſon chagrin n'a rien que je redoute.

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Je rougis, en penſant à ce que je vous coûte.
Vous me haïrez bien.

LE COMTE, *à Angélique.*

L'inſulte fait ſouffrir :
Mais quand un vrai mérite a ſu ſe découvrir ;
Que ce mérite, étant ſans borne, ſans limite,
Va, comme il fait en vous, au-delà du mérite ;
Qu'il force.... Je dirai le reſte une autre fois.

Vous avez un brillant qui me coupe la voix :
Ce qu'il a de lumiere, au moment qu'elle éclate..

ANGÉLIQUE.

Que vous êtes flatteur !

LE COMTE.

Vous êtes une ingrate ;
Qui, pour ne pas payer les peines de mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Allons, venez ſigner au contrat de ma ſœur.
Vous avez trop de part à ce grand mariage....

LE COMTE.

Pour vous, ſi j'avois pu, j'aurois fait davantage.

ANGÉLIQUE.

J'en ſuis très-ſatisfaite ; on ne peut rien de mieux.

LE COMTE.

C'eſt-là le moindre effet du pouvoir de vos yeux.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, ANGÉLIQUE.

OLIMPE.

ON croit donc que Liſandre eſt un homme admirable ?

ANGÉLIQUE.

Mon pere trouve en tout qu'il eſt incomparable.

OLIMPE.

Et Mariane ?

ANGÉLIQUE.

Elle eſt dans le raviſſement.
Je viens de la quitter ; c'eſt un plaiſir charmant.
Elle ſe croit déja dans la haute opulence,
Dit qu'elle me doit tout ; &, pour reconnoiſſance,
Comme elle eſt naturelle & de très prompte foi,
Jure de partager ſa fortune avec moi.

OLIMPE.

Avec vous ? c'eſt vous faire un fort grand avantage

ANGÉLIQUE.

Ne lui découvrons rien, avant ſon mariage.

OLIMPE.

Qu'en arriveroit-il ? le dédit arrêté
Met, ſelon nos ſouhaits, l'affaire en ſûreté.
Son pere voudroit-il, quoi qu'on lui pût apprendre,
Payer vingt mille écus, qu'il devroit à Liſandre ?
Le Comte, en propoſant d'employer ce dédit,
Pour lier Mariane, a fait un tour d'eſprit.
Ce ſoin, pris à propos, montre bien qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

J'avois, je vous l'avoue, une frayeur extrême,
Que, s'étant vu tantôt du Marquis inſulté,
Dans ſon amour naiſſant il ne fût rebuté ;
Mais ſes feux ont toujours la même violence.

OLIMPE.

Le Marquis l'inſulter ? voyez l'impertinence !

ANGÉLIQUE.

Il eſt jaloux, Madame.

OLIMPE.

Il ne le ſeroit pas,
S'il n'étoit convaincu qu'on en doit faire cas.
Rien ne nous prouve mieux le mérite du Comte.

ANGÉLIQUE.

Peut-être, à l'eſtimer, je ſuis un peu trop prompte ;
Mais, de ce que j'ai vu de perſonnes de Cour,
Je le tiens le plus propre à donner de l'amour.
Ce ſont de certains tours que n'ont point tous les autres.

OLIMPE.

Mes ſentimens pour lui ſe rapportent aux vôtres.
Libre en tout ce qu'il fait, il a, dans l'entretien,
Des façons de parler qui ne lui coûtent rien.

Quoique ce ne ſoit pas le langage ordinaire ;
Cela plaît.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Madame, il eſt tout fait pour plaire.

OLIMPE.

Comme de ſes deſirs vous pouvez diſpoſer ;
Je crois que vous devez ſonger à l'épouſer.

ANGÉLIQUE.

Me le conſeillez-vous ?

OLIMPE.

Oui ; tout vous y convie :
Son hymen vous aſſure une agréable vie ;
C'eſt pour moi, c'eſt pour vous une entrée à la Cour :
Vous aurez le plaiſir de briller au grand jour.
Ici, dans un quartier farci de Bourgeoiſie,
Qu'on ait de la beauté, ce n'eſt que jalouſie :
Et puis, à dire vrai, les diſcours obligeans
Touchent peu, s'ils ſont faits par de petites gens :
Mais ſi l'on oyoit dire à la Cour : « Qu'elle eſt belle » !
Ce ſeroit une joie !... Il n'en eſt point de telle.

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai que beaucoup s'en laiſſeroient flatter.

SCENE II.

LE MARQUIS, OLIMPE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *bas à Olimpe.*

MAIS voici le Marquis.

OLIMPE, *bas à Angélique.*

Je le veux écouter.

ANGÉLIQUE, *de même.*

De ſon emportement il vient nous faire excuſe.

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

Je vois qu'il faut enfin que je me déſabuſe.
Madame, je croyois être de vos amis ;
C'eſt un nom glorieux que vous m'avez permis;
Cependant vous pouvez conclure un mariage,
Sans vouloir que la joie avec moi s'en partage !
Un ſi cruel mépris ſe peut-il ſupporter ?

OLIMPE, *au Marquis.*

L'amour qu'on déſeſpere eſt contraint d'éclater.
Mariane pour vous s'étoit rendue aimable ;
Je vous plains du chagrin dont elle vous accable :
On ſait que vous voyez ſon hymen à regret.

LE MARQUIS.

Si j'oſe en murmurer, ce n'eſt que du ſecret.
Mariane y rencontre un ſi grand avantage,
Qu'à vous en applaudir ſon intérêt m'engage.
Liſandre eſt de naiſſance, & riche au dernier point;

OLIMPE.

Il a de très-grands biens ; nous ne l'ignorons point ;
Et, par-là, Mariane, à qui je le marie....

ANGÉLIQUE, *à Olimpe.*

Eh ! ne lui dites rien, Madame, je vous prie.

LE MARQUIS.

On n'a rien à me dire, & je viens bien inſtruit.
Chez un homme informé le hazard m'a conduit.
Sa naiſſance, ſon bien, contre toute apparence,
Pouvoient lui procurer la plus haute alliance :
La jeune Mariane eſt le choix de ſon cœur ;
Il l'aimoit....

OLIMPE.

Laiſſons-la jouir de ſon bonheur ;
Et venons au chagrin dont on m'a rendu compte.
Vous oſez, me dit-on, bruſquer Monſieur le Comte ?
Et, ſans voir que c'eſt moi qu'en lui vous offenſez,
Vous ſuivez de vos feux les tranſports inſenſés ?
Cherchez à modérer votre jalouſe bile.
Des gens de qualité ma maiſon eſt l'aſyle.
Si quelqu'un vous y choque, il eſt en votre choix
D'y venir aujourd'hui pour la derniere fois.
Il ne ſera point dit qu'une longue hantiſe,
Chez moi, vous fera prendre aucun droit de maîtriſe ;
Et, malgré les projets que vous avez conçus,
Les gens d'un certain rang y ſeront bien reçus.

LE MARQUIS.

Parmi ceux que chez vous votre mérite attire,
Des gens d'un certain rang je n'aurai rien à dire ;
Mais qu'un Comte inconnu vous éblouiſſe, au point
De vous faire penſer ce qui peut n'être point....

OLIMPE.

Inconnu, dites-vous? Vous nous la donnez bonne!
La jalouſie aveugle, & je vous le pardonne.
Nous ſavons, pour le bien & pour la qualité,
Ce qu'eſt Monſieur le Comte: & puis, ſans vanité,
Je ne ſuis point trop dupe; à la mine....

LE MARQUIS.

Eh, Madame!...

OLIMPE.

Je connois l'honnête homme, & je lis dans ſon ame:
Tel eſt Monſieur le Comte; & quand, de tous côtés,
On ne vanteroit point ſes grandes qualités,
Pour lui, dès qu'on le voit, tout eſt ſi favorable....

LE MARQUIS.

D'accord; mais il peut être un gueux, un miſérable,
Un faquin....

OLIMPE.

Ah, Monſieur! treve d'emportement,
Il pourroit vous apprendre à parler autrement.
Si de vos gens de rien la foule ailleurs abonde,
Les femmes comme moi ſavent choiſir leur monde;
Et vous devez penſer, lorſque je vois quelqu'un,
Que, puiſque je le ſouffre, il eſt hors du commun.
Je crois vous faire honneur, en parlant de la ſorte.

LE MARQUIS.

Sans doute: mais, enfin, bien loin que je m'emporte,
Ce Comte ſi bien fait, dont on me croit jaloux,
Eſt, poſſible, un filou qui s'introduit chez vous.
Il eſt tant de ces gens qui, ſous le nom de Comte...

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Vous l'attaquez abſent, craignez qu'à votre honte,

Pour prouver ſa nobleſſe, il ne faſſe éclater....

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Eh! je ne le crois pas ſi fort à redouter.

ANGÉLIQUE.

Quelquefois on ſe flatte.

LE MARQUIS, *voyant venir le Comte.*

Il vient; c'eſt mon affaire.

OLIMPE.

S'il vous échappe un mot qui puiſſe lui déplaire,
Je vous en avertis, dans mon juſte courroux,
Je ne garderai plus de meſures pour vous;
Nous romprons ſans retour.

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

Vous ſerez ſatisfaite;
J'aurai tous les égards....

SCENE III.

L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE; LE MARQUIS, OLIMPE, ANGÉLIQUE.

LE COMTE.

HÉ BIEN? notre cadette
A-t-elle le cœur gai, dans ſon état nouveau?
A ſon âge, un époux eſt un friand morceau.

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Le parti l'accommode ; elle en eſt fort contente.

LE MARQUIS.

La fortune pour elle eſt aſſez éclatante.

OLIMPE, *au Marquis.*

Nous ſavons quel éclat elle peut lui donner.

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

Si vous le ſavez bien, il doit vous étonner.
Liſandre, avec ſplendeur, ſoutient ſes avantages :
Il a, le croiroit-on ? des Comtes à ſes gages,
A qui, pour le ſervir ſelon ſes intérêts,
Il fournit équipage, & carroſſe, & Laquais.
(*montrant le Comte.*)
Monſieur peut vous le dire, il en ſait des nouvelles.

LE COMTE, *au Marquis.*

J'en ſais ; mais, franchement, elles ſont telles quelles ;
Et l'on ne doit pas trop s'en rapporter à moi.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Monſieur le Comte, il faut parler de bonne foi :
Si vous ne répondez....

LE COMTE.

Répond qui veut.

OLIMPE.

De grace,
Monſieur, ne venons point à des tons de menace.
Monſieur le Comte eſt libre, & peut ne point parler.

LE COMTE.

Jamais le droit des gens ne ſe doit violer ;
Et c'eſt un attentat, que vouloir me contraindre...

LE MARQUIS.

Vous parlerez pourtant; il n'eſt plus tems de feindre.

LE COMTE, *à Olimpe.*

Cet air d'autorité que l'on prend avec moi,
Me peut faire manquer à ce que je vous doi;
Ainſi je me retire. Une autre fois, Madame....
(*au Marquis.*)
Ailleurs qu'ici, mon cher.... Nous portons une lame...!

OLIMPE.

Je m'étonne, Monſieur, qu'avec tant de fierté,
Vous inſultiez, chez moi, les gens de qualité.
Vous perdez le bon ſens.

LE COMTE, *à Olimpe.*

La choſe vous regarde;
Je ſuis homme d'honneur, & l'on n'y prend point garde.
Madame, ſouffrez-vous....

ANGÉLIQUE.

Voilà pour s'égorger.

LE COMTE.

Ici, par pur reſpect, je me laiſſe outrager;
Mais....

OLIMPE, *à tous deux.*

Je veux entre vous accommoder l'affaire.

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

Il n'eſt pas dangereux; on peut le laiſſer faire.
Un homme tel que lui jamais a-t-il oſé...?

LE COMTE, *au Marquis.*

Croyez-vous...?

LE MARQUIS, *au Comte.*

Je te crois un Comte ſuppoſé.
Le faux nom que tu prends, & qui veut qu'on te rende.

LE COMTE.

Ah! vous me tutoyez; c'eſt ce que je demande.

OLIMPE, *au Marquis.*

En vérité, Monſieur....

LE COMTE.

J'aurai raiſon du *toi.*
(*à Olimpe.*)
Madame, s'enhardir à me tutoyer, moi!
Un Gentilhomme! un Comte!

ANGÉLIQUE, *au Comte.*

Eh, Monſieur!

LE COMTE.

Patience.

OLIMPE, *au Comte.*

Il faut....

LE COMTE.

Non, par-devant les Maréchaux de France.....
Quand nous nous y verrons, on lui dira comment
Leur prudente équité punit un tutoiement.
A ces petits Marquis il faut apprendre à vivre.

LE MARQUIS.

Ce diſcours eſt ſi fou....

OLIMPE, *au Marquis.*

Doucement.

LE COMTE.

Il eſt ivre.
Par moi-même, j'aurois un aſſez court chemin
De lui faire ſentir.... Mais je pardonne au vin.
Un vrai Noble eſt toujours au-deſſus de l'outrage.

LE MARQUIS.

Noble ?

LE COMTE, *au Marquis.*

Ah! s'il eſt beſoin d'en rendre témoignage ;
De nobleſſe avec vous je m'offre à faire aſſaut,
Et ſuis fort aſſuré de vous donner le ſaut.

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Le défi qu'il vous fait....

LE COMTE.

Je le tiendrai de même.
Des Comtes de mon ſang je ſuis le dix-huitieme,
Qui tous, de pere en fils, en faiſant parler d'eux,
Ont fait une Comteſſe, & beaucoup même deux.
Dès que l'une étoit morte, ennemis de la craſſe,
Ils alloient illuſtrer une ſeconde race :
C'eſt à moi de marcher dignement ſur leurs pas.

OLIMPE, *au Comte.*

Ce que l'on voit de vous ne dégénere pas :
A ſoutenir leur rang vous êtes fort fidele.

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

Vous croyez donc...?

LE COMTE.

Du tems de Jeanne la pucelle,
Un Comte, mon aïeul au ſeptieme dégré,
Fit maintes actions dont le Roi lui ſut gré :

L'Hiſtoire en dit le fin, & vous n'avez qu'à lire :
C'eſt un garant fort sûr ; l'en voudrez-vous dédire ?

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

Vous voyez qu'il vous pouſſe.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Il eſt vrai qu'en ce tems
Des Comtes, en exploits, furent fort éclatans ;
Mais quand, ſous ce faux titre, on oſe....

LE COMTE.

C'eſt un conte.
Il eſt cent faux Marquis, contre un demi-faux Comte ;
Et ſi j'examinois vos aïeux, par hazard,
N'y trouverois-je point un peu de ſang bâtard ?
Allez ; je ſuis diſcret, je tais les circonſtances.

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

Il veut vous amuſer par des impertinences.

LE COMTE.

Tout beau.

OLIMPE, *au Marquis.*

Vous avez tort ; l'inſulte va trop loin.

LE MARQUIS.

Puiſque je ſuis ſuſpect, Liſandre eſt un témoin
Qu'on peut ouïr.

OLIMPE.

Liſandre !

LE MARQUIS.

Oui ; c'eſt lui qui l'emploie.

LE COMTE.

Liſandre m'employer! Ah! j'en ai de la joie.
Lui, mon vaſſal très-mince, & dont l'humble devoir...

ANGÉLIQUE.

Là-deſſus de Liſandre on n'a rien à ſavoir.
Par lui nous connoiſſons, avec pleine aſſurance,
Ce que Monſieur le Comte a de bien, de naiſſance.

LE COMTE.

Ce qu'il a pu vous dire eſt par-tout bien connu.
Mon rang, je l'ai prouvé: quant à mon revenu...

LE MARQUIS.

Suffit: je vois Liſandre; il va vous en inſtruire.

LE COMTE.

L'éclat non faux, mon cher, a toujours droit de luire:
Je garderai mon luſtre, en dépit des jaloux.

SCENE IV.

OLIMPE, ANGÉLIQUE, LISANDRE, LE MARQUIS; L'ESPÉRANCE, *faiſant le perſonnage de* COMTE.

OLIMPE, *à Liſandre.*

VOus venez à propos, quand nous parlions de vous.
Sur un grand différend on vous prend pour arbitre.
Chacun croit ſoutenir ſon avis à bon titre;
Vous en déciderez, ſur le fait rapporté.

LE MARQUIS, *à Liſandre.*

Je vous ai peint fort riche, homme de qualité,
Qui, négligeant l'éclat où vous pouviez paroître,
N'avez pris aucun ſoin de vous faire connoître.
Qu'ai-je dit en cela que vous n'avouiez pas ?

OLIMPE, *au Marquis.*

Sa naiſſance & ſon bien ne ſont nul embarras.
La conteſtation eſt ſur Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Qu'il diſe ce qu'il ſait; je n'en crains nulle honte.
Je ſors d'une maiſon qui vaut plus qu'un tréſor.

LE MARQUIS.

J'ai dit, je le confeſſe, & je le dis encor,
Que ce Monſieur le Comte, avec ſa ſuffiſance,
Eſt un de vos Valets, qu'on nomme l'Eſpérance.

LE COMTE, *au Marquis.*

(*bas à Liſandre.*)
Vous êtes lunatique, entendez-vous? Gardez
De vous perdre avec moi, ſi vous me dégradez.
(*au Marquis.*)
Tous vos efforts ici deviendront inutiles.

LE MARQUIS.

Tantôt, pour l'épier, j'ai mis des gens habiles;
Ils l'ont ſuivi par-tout. Son bien, ſa qualité,
Ses grands airs ſont l'effet d'un rôle concerté.
Liſandre, dis-je vrai ?

OLIMPE, *à Liſandre.*

Vous ſemblez vous confondre.

LISANDRE, *à Olimpe.*

Madame, ſur cela, je n'ai point à répondre;

Et,

Et, ſi vous m'en croyez, ſans rien examiner;
Nous conclurons en paix ce qu'il faut terminer.
Vous m'avez fait l'honneur de me choiſir pour gendre;
Peut-être ſuffit-il que je vous faſſe entendre
Que, par tous les endroits qui pourront vous flatter,
Par le rang, par le bien, s'il peut vous contenter,
Je puis donner ſujet à plus d'une famille
D'envier la fortune où ſera votre fille.

OLIMPE.

Je vois, s'il eſt ainſi, que ſon bonheur eſt grand:
Je croyois autre choſe, & cela me ſurprend.

LISANDRE.

Dans ce que je vous dis, qu'eſt-ce qui vous étonne?

OLIMPE.

Vous avez, en effet, tout le bien qu'on vous donne!

LISANDRE.

Oui, Madame; & peut-être en trouverez-vous plus.

OLIMPE.

Votre hymen eſt certain, par les vingt-mille écus;
Ce dédit, qui nous lie, & le rend néceſſaire,
De vos piéges ſecrets m'explique le myſtere.
Vous m'avez fait donner dans le piége.

LISANDRE.

Et ſur quoi
Vous former des ſujets de vous plaindre de moi?
Voyez la fin de tout.

OLIMPE.

Je ne vois que ma honte.
On me dupe, on me joue, on m'amene un faux Comte;
Car je pénétre tout, ſans plus douter de rien.

Ce qu'il m'a dit d'abord de votre peu de bien;
Le dédit, qu'il m'a fait vouloir contre moi-même..

LISANDRE.

Pardonnez à l'amour ce foible ſtratagême.
J'ai de bonnes raiſons; &, quand vous les ſaurez,
Le faux Comte eſt un fait que vous approuverez.

OLIMPE.

Ne vous en flattez point.

L'ESPÉRANCE, *ſous l'habit de Comte, à Olimpe.*

Madame....

OLIMPE, *à l'Eſpérance.*

C'eſt toi, traître;
Qui m'as ſu....

L'ESPÉRANCE.

Je devois obéir à mon Maître.
Si vous me commandiez, & que je fuſſe à vous....

OLIMPE.

Tais-toi.

L'ESPÉRANCE.

Je me tairai; n'ayez plus de courroux.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Madame, vous voyez ſi c'eſt par jalouſie....

ANGÉLIQUE.

Le cruel déplaiſir dont mon ame eſt ſaiſie;
Sur tout ce que j'entends m'empêche de parler.
Du chagrin où je ſuis qui peut me conſoler?

OLIMPE, *à Angélique.*

Le Marquis a pour vous un cœur fidele & tendre;

Donnez-lui votre main, ſans plus le faire attendre.

ANGÉLIQUE, *au Marquis.*

L'honneur, l'amour, tout veut que je me donne à vous;
Oui, Monſieur le Marquis, je vous prends pour époux.
Vous ne répondez rien? Ah! votre froid ſilence
Me reproche en ſecret ma lâche complaiſance.
Mais, pour venger ſur vous les affronts qu'on m'a faits,
Adieu, je vous défends de me revoir jamais.
(*Elle ſort.*)

SCENE V.

OLIMPE, LE MARQUIS, LISANDRE, L'ESPÉRANCE, *ſous l'habit de* COMTE.

OLIMPE, *au Marquis.*

DE votre procédé j'ai lieu d'être ſurpriſe.

LE MARQUIS, *à Olimpe.*

Si j'oſe vous parler avec pleine franchiſe,
Je vous dirai, Madame, en vous ouvrant mon cœur,
Que vous vous oubliez dans vos airs de grandeur.

OLIMPE.

Et quels airs ai-je donc que je n'ai pas dû prendre?

LE MARQUIS.

Je ſais tout le reſpect qu'aux Dames on doit rendre;
J'en ai beaucoup pour vous; &, ſur la qualité,
Je conſens qu'aucun rang ne vous ſoit conteſté:
Mais votre exemple a mis au cœur de votre ainée
Un orgueil qui n'eſt point d'une fille bien née.

Je renonce au bonheur de me voir ſon époux :
Je n'ai plus rien à dire, & prends congé de vous.
(*Il ſort.*)

OLIMPE.

Cent Amans, à l'envi, ſoupirent pour ma fille ;
Vous ne meritez pas d'être dans ma famille.

SCENE VI.

OLIMPE, LISANDRE ; L'ESPÉRANCE, *ſous l'habit de* COMTE.

LISANDRE, *à Olimpe.*

PAR mes ſoumiſſions, ne pourrai-je obtenir...?

OLIMPE, *à Liſandre.*

Je ne le cache point, je n'en puis revenir.
Vous me faites paſſer pour une ridicule.
Quoi donc ! on publiera que je ſuis ſi crédule ;
Qu'un homme de néant....

LISANDRE.

Eh ! moquez-vous de tout.
Aiſément des ſots bruits on peut venir à bout :
Pour leur couper chemin, concluons l'hyménée.

OLIMPE.

Je vois, par le dédit, la choſe terminée.
(*à l'Eſpérance, allant pour le frapper.*)
Mais toi, coquin, apprends ce que peſe mon bras.

L'ESPÉRANCE, *l'évitant.*

Oh, parbleu ! ces tranſports ne m'accommodent pas.

LISANDRE.

Madame, pardonnez....

OLIMPE, *à Liſandre.*

Non : vous m'avez trompée ;
Jamais....

SCENE VII.

ANSELME, OLIMPE, LISANDRE, TOINON ; L'ESPÉRANCE, *ſous l'habit de* COMTE.

ANSELME, *à Olimpe.*

De quel chagrin êtes-vous occupée ?
Vous querellez déja votre gendre ! Du moins,
Quand on s'emporte, il faut que ce ſoit ſans témoins.
En vous abandonnant à votre humeur trop prompte ;
Vous oubliez que c'eſt devant Monſieur le Comte ;
Les égards qu'on lui doit....

L'ESPÉRANCE, *à Anſelme.*

Monſieur, votre bonté
M'honore plus cent fois que je n'ai mérité.

ANSELME, *à l'Eſpérance.*

Pardonnez-lui, Monſieur....

L'ESPÉRANCE.

Monſieur....

OLIMPE.

Qu'il me pardonne !

Lui ! la plus miſérable & plus vile perſonne....

ANSELME.

Comment ?

OLIMPE.

C'eſt un faux Comte ; il nous a trompés tous :
Voilà ce qui me fait....

ANSELME.

J'en ſuis fâché pour vous.
Vous voyez tant de gens du grand air, que peut-être
Eſt-ce une honte à vous de vous y mal connoître.
Pour moi, Comtes, Marquis, qu'ils ſoient vrais, qu'ils ſoient faux,
Pour ce que j'en veux faire, ils me ſont tous égaux.
Vous qui, de la grandeur un peu trop entêtée,
Croyez....

SCENE VIII.

MARIANE, ANSELME, OLIMPE, LISANDRE, TOINON; L'ESPÉRANCE, *ſous l'habit de* COMTE.

OLIMPE, *à Mariane qui entre.*

AH ! vous voilà, Madame l'effrontée ;
Qui faites la modeſte, & qui ſecrètement,
Sans prendre nos avis, choiſiſſez un Amant.

LISANDRE, *à Olimpe.*

Madame, c'eſt de moi que vous....

OLIMPE, *à Liſandre.*

L'affaire eſt faite.
Vous jouirez du bien que votre amour ſouhaite,
Monſieur; à votre hymen je ne puis m'oppoſer:
Mariane eſt à vous; vous pouvez l'épouſer:
Mais, tant que je vivrai, j'aurai gravé dans l'ame
Le complot outrageant qui la rend votre femme.
Adieu.

(*Elle ſort.*)

SCENE IX, *& derniere.*

ANSELME, MARIANE, LISANDRE, TOINON; L'ESPÉRANCE, *ſous l'habit de* COMTE.

MARIANE, *à Anſelme.*

DAIGNEZ, de grace, adoucir ſon courroux,
Mon pere: il ira loin, s'il ſe répand ſur nous.

ANSELME, *à Mariane.*

Elle s'appaiſera; n'en ſoyons point en peine.
Pour toi, l'hymen te met à couvert de ſa haine.
Mais par quelle aventure un faux Comte introduit...?

L'ESPÉRANCE, *à Anſelme.*

Liſandre m'employoit; vous en voyez le fruit.
Sageſſe, eſprit, rang, biens, tout ſe trouve en Liſandre;
Et, pour m'avoir fait Comte, il devient votre gendre.

LISANDRE, *à Anſelme.*

S'il vous faut des raiſons ſur ce déguiſement....

ANSELME, *à Liſandre.*

Non : je ſuis ſatisfait ; plus d'éclairciſſement.
Allons pourvoir au reſte.

TOINON, *à Mariane.*

Enfin l'hymen s'acheve :
Vous n'aurez avec moi repos, ni paix, ni treve,
Si je ne ſuis à vous ; vous me l'avez promis.

LISANDRE, *à Toinon.*

M'en veux-tu pour garant ? Je ſuis de tes amis.

L'ESPÉRANCE, *à Liſandre.*

Monſieur, ſi vous vouliez, Toinon ſeroit Comteſſe.
Il nous faut, pour cela, faire quelque largeſſe ;
Car le ménage étant....

LISANDRE, *à l'Eſpérance.*

Je ſuis content de toi ;
Et tu peux, ainſi qu'elle, attendre tout de moi.

FIN.

LE FEINT POLONOIS, OU LA VEUVE IMPERTINENTE; COMÉDIE.

(Elle n'a été représentée qu'en Province.)

PRÉFACE.

A Parler ſincerement de cette Comédie ; elle n'eſt pas dans cette exacte régularité que l'Art & ſes préceptes demandent pour les Ouvrages de Théâtre. Il y a deux actions, qui n'ont guere de rapport enſemble, & qui ne ſe mêlent preſque point dans toute la Piece. On y voit la plupart des Acteurs & des Actrices agir ſuivant les intérêts qui les regardent en particulier, ſans ſe traverſer l'un l'autre dans leurs deſſeins ; & c'eſt ce qui m'a fait lui donner deux différens titres. La Servante a peu de part dans l'intrigue ; elle y agit ſelon que l'occaſion ſe préſente, ſans avancer ni reculer les affaires de la Scene. Le dénouement arrive par un incident imprévu que le hazard fait naître, mais qui pourtant ne choque point la vraiſemblance. Quelques-uns ont trouvé les caracteres de Ruſile & de M. Ambroiſe un peu trop chargés ; mais ils n'y ont pas fait aſſez de réflexion : ils ſont véritablement dans la nature ;

ils n'ont rien qui ne ſoit ordinaire, & ne ſortent point des bornes que les regles nous preſcrivent. Ruſile eſt une femme d'une humeur emportée, qui ſe pique de vertu, & qui croit, ſur cette vision, être en droit de gloſer ſur la conduite des autres : elle dit brutalement aux gens ce qu'elle a dans la penſée, ſans ſe mettre en peine ſi elle les chagrine, ou non. On ſait bien que ces ſortes de tempéramens ne laiſſent pas ſouvent à ceux de cette complexion toute la modération néceſſaire au commerce de la vie civile. Elle pouſſe inconſidérément M. Ambroiſe, ſur ce qu'il la recherche en mariage ; & lui dit des choſes outrageantes, pour ſe débarraſſer de ſes pourſuites. Ce procédé lui attire quelques réponſes fâcheuſes ; car, quoique M. Ambroiſe ſoit d'un naturel paiſible, il ſe ſent obligé de lui repliquer par des paroles déſobligeantes. Il s'en repent quelques momens après ; ſon amour l'emporte ſur ſon reſſentiment ; & il cherche avec ſoin les moyens de pouvoir renouer avec elle. Ces caracteres ne ſont point extraordinaires, puiſqu'il eſt vrai que nous en

Voyons tous les jours de ſemblables dans le monde. On n'a pas fort approuvé le déguiſement du premier Amoureux ; mais je n'en découvre point la cauſe : ce n'eſt pas une choſe nouvelle qu'un Amant ſe déguiſe, pour l'intérêt de ſa paſſion. Il lui tombe en l'eſprit de ſe déguiſer en Polonois, pour trouver accès chez ſa Maitreſſe, & pour être moins reconnu dans le lieu de ſa naiſſance : c'eſt une penſée qui n'eſt point éloignée du bon-ſens ; &, d'ailleurs, il en voit l'exécution facile, par la raiſon que, dans Paris, il y en a beaucoup habillés de cette maniere. Je ne m'arrêterai pas davantage à examiner le bon & le mauvais de cette Comédie, ni à répondre ici à la critique impertinente de certains ignorans. *Homine imperito nunquàm quidquam injuſtius, qui, niſi quod ipſe facit, nihil rectum putat.*

Le blâme ni les louanges de tels eſprits ne me touchent en aucune façon. Je ſuis ſûr que les perſonnes de bon goût qui prendront la peine de la lire, en jugeront autrement que ces Cenſeurs extravagans ; & qu'ils y trouveront des traits de ſatyre & de morale capables d'inſtruire en divertiſſant.

ACTEURS.

M. ERGASTE, Pere de Mariane.
M. AMBROISE, Ami d'Ergaſte.
DES VALONS, Amant de Mariane.
DES RUISSEAUX, Couſin de Des Valons.
LA FRANCHISE, Trompette de la Compagnie de Des Valons.
MARIANE, Fille d'Ergaſte.
LUCETTE, Suivante de Mariane.
RUFILE, Sœur d'Ergaſte.
PICARD, Valet d'Ergaſte.

La ſcene eſt à Paris.

LE FEINT POLONOIS,

OU

LA VEUVE IMPERTINENTE;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(La ſcene ſe paſſe dans une rue où donne la maiſon de M. Ergaſte.)

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LUCETTE.

LUCETTE.

QUE penſez-vous, Madame, de ces deux Turcs qui ſe ſont approchés de nous pendant que nous faiſions nos prieres, & qui ſe donnoient des airs fort éloignés de l'inhumanité que l'on leur attribue ordinairement ? hem ?

MARIANE, *riant.*

Eh ! que veux-tu que j'en penſe ?

LUCETTE.

Vous riez ! Ma foi, Madame, ces deux Turcs ne ſont pas mal tournés.

MARIANE.

Il eſt vrai. Mais pourquoi veux-tu que ces gens-là ſoient Turcs ? Les Turcs n'entrent point dans nos Temples, à moins que ce ne ſoit la curioſité qui les y attire.

LUCETTE.

Vous avez raiſon ; mais je prends tous les gens habillés de cette maniere pour des Turcs. Il eſt vrai que ceux-ci m'ont paru mieux faits & plus agréables que la plupart de ceux qu'on rencontre ſouvent dans les rues vêtus de la ſorte. Mais, à propos, Madame, il me ſemble qu'il y en avoit un qui vous regardoit avec beaucoup d'attention ?

MARIANE.

Il te regardoit comme moi.

LUCETTE.

Eh ! point, point. Il a bien vu que vous étiez faite d'une maniere à mériter la préférence : il vous parcouroit des yeux, depuis la tête juſqu'aux pieds ; & je crois que vous lui plaiſiez fort.

MARIANE, *riant.*

Quelles viſions !

LUCETTE.

Ce ne ſont point viſions. Vous poſſédez un certain gracieux qui pourroit apprivoiſer le cœur le plus farouche ; & je m'aſſure qu'il n'y a point de Turc, quelque barbare qu'il fût, qui ne s'adoucît volontiers auprès de vous.

MARIANE.

Lucette eſt aujourd'hui, pour moi, dans ſon humeur obligeante ; &, comme elle a de l'eſprit, elle donne un tour à ſes cajoleries, à faire aiſément croire ce qui n'eſt pas.

LUCETTE.

Ce ne ſont point des cajoleries, ce ſont des vérités ; vous ſavez que je n'aime point à flatter : franchement, vous êtes faite à manger, & vous avez un air charmant qui.... Madame, voici ces Turcs.

MARIANE.

Allons-nous-en.

MARIANE & LUCETTE *entrent dans la maiſon d'Ergaſte.*

SCENE II.

DES VALONS & LA FRANCHISE, *en Polonois.*

DES VALONS.

Qu'a donc Monſieur de la Franchiſe à gronder entre ſes dents ?

LA FRANCHISE.

Ce que j'ai, Monſieur ?

DES VALONS.

Oui.

LA FRANCHISE.

Je n'ai rien.

DES VALONS.

Mais, quand on n'a rien, on ne fait point comme toi, fais.

LA FRANCHISE.

Ma foi, Monſieur, je fais une ſotte figure, & j'enrage de bon cœur de me voir de la ſorte. A quoi bon, s'il vous plait, nous déguiſer ainſi ?

DES VALONS.

Tu le ſauras dans peu. Mais quel mal te fait ce déguiſement ?

LA FRANCHISE.

Il ne me fait point de mal ; mais il me fait paſſer pour un vrai Carême-prenant. Je n'oſerois montrer mon nez dans les rues : tout le monde s'arrête pour me regarder ; & les enfans me ſuivent en criant après moi, comme ils crient après les maſques durant le carnaval.

DES VALONS.

Hé bien ! laiſſe-les crier.

LA FRANCHISE.

Je ne veux pas qu'ils crient, moi.

DES VALONS.

Eh bien ! qu'ils ne crient point.

LA FRANCHISE.

Ils veulent crier, eux ; & ma figure les fait rire.

DES VALONS.

Qu'ils crient donc.

LA FRANCHISE.

Comment, qu'ils crient donc ! Voyez le beau plaiſir d'entendre crier après ſoi, & de ſouffrir qu'on diſe : *C'eſt ſans doute un Turc.* L'autre : *Non ; c'eſt un Armé-*

bien. Celui-ci : *C'eſt un Perſan.* Celui-là : *Non ; c'eſt un Polonois.* Les autres : *C'eſt un Indien, un Sauvage, un Iroquois, un Mamelu, un Hongrois, un Moſcovite, un Algérien,* & mille autres diables de noms que je ne connois point !

DES VALONS.

Que t'importe ?

LA FRANCHISE.

Comment, que m'importe ? Je ſuis Trompette dans votre Compagnie, & je ne veux point paſſer pour Turc, ou peut-être encore pis : je ſuis un homme une fois, & je ne prétends pas qu'on me croie un de ces gens-là.

DES VALONS *rit.*

LA FRANCHISE.

Vous riez, Monſieur Des Valons : oh ! je ne ris pas, moi ; & je me laſſe de....

DES VALONS.

Monſieur de la Franchiſe, il faut vous donner un peu de patience.

LA FRANCHISE.

Morbleu ! depuis trois jours que vous m'avez fait prendre cet habit, ſans me dire pourquoi, je creve de patience. Je n'oſe répondre à toutes les fadaiſes qu'on me dit par la ville, de crainte qu'en parlant on ne connoiſſe que je ne ſuis pas Étranger. Peu s'en eſt fallu tantôt, pour n'oſer parler, que je n'aie donné de mon ſabre ſur la tête d'un Porteur de chaiſe.

DES VALONS, *riant.*

Il faut un peu te modérer, & ne pas aller ſi vîte : d'ailleurs nous ne ſommes pas les ſeuls, dans Paris, habillés de cette façon.

LA FRANCHISE.

C'eſt encore un autre inconvénient que j'oublioïs à vous faire ſavoir. Quand je rencontre de ces Meſſieurs-là, ils me jargonnent d'une maniere à laquelle je ne puis rien répondre : tout ce que je puis faire, pour me débarraſſer d'eux, c'eſt de leur marquer de la tête que je ne les entends point. Si cela dure long-tems, on me prendra pour un muet, & j'oublierai à parler.

DES VALONS.

Quoi ! Monſieur de la Franchiſe, qui ne manque ni d'eſprit ni d'adreſſe, demeure court en ces occaſions ?

LA FRANCHISE.

Je ſais bien, Monſieur, que je ne ſuis pas un ſot, & qu'il s'en trouve de plus ſtupides que moi ; mais, quand je me vois cet habit, ſans ſavoir le pourquoi, je ne ſais où j'en ſuis, & mon eſprit eſt démonté. Si l'on me va prendre ici pour quelque eſpion, & qu'on me pende, hem ?

DES VALONS, *riant.*

Cela ſeroit très-fâcheux.

LA FRANCHISE.

Oui, oui, cela ſeroit très-fâcheux. Mais riez tout votre ſou ; pour moi, je vais au logis quitter cet habit, reprendre le mien, & m'en retourner à votre Compagnie.

DES VALONS.

Garde-t'en bien : je ne t'ai pas fait venir, pour t'en retourner ; j'ai beſoin de ton ſervice.

LA FRANCHISE.

Mais en quoi, Monſieur ? car, juſqu'ici, j'ignore la raiſon qui vous porte à nous traveſtir de la ſorte.

DES VALONS.

Écoute. J'ai voulu connoître, avant que de te rien apprendre de mon deſſein, ſi tu pourrois t'accoutumer à cet habit: maintenant que je vois que tu peux le diſputer en bonne mine à tous les gens qui le portent, il faut te contenter. Tu ſais l'eſtime que j'ai acquiſe à l'Armée?

LA FRANCHISE.

Oui, Monſieur; je ſais que vous avez la réputation d'un fort brave & fort galant homme.

DES VALONS.

Tu ſais auſſi que je n'ai jamais fait myſtere de ma naiſſance, & que je n'ai point imité ces gens qui, lorſque la fortune les éleve à quelque rang, travaillent à méconnoître leurs parens, & à ſe faire deſcendre de quelque race imaginaire?

LA FRANCHISE.

Vous dites vrai, Monſieur; on en voit beaucoup entêtés de cette fantaiſie: mais la vertu ſe loge toujours dans un bon cœur, ſans avoir égard à la naiſſance. Par exemple, vous, Monſieur, qui avouez franchement que vous n'êtes que le fils d'un Banquier de Paris, qui même n'a pas trop bien fait ſes affaires, voudriez-vous troquer votre gloire contre celle de ces Nobles qui n'ont, pour tout mérite, que le titre de Gentilhomme, & qui, à l'ombre de cette qualité, s'imaginent follement que tout leur ſoit dû; quoique ſouvent, ſur le chapitre de la raiſon, ils ſoient plus Sauvages que les Sauvages mêmes.

DES VALONS.

Revenons à notre theſe. Tu ſauras que, par les déſordres des mauvaiſes affaires de mon pere, il y eut un

Particulier, nommé Ergaſte, à qui il en coûta plus de dix mille écus.

LA FRANCHISE.

Il eut peut-être cela de commun avec beaucoup d'autres; car, quand on fait ce qu'en bon François on appelle banqueroute, on n'eſt pas ſi fou de ne la faire que pour une ſeule ſomme; & ſouvent c'eſt par-là qu'on enrichit les familles.

DES VALONS.

Tu ſauras donc que ce Monſieur Ergaſte a une fille qui ne me hait pas, & dont je ſuis paſſionnément amoureux.

LA FRANCHISE.

J'entends. Après?

DES VALONS.

Tu juges bien que ce Monſieur Ergaſte n'eſt pas ſans averſion pour notre famille, & qu'il n'y a guere d'apparence qu'il m'accorde ſa fille en mariage.

LA FRANCHISE.

D'accord. Mais je ne vois pas encore pourquoi nous ſommes habillés en maſques.

DES VALONS.

C'eſt pour prévenir les obſtacles qui pourroient traverſer mes deſſeins.

LA FRANCHISE.

Et quels ſont vos grands deſſeins?

DES VALONS.

Je veux m'introduire chez Monſieur Ergaſte pour le fils d'un riche Marchand de Varſovie; &, pour réuſſir, j'ai préparé, depuis un mois, avec un de mes amis,

Banquier d'Amſterdam, toutes les choſes néceſſaires pour ce déguiſement.

LA FRANCHISE.

Fort bien. Mais pourquoi ai-je cet habit ?

DES VALONS.

Je veux que tu paſſes pour un homme qui prend ſoin de ma conduite, & qui m'apprend la langue Françoiſe. Enfin, comme tu ne manques pas d'eſprit, tu comprends bien tout ce qu'il faudra faire en cette occaſion.

LA FRANCHISE.

Depuis quand aimez-vous cette perſonne ?

DES VALONS.

Depuis environ un an. Elle vint à Péronne avec ſa tante, lorſque nous y étions en garniſon. Je la vis pluſieurs fois chez un de leurs parens ; j'en fus d'abord amoureux ; enfin je ne lui déplus pas ; &, depuis ce tems-là, nous avons trouvé les moyens d'avoir enſemble un commerce de lettres.

LA FRANCHISE.

Mais qu'eſpérez-vous de ce déguiſement ?

DES VALONS.

D'avoir accès chez Monſieur Ergaſte, de voir avec facilité ſa fille que j'aime, & pour ôter à cette tante les idées qu'elle pourroit avoir de moi.

LA FRANCHISE.

Cette fille ſait votre deſſein ?

DES VALONS.

Oui ; ne t'inquiete de rien là-deſſus.

LA FRANCHISE.

Suffit; je vous entends. Çà, que faut-il faire?

DES VALONS.

Aller chez Monſieur Ergaſte, & lui préſenter cette lettre. Tiens, voici ſon logis.

LA FRANCHISE.

Mais que faut-il dire, en la lui préſentant?

DES VALONS.

Tout ce que tu jugeras à propos, ſuivant les occaſions. Je connois ton eſprit, & je me repoſe ſur ton adreſſe. Je vais t'attendre au logis. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

LA FRANCHISE, *ſeul.*

LE Seigneur des Valons eſt un homme à qui j'ai des obligations ſingulieres; & je dois tout riſquer, pour lui rendre ſervice. Çà, armons-nous d'effronterie. Frappons à cette porte. Selon que les choſes iront, nous agirons. (*Il frappe à la porte d'Ergaſte.*)

SCENE IV.

LA FRANCHISE, LUCETTE.

LUCETTE, *ſortant*

QUE vous plaît-il, Monſieur? (*à part.*) C'eſt un de ces Turcs que nous avons tantôt vus.

LA FRANCHISE.

Aragaſqui paralicou roſtogaſteau biſcuit.

LUCETTE, *riant.*

Je ne vous entends point, Monſieur Biſcuit.

LA FRANCHISE.

Je demande à vous ſi Monſieur Ergaſti eſt dans ſa maiſon.

LUCETTE.

Oui, Monſieur.

LA FRANCHISE.

Êtes-vous à lui, ma Belle?

LUCETTE.

Oui, Monſieur, je ſuis à ſon ſervice.

LA FRANCHISE.

J'en ſuis bien aiſe.

LUCETTE, *riant.*

Et moi, je n'en ſuis point fâchée.

LA FRANCHISE.

Vous riez, ma Belle ? Ah ! je vois bien que mon visage ne vous eſt pas déſagréable ; & je ne dois pas manquer à ce que la civilité.... (*Il veut l'embraſſer.*)

LUCETTE, *le repouſſant.*

Je ne ſais, Monſieur, ſi c'eſt la mode, en votre pays, de baiſer d'abord les filles qu'on ne connoît pas ; mais, en celui-ci, ce n'eſt pas la coutume, & particuliérement une fille comme moi.

LA FRANCHISE.

Une fille comme vous, ma Belle ?

LUCETTE.

Oui, Monſieur, une fille comme moi.

LA FRANCHISE.

Je n'entends pas bien, ma Belle, ce que cela ſignifie.

LUCETTE.

Cela ſignifie qu'on ne ſauroit rien me reprocher ſur l'honnêteté, & qu'on doit avoir de la retenue pour celles qui ſont de cette catégorie.

LA FRANCHISE.

Catégorie, ma Belle ?

LUCETTE.

Oui, Monſieur, catégorie, catégorie.

LA FRANCHISE.

J'avois cru, ma Belle, que l'honnêteté n'empêchoit pas à la catégorie de faire ſon devoir ; & je ne ſavois pas que, par la catégorie, je puſſe avoir le malheur de vous déplaire.

LUCETTE.

Je penſe, Monſieur, que vous vous raillez de moi !

LA FRANCHISE.

Au contraire, ma Belle, je cherche à vous rendre mes civilités, & à vous prouver....

LUCETTE.

Je vais avertir Monſieur Ergaſte que vous demandez à lui parler.

LA FRANCHISE.

Vous me ferez plaiſir, ma Belle.

LUCETTE, *à part.*

Ces drôles ſont plaiſans, de vouloir d'abord entrer en matiere avec les femmes !

SCENE V.

LA FRANCHISE, *ſeul.*

PARBLEU ! cette fille n'eſt pas impertinente; & ſes yeux m'ont cauſé de certaines émotions.... qui.... Enfin, ſi je la trouvois dans une ville au pillage, je ne pourrois m'empêcher de paſſer, malgré elle, ſur la catégorie. Mais quelqu'un vient ici; penſons à notre affaire.

SCENE VI.

LA FRANCHISE, PICARD.

PICARD, *venant de la ville, & regardant La Franchiſe, dit à part :*

MORGUENNE ! comme ces gens ſont bâtis !

LA FRANCHISE, *à Picard.*

Forloneau rabaric kanimiec.

PICARD, *à La Franchiſe.*

Que demandez-vous ?

LA FRANCHISE.

Je *demander Maracou Ergaſti.*

PICARD.

Monſieur Ergaſte ?

LA FRANCHISE.

Oui.

PICARD.

Que lui voulez-vous ? Je ſuis à lui.

LA FRANCHISE.

Je lui *voulou cen* que je lui *voulou.*

PICARD.

Monſieur n'avez-vous point à vendre de ces petits rats qui ſentent le muſc ?

LA FRANCHISE.

Non : pour qui me prends-tu ?

PICARD.

Monſieur, je vous *demandou pardou.* Je vais lui dire que vous le demandez, & que vous lui *voulou cen qu'ou* lui *voulou.* Je ſuis votre ſerviteur. (*Il entre dans la maiſon d'Ergaſte.*)

SCENE VII.

LA FRANCHISE, *ſeul.*

CE fat ſe raille de moi. A la fin, quelqu'un s'en repentira.

SCENE VIII.

ERGASTE, LUCETTE, LA FRANCHISE.

ERGASTE, *à La Franchiſe.*

MONSIEUR, on m'a fait ſavoir que vous demandez à me parler.

LA FRANCHISE, *faiſant des révérences à Ergaſte. Aragaſqui paralicou roſtogaſteau biſcuit.... Eragaſti.*

ERGASTE.

Je ne vous entends point, Monſieur.

ERGASTE.

Vous me ferez un fort grand plaiſir. Mais dites-moi où je pourrai le trouver; je ſerois bien aiſe de le prévenir.

LA FRANCHISE.

Non, Monſieur, je n'en ferai rien; je ſais que mon Maître veut avoir cet avantage.

ERGASTE.

Tout ce qu'il vous plaira.

LA FRANCHISE *s'en va.*

SCENE IX.

ERGASTE, LUCETTE.

LUCETTE.

MAIS, Monſieur, s'il vous plaît, pourquoi embarraſſer votre maiſon de ces Turcs?

ERGASTE.

Es-tu folle, de parler de la ſorte de ces Polonois? Les Polonois ſont-ils Turcs? Au contraire, ce ſont leurs antipodes.

LUCETTE.

Antipodes, tant qu'il vous plaira; mais je crois la plupart de ces gens-là de grands attrape-minons.

ERGASTE.

Ne parle pas ainſi de ces Polonois; ils me ſont recommandés par le meilleur de mes amis, & à qui j'ai des obligations ſenſibles.

LUCETTE.

Monſieur, je n'en parlerai plus qu'avec grand reſpect; vous les eſtimez, & c'eſt aſſez. Mais, Monſieur, Madame Rufile votre ſœur n'en ſera pas fort contente.

ERGASTE.

Qu'elle le ſoit ou qu'elle ne le ſoit pas, je ne m'en mets guere en peine: mais je ſaurai lui en parler. A propos, que dit-elle des propoſitions qu'on lui a faites de la part de Monſieur Ambroiſe? Je voudrois, de toute mon ame, qu'elle fût remariée, afin d'en être débarraſſé.

LUCETTE.

Ma foi, Monſieur, nous le voudrions bien auſſi, votre fille & moi. Elle nous contrôle inceſſamment ſur les moindres choſes: nous n'oſerions parler à homme ni à femme, qu'elle n'en veuille ſavoir la quinteſſence: il ſemble qu'elle ſoit jalouſe de l'eſtime qu'on fait de votre fille; car elle ne peut ſouffrir qu'on en diſe du bien.

ERGASTE.

C'eſt une étrange humeur; & feu ſon mari avoit beaucoup à ſouffrir d'elle.

LUCETTE.

Elle fatigue les gens des louanges qu'elle ſe donne; & prône à tous momens ſa pruderie, comme ſi les autres n'en avoient pas autant qu'elle.

ERGASTE.

Il faut avouer qu'elle eſt vertueuſe.

LUCETTE.

Je n'en diſconviens pas; mais, quand on a été quatre ou cinq ans fille Lingere, la choſe peut être douteuſe.

ERGASTE.

Cela ne conclut rien contre elle ; & il ſe trouve, dans toutes les profeſſions, des perſonnes honnêtes.

LUCETTE.

D'accord ; mais je ne ſaurois ſouffrir ſa médiſance ; ni ſon peu de charité pour le prochain. Elle eſt toujours inquiete ſur la conduite des autres, & toujours fort tranquile ſur la ſienne. Si j'étois homme, j'aimerois mieux une demi-honnête-femme avec de la douceur, que ces diableſſes qui font ſans ceſſe étalage de leur vertu.

SCENE X.

ERGASTE, RUFILE, LUCETTE.

LUCETTE, *appercevant Rufile.*

LA voici.

ERGASTE, *à Rufile.*

Ma ſœur, je demandois à Lucette ce que vous penſiez ſur les propoſitions qu'on vous a faites de la part de Monſieur Ambroiſe.

RUFILE, *à Ergaſte.*

Je trouve Monſieur Ambroiſe un plaiſant homme, de me rechercher en mariage !

ERGASTE.

Et quel mal vous fait-il ? C'eſt un homme à ſon aiſe ; & qui n'a point d'enfans.

RUFILE.

C'eſt tant mieux pour lui, de ce qu'il n'en a pas; car, ſur ma parole, il nourriroit des enfans qui ne ſeroient point à lui. On ſait bien quelle étoit ſa femme.

ERGASTE.

Vous devriez, ma ſœur, retenir votre langue, & n'être pas ſi libre à parler des gens.

RUFILE.

Et pourquoi font-ils les choſes, s'ils ne veulent pas qu'on en parle ?

ERGASTE.

Il eſt toujours bon de ſe taire, & de ne pas croire de fauſſes médiſances. Mais que répondez-vous, touchant Monſieur Ambroiſe ?

RUFILE.

Que je n'en veux point.

ERGASTE.

Vous n'en voulez point ?

RUFILE.

Non.

ERGASTE.

Mais c'eſt un parti ſortable à vous.

RUFILE, *s'en allant.*

Fort bien; mais je n'en veux point, je n'en veux point; & cela ſuffit.

SCENE XI.

ERGASTE, LUCETTE.

LUCETTE.

QUE dites-vous, Monſieur, des manieres de votre ſœur ?

ERGASTE.

Que veux-tu que j'en diſe ? Elle eſt femme, & c'eſt tout dire.

LUCETTE.

Je ſuis du bois de quoi on les fait ; mais je ſerois fâchée d'être de ſon humeur.

ERGASTE.

Eh, mon Dieu ! les unes ſont extravagantes par un endroit, & les autres, par un autre. Allons préparer l'appartement que je deſtine à nos Polonois.

LUCETTE.

Vous aurez quelque démêlé avec elle, ſur ce chapitre.

ERGASTE.

Je ſuis le maître chez moi ; & je me ris de ce qu'elle peut dire là-deſſus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DES VALONS, LA FRANCHISE.

LA FRANCHISE.

VOus êtes inſtruit, Monſieur de toutes les choſes; vous n'avez maintenant qu'à pouſſer votre pointe.

DES VALONS.

Je ſuis, juſqu'ici, fort content de toi : mais ce n'eſt pas encore aſſez ; il faut achever.

LA FRANCHISE.

Songez ſeulement aux choſes dont nous ſommes convenus enſemble, & me laiſſez le ſoin du reſte. Je vais frapper à la porte de Monſieur Ergaſte.

DES VALONS.

Suffit ; vas.

LA FRANCHISE *va & revient.*

Il me ſouvient, Monſieur, que j'ai oublié une circonſtance, ſur laquelle je repaſſe mes réflexions.

DES VALONS.

Quelle ?

LA FRANCHISE.

Ce Banquier d'Amſterdam, qui répond pour vous juſqu'à la ſomme de vingt mille écus, dit-il la vérité?

DES VALONS.

Oui, ſans doute, puiſqu'il a dans ſes mains des effets pour plus de trente mille.

LA FRANCHISE.

A vous appartenans?

DES VALONS.

A moi appartenans; &, ſi, nous avons encore quelques bijoux.

LA FRANCHISE.

J'entends: c'eſt-à-dire que Monſieur votre pere a contribué, par ſa banqueroute, à vous faire une fortune conſidérable.

DES VALONS.

Au contraire; ce bien me vient d'ailleurs, & je l'ai gagné à l'armée.

LA FRANCHISE.

Gagner, voler, prendre ou piller, en ce pays-là, eſt preſque la même choſe.

DES VALONS.

Une grande partie me vient du jeu.

LA FRANCHISE.

Cela veut dire que, quand la dupe s'eſt rencontrée ſous votre main, vous avez fait comme beaucoup d'autres, que vous avez plumé la poule ſans crier. Les joueurs ſont un peu corſaires, & ne laiſſent pas échapper le pigeon, ſans avoir de ſes ailes.

DES VALONS.

Tu me connois mal.

LA FRANCHISE.

Monſieur, je vous demande pardon; ce que j'en dis, n'eſt qu'une maniere de parler.

DES VALONS.

D'accord; mais tu dois ſavoir que ceux qui en uſent ainſi dans le jeu, ſont véritablement frippons.

LA FRANCHISE.

Point; ce n'eſt qu'eſpiéglerie.

DES VALONS.

L'eſpiéglerie approche toujours de la fripponnerie; & c'eſt un terme dont on ſe ſert, quand on veut pallier les méchans tours que font ordinairement les fourbes & les frippons. Mais achevons notre affaire, & frappe à la porte.

LA FRANCHISE *frappe à la porte d'Ergaſte.*

SCENE II.

DES VALONS, LA FRANCHISE, PICARD.

PICARD, *ouvrant, à La Franchiſe.*

QUE demandez-vous?

LA FRANCHISE, *à Picard.*

Monſieur Ergaſte.

PICARD.

Qu'êtes-vous ?

LA FRANCHISE.

Il fait bien qui nous ſommes.

PICARD.

Mon-dieu-bieux ! Monſieur Ergaſte n'a que faire à des Turcs.

LA FRANCHISE.

Mon ami, dis-lui ſeulement que nous ſommes ici.

PICARD.

Ton ami ? Cent bieux ! je ne veux point être l'ami de gens fins comme vous. Allez au diable, à qui vous êtes. (*Il entre dans la maiſon.*)

SCENE III.

DES VALONS, LA FRANCHISE.

LA FRANCHISE.

LE Valet eſt un peu brutal.

DES VALONS.

Beaucoup même. C'eſt un Picard; il eſt de la garenne des ſots, il faut l'excuſer. Refrappe.

LA FRANCHISE *refrappe.*

SCENE IV.

PICARD, DES VALONS, LA FRANCHISE.

PICARD, *ouvrant.*

ENCORE ! ho !...

LA FRANCHISE, *à Picard.*

Je te prie, mon cher, de faire ſavoir à Monſieur Ergaſte....

PICARD.

Hé bien ! entrez*; je vais lui dire. (*Il entre dans la maiſon, dont il laiſſe la porte ouverte.*)

*(Note de l'Éditeur.) *L'Auteur, dans la Scene VI, fait changer la décoration pendant que Des Valons & La Franchiſe ſont ſur la ſcene; ce qui eſt contre la vraiſemblance : j'ai tâché de corriger ce vice, en ajoutant ce ſeul mot au rôle de Picard. Voici le texte d'Hauteroche :*

PICARD.

Hé bien, je vais lui dire.

SCENE V.

DES VALONS, LA FRANCHISE.

LA FRANCHISE.

ALLONS, Monſieur, prenons un peu les airs de Polonois; &, d'abord, aſticotons enſemble, à la préſence de Monſieur Ergaſte, afin de lui faire croire ce qui n'eſt pas véritable.

DES VALONS.

Je ſuivrai tes avis.

SCENE V.

DES VALONS, LA FRANCHISE.

LA FRANCHISE.

ALLONS, Monſieur, prenons un peu les airs de Poſonois; &, d'abord, aſticotons enſemble, à la préſence de Monſieur Ergaſte, afin de lui faire croire ce qui n'eſt pas véritable.

DES VALONS.

Je ſuivrai tes avis.

DES VALONS & LA FRANCHISE *entrent dans la maiſon d'Ergaſte.*

SCENE VI.

(*Le théâtre change, & repréſente le ſallon de M. Ergaſte, qui eſt aſſis auprès d'une table.*)

ERGASTE, *ſeul, ſe leve pour aller au devant des Étrangers qu'on lui a annoncés.*

SCENE VI.

(*La ferme s'ouvre, & Ergaſte paroît.*)

ERGASTE, DES VALONS, LA FRANCHISE.

LA FRANCHISE, *à ſon Maître.*

FARATOU, *clacolo.....* &c.

SCENE VII.

ERGASTE, DES VALONS, LA FRANCHISE.

LA FRANCHISE, *à ſon Maître.*

Faratou clacolo ʒementiq cracobak arolon kaminiac.

DES VALONS.

Faraneſchi ordolon paroumiek ſonerſonn.....

LA FRANCHISE, *ſe retournant, à Ergaſte.*

Monſieur, voici mon Maître qui vient pour vous rendre viſite.

ERGASTE, *à La Franchiſe.*

Je lui ſuis fort obligé, & ſuis ſon très-humble ſerviteur.

LA FRANCHISE, *à ſon Maître.*

Sandomik monoſkou Ergaſti. (*à Ergaſte.*) Je lui dis que c'eſt vous.

DES VALONS, *à Ergaſte.*

Pronosbak monoric Xontemberg flantoukii.

LA FRANCHISE.

Il dit qu'il eſt tout à vous.

ERGASTE.

Ne ſait-il point le François?

LA FRANCHISE.

Fort bien; mais il le parle mal.

ERGASTE, *à Des Valons.*

Monſieur, je ſuis tout à votre ſervice ; vous pouvez diſpoſer de ma perſonne, de mon crédit & de ma bourſe. Je viens préſentement de recevoir une lettre de mon ami Felouque, qui me parle ſi avantageuſement de vous, que je brûle de vous prouver à quel point j'eſtime les gens qui viennent de la part de ce cher ami.

DES VALONS.

Bibec nonki ʒolac pongnolin cronobacou Felouque.

ERGASTE, *à La Franchiſe.*

Que dit-il ?

LA FRANCHISE.

Il dit qu'il vous remercie de toutes vos bontés, & qu'il en écrira à Monſieur Felouque.

ERGASTE.

Cela n'en vaut pas la peine. (*à Des Valons.*) Monſieur, vous me ferez, s'il vous plaît, la grace de ne prendre point d'autre logis que le mien : je prétends que vous en ſoyez le maître.

DES VALONS, *baragouinant ces mots :*

Ho ! non point, Monſour.

ERGASTE.

Je veux que vous me faſſiez ce plaiſir.

LA FRANCHISE, *à Des Valons.*

Puiſque Monſieur vous fait cette offre, vous devez l'accepter. Monſieur vous témoigne des bontés auxquelles vous devez répondre.

ERGASTE.

C'eſt m'obliger que de parler ainſi.

LA FRANCHISE.

Monſieur, répondez en François comme vous pourrez.

DES VALONS.

Je le voule beaucoup, Monſour.

LA FRANCHISE.

Ah! voilà qui va bien. (*à Ergaſte.*) Il faut un peu l'excuſer; il parle comme il peut.

ERGASTE, *à La Franchiſe.*

Qu'importe? Je voudrois ſavoir le Polonois.

LA FRANCHISE.

Il n'en eſt pas beſoin, Monſieur, puiſqu'il entend le François.

ERGASTE.

Il eſt vrai; mais c'eſt que j'aurois le plaiſir de m'expliquer en ſa langue.

SCENE VIII.

MARIANE, ERGASTE, DES VALONS, LA FRANCHISE.

ERGASTE, *à Mariane qui entre.*

QUE voulez-vous?

MARIANE, *à Ergaſte.*

Rien, mon pere, que l'honneur de voir ces Meſſieurs dont vous nous avez parlé.

MARIANE.

Briſons là; j'entends qu'on vient ici.

DES VALONS.

La Franchiſe, aide-nous.

LA FRANCHISE.

Laiſſez-moi faire. *Arobaki alopala rabiſtron non ari goton.*

SCENE X.

ERGASTE, RUFILE, LUCETTE, DES VALONS, MARIANE, LA FRANCHISE.

ERGASTE, *à Des Valons.*

MONSIEUR, voici ma ſœur que je vous amene, pour vous faire la révérence.

DES VALONS & RUFILE *ſe font des révérences.*

DES VALONS, *à Rufile.*

An chiritou eden raponi danſnic.

LA FRANCHISE, *à Rufile.*

Il dit qu'il eſt fort obligé à Madame, & qu'il la remercie de tout ſon cœur.

RUFILE, *à La Franchiſe.*

Dites-lui que je ſuis ſa ſervante.

LA FRANCHISE, *à Des Valons.*

Cornelik raburac.

DES VALONS,

DES VALONS.

Nortou graf ſormien.

LA FRANCHISE, *à Rufile.*

Il vous proteſte, Madame, qu'il eſt extrêmement votre ſerviteur.

ERGASTE.

Cette langue eſt admirable; elle dit vingt choſes en trois paroles.

LA FRANCHISE, *à Ergaſte.*

C'eſt qu'elle eſt ſignificative, n'eſt-il pas vrai?

ERGASTE, *à La Franchiſe.*

Aſſurément.

LA FRANCHISE, *à ſon Maître, pour Lucette.*

Monſieur, voilà une domeſtique de Monſieur Ergaſte.

DES VALONS *fait la révérence à Lucette.*

LUCETTE, *faiſant la révérence à Des Valons.*

Monſieur, je ne mérite pas les gracieuſetés que vous me faites: je ne ſuis que la ſervante du logis; &....

ERGASTE, *à Lucette.*

Fort bien, fort bien. (*à Des Valons.*) Monſieur, ne vous plaît-il pas de venir voir votre appartement?

DES VALONS, *à Ergaſte.*

Je le voulou, Monſour, bien.

ERGASTE.

Allons, ma fille, prenez Monſieur.

MARIANE.

J'obéis, mon pere.

MARIANE, DES VALONS & LA FRANCHISE *ſortent.*

ERGASTE.

Je vous ſuis.

SCENE XI.

ERGASTE, RUFILE, LUCETTE.

ERGASTE.

ET vous, ma ſœur ?

RUFILE, *à Ergaſte.*

J'ai deux mots à dire à Lucette.

ERGASTE.

Tout comme il vous plaira. (*Il ſort.*)

SCENE XII.

RUFILE, LUCETTE.

RUFILE.

LUCETTE, que dit mon frere, ſur le refus que je fais d'épouſer Monſieur Ambroiſe ?

LUCETTE.

Il ne m'en a rien dit, Madame.

RUFILE.

Tout de bon ?

LUCETTE.

C'eſt la vérité.

RUFILE.

Je m'en étonne ; car il prend aſſez ſes intérêts.

LUCETTE.

C'eſt peut-être dans la penſée de vous voir remariée.

RUFILE.

Oh ! je ne me remarierai jamais que je n'aie un carroſſe.

LUCETTE.

Un carroſſe, Madame !

RUFILE.

Oui : c'eſt une choſe inſupportable pour moi, que de marcher dans les rues, durant l'hiver, parmi la fange, les neiges & la pluie ; & l'été, pendant la brûlante ardeur du ſoleil.

LUCETTE.

Vous avez raiſon : mais, pour un carroſſe, il faut un revenu ſolide ; autrement le carroſſe court riſque d'aller à vau-l'eau.

RUFILE.

Feu mon mari m'a laiſſé plus de quarante mille livres de bon bien.

LUCETTE.

Quarante mille livres, Madame ! Oh ! c'eſt plus qu'il ne faut pour un carroſſe : &, d'ailleurs, Monſieur Ambroiſe, à ce qu'on dit, en a davantage.

RUFILE.

Ah ! ne me parle point de ce Monſieur Ambroiſe : c'eſt un bon fat, de me rechercher en mariage !

LUCETTE.

Eh ! d'où vient, Madame ?

RUFILE.

C'eſt que je ſuis honnête-femme, & qu'il eſt un faquin. Il me croit ſans doute d'humeur à ſuivre le train de la femme : oh ! il ſe trompe fort. Tu ſais, comme bien des gens ont dit, que c'étoit une Demoiſelle qui ne ſe contentoit pas d'un ſeul Galant, & qu'il lui en falloit pluſieurs.

LUCETTE.

Elle avoit peut-être ſes raiſons pour cela.

RUFILE.

Il eſt vrai qu'on diſoit que c'étoit plus la faute du mari, que celle de la femme ; & que l'avidité qu'il avoit d'avoir du bien, de ſe conſerver dans ſes emplois, & de faire de grands repas aux dépens des autres, l'ont fait ſouvent donner jour aux malverſations de ſon épouſe.

LUCETTE.

Ma foi, Madame, il n'eſt pas le ſeul de ce tempérament. Nous en voyons quantité qui n'en font pas trop de ſcrupule, & qui avancent leurs affaires par cet endroit.

RUFILE.

Ne devroit-on pas bannir de la ſociété civile, des gens ſi peu jaloux de leur honneur ?

LUCETTE.

Il eſt vrai ; mais ce ſeroit une grande entrepriſe, & je crois qu'on n'en viendroit jamais à bout : car, franchement, Madame, il n'y a guere de familles dans le monde, où il ne ſe trouve quelque femme ou fille déréglée, ou quelque frippon.

RUFILE.

Cela peut être vrai ; mais on doit prendre le ſoin de les corriger, par des exemples & par des paroles, & leur faire connoître la vertu.

LUCETTE.

Ma figue ! Madame, je crois que la véritable vertu eſt de ne ſe point vanter d'avoir de la vertu : c'eſt un nom dont pluſieurs ſe parent, qui, ſouvent, ne la connoiſſent pas trop. Par exemple....

SCENE XIII.

AMBROISE, RUFILE, LUCETTE.

LUCETTE, *à Rufile.*

VOICI Monſieur Ambroiſe.

AMBROISE, *à Rufile.*

Madame, ma bonne fortune veut aujourd'hui que j'aie la joie de vous rencontrer, & de vous témoigner à quel point je vous honore & vous conſidere. Je voudrois, de tout mon cœur, pouvoir vous prouver combien....

RUFILE.

Monſieur, ſans faire ici de longs diſcours, vous ſaurez que je ne veux point de vous.

AMBROISE.

Vous me donnez, par ce refus, le coup de la mort ; & j'ignore, Madame, par où j'ai pu m'attirer une telle diſgrace.

RUFILE.

Ignorez, ou n'ignorez pas; je ne veux point de vous.

AMBROISE.

Je n'en conçois pas la raiſon.

RUFILE.

Concevez-la, ou ne la concevez pas; je ne veux point de vous.

AMBROISE.

Nos conditions ſont aſſez égales; j'ai du bien, pour le moins, autant que vous: d'ailleurs, je ſuis honnête-homme.

RUFILE.

Vous êtes honnête-homme?

AMBROISE.

Oui, Madame, je le ſuis.

RUFILE.

Vous êtes tout ce qu'il vous plaira; mais je ne veux point de vous, je ne veux point de vous, je ne veux point de vous. En faut-il davantage?

AMBROISE.

La réponſe eſt un peu rude. Mais vous devriez conſidérer que Monſieur vaut bien Madame.

RUFILE.

Oh! je vous prie de croire qu'il y a une très-grande différence.

AMBROISE.

Je n'y en trouve aucune.

RUFILE.

Vous n'y en trouvez aucune, dites-vous?

AMBROISE.

Non assurément.

RUFILE.

Vous êtes un impertinent, de me parler de la façon. Apprenez que je ne veux point, pour mari, un homme qui a souffert tranquillement les désordres de sa femme, & qui, par de lâches intérêts, a travaillé à lui fournir les occasions de ses déréglemens.

AMBROISE.

Morbleu ! Madame, on ne dit point ces sortes de choses au nez des gens.

RUFILE, *en colere.*

Ma foi, on les dit, quand elles sont véritables.

AMBROISE.

Madame ! Madame !...

RUFILE.

Hé bien ? que voulez-vous dire, avec votre Madame, Madame ?

AMBROISE.

Que vous pourriez vous passer de m'outrager de la sorte ; & que, si je n'étois plus retenu que vous n'êtes, je pourrois vous en dire de belles & de bonnes.

RUFILE.

Et que me pourriez-vous dire, Monsieur ? hem ? Parlez, parlez.

AMBROISE.

Je pourrois vous dire que vous devriez vous ressouvenir que vous avez été fille Lingere ; & que, dans ce tems-là, certain Avocat a fait qu'on a fort glosé sur votre conduite.

RUFILE.

Vous en avez menti, & vous êtes un ſot.

AMBROISE.

Ventrebleu! vous êtes une....

RUFILE.

Achevez, Monſieur, achevez.

AMBROISE.

Je ne veux pas ſambleu! Adieu, fille Lingere.

RUFILE, *voulant aller après lui.*

Ah, coquin! il faut que je t'étrangle.

SCENE XIV.

RUFILE, LUCETTE.

LUCETTE, *arrêtant Rufile.*

Hé! Madame, Madame, point d'emportement.

RUFILE.

Comment point d'emportement! après une telle inſolence!

LUCETTE.

Elle eſt grande, il eſt vrai; mais la vertu...!

RUFILE.

Il n'y a point de vertu à l'épreuve de telles paroles.

LUCETTE.

Elles ſont fâcheuſes; mais la vertu doit toujours en uſer avec modération.

RUFILE.

Tu ne ſais ce que tu dis, & tu ne devois pas ſouffrir que cet infâme me parlât de la ſorte.

LUCETTE.

Qu'aurois-je fait, Madame ?

RUFILE.

Le déviſager.

LUCETTE.

C'eſt aller un peu vîte, Madame; car la vertu....

RUFILE.

Eſt-ce que tu veux prendre ſon parti ?

LUCETTE.

Non, Madame, aſſurément; mais croyez-vous avoir le privilége de dire en face à un homme des choſes outrageantes, ſans qu'il ait la liberté de ſe défendre ?

RUFILE.

Oui, quand j'avance des choſes véritables, & qu'il dit des fauſſetés.

LUCETTE.

A cela je n'ai rien à répondre.

RUFILE.

Je ſaurai m'en venger; patience !

LUCETTE.

Hé ! Madame, croyez-moi, n'allez point donner à rire aux gens.

RUFILE.

Comment donner à rire aux gens ! Je ne crains perſonne; j'ai de l'honneur & de la vertu.

LUCETTE.

Je ne dis pas le contraire; mais je penſe qu'en cette occaſion, le meilleur eſt de garder le ſilence, & d'avoir beaucoup de retenue.

RUFILE.

Je n'en veux point avoir pour cet infâme.

LUCETTE.

Vous ferez tout ce qu'il vous plaira; mais la vertu ne conſiſte pas ſeulement en paroles; elle demande de la pratique.

RUFILE, *s'en allant.*

Tu n'as pas le ſens-commun, & je me laſſe d'écouter tes ſots raiſonnemens.

SCENE XV.

LUCETTE, *ſeule.*

JE ſuis ravie qu'elle ait été relancée de la bonne maniere, ſur ſa vertu & ſur ſa pruderie; & je ne voudrois pas, pour beaucoup, que cela ne fût arrivé.

SCENE XVI.

LUCETTE, AMBROISE.

LUCETTE.

VOus revenez, Monſieur Ambroiſe?

AMBROISE.

Oui, je reviens; mais c'eſt pour m'expliquer avec Ergaſte. Il eſt mon ami, & je ſuis ſûr qu'il déſapprouvera les ſottiſes de ſa ſœur.

LUCETTE.

Il n'en faut point douter.

AMBROISE.

Que dis-tu de ſon égarement?

LUCETTE.

Je dis qu'elle a tort.

AMBROISE.

Me dire, à mon nez, des fauſſetés inouïes!

LUCETTE.

Eh! vous lui avez bien rendu ſon change.

AMBROISE.

Je ſuis fâché de lui avoir dit ce que j'ai dit.

LUCETTE.

Ce ne ſont que des bagatelles. Ne voyons-nous pas tous les jours des maris & des femmes, des amans & des amantes, ſe quereller, ſe battre, ſe dire les ſept péchés mortels, & redevenir bons amis?

AMBROISE.

Tu as raiſon. Si tu pouvois, ma chere Lucette, me mettre bien dans ſon eſprit, je te ferois....

LUCETTE.

Laiſſez-moi faire, & ne faites aucune démarche, que vous n'ayez de mes nouvelles.

AMBROISE.

Tiens, voilà une montre de trente Louis, que je te veux donner, pour la premiere bonne nouvelle que tu m'apporteras.

LUCETTE.

Vous pourriez me la donner à cette heure.

AMBROISE, *s'en allant.*

Oui; mais j'attends le fruit de tes ſoins.

SCENE XVII.

LUCETTE, *ſeule.*

FORT bien. Il faut avouer que l'amour fait faire de grandes foibleſſes! Mais, ſans moraliſer ſur ce chapitre, travaillons à gagner la montre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERGASTE, DES VALONS, LA FRANCHISE, MARIANE, RUFILE, LUCETTE.

ERGASTE, *à Des Valons.*

VOUS pouvez, Monſieur, aller faire un tour à votre hotellerie, puiſque vous le voulez ainſi; mais je vous prie inſtamment de me tenir parole.

DES VALONS, *à Ergaſte.*

Oui, Monſour, oui.

ERGASTE.

Soyez perſuadé que nous vous attendons avec impatience.

LA FRANCHISE, *à Ergaſte.*

Monſieur, nous reviendrons dans peu: nous y allons ſeulement pour faire venir notre bagage.

ERGASTE.

Je ne veux point vous arrêter davantage, afin d'avoir la joie de vous revoir plutôt.

SCENE II.

ERGASTE, MARIANE, RUFILE, LUCETTE.

ERGASTE, *à Rufile.*

ÇA, ma ſœur, qu'avez-vous à nous dire ?

RUFILE, *à Ergaſte.*

J'ai à vous dire que Monſieur Ambroiſe m'a fait une inſulte, dont je veux abſolument avoir raiſon.

ERGASTE.

Et quelle inſulte vous a-t-il faite ?

RUFILE.

Il m'a reproché que j'avois été fille Lingere.

ERGASTE.

Ce n'eſt pas là un grand mal.

RUFILE.

Non; mais il a ajouté que, dans le tems que je l'étois, j'avois eu des commerces avec un certain Avocat. Demandez à Lucette.

LUCETTE, *à Ergaſte.*

Il eſt vrai, Monſieur, qu'il a franchi le mot.

MARIANE, *à Lucette.*

Monſieur Ambroiſe eſt un bon impertinent !

RUFILE.

Eſt-il pas vrai, ma niece ?

MARIANE, *à Rufile.*

Aſſurément, ma tante ; & il mériteroit cent coups de bâton.

RUFILE.

Oh ! il en aura, il en aura.

ERGASTE.

Tout beau, tout beau ; n'allons pas ſi vîte.

MARIANE.

Quoi, mon pere ! peut-on ſouffrir... ?

ERGASTE, *à Mariane.*

Il a tort, ſans doute. (*à Rufile.*) Mais, ma ſœur, n'avez-vous rien dit qui l'ait obligé à vous parler ainſi ?

RUFILE, *à Ergaſte.*

Je lui ai dit que je ne voulois point de lui ; & qu'il étoit un lâche, d'avoir ſouffert paiſiblement les déſordres de ſa femme.

LUCETTE.

Madame ne lui a dit que cela, Monſieur ; &, là-deſſus, il a répondu....

ERGASTE, *à Lucette.*

J'entends. (*à Rufile.*) Savez-vous, ma ſœur, que vous perdez l'eſprit, & que votre langue médiſante vous attirera des affaires ?

RUFILE.

J'ai donc tort, Monſieur ? j'ai donc tort ?

ERGASTE.

Oui, vous avez tort ; & vous ne deviez pas, en lui parlant, lui dire des choſes fâcheuſes.

RUFILE.

Pourquoi me recherche-t-il en mariage ?

ERGASTE.

La belle raiſon ! Il vous fait plus d'honneur que vous ne méritez.

RUFILE.

Que je ne mérite, moi ? moi ? Vous me faites pitié, mon frere.

ERGASTE.

C'eſt vous qui faites pitié à tout le monde, par toutes vos extravagances.

RUFILE.

Bon, bon ! Ma niece, votre pere perd le bons-ſens.

MARIANE, *à Rufile.*

Je ne vois pas que mon pere ait mauvais-ſens dans ce qu'il dit.

RUFILE.

Je ſuis donc une extravagante ?

MARIANE.

Ce n'eſt pas à moi à décider là-deſſus.

ERGASTE.

Sans tant de diſcours, vous êtes folle ; & nous aurons du bruit enſemble, ſi vous n'épouſez Monſieur Ambroiſe.

RUFILE.

Ah ! vous pouvez l'épouſer, ou le faire épouſer à votre fille ; car, pour moi, je n'en ferai rien.

SCENE III.

ERGASTE, MARIANE, DES RUISSEAUX, LUCETTE, RUFILE.

DES RUISSEAUX, *à Ergaſte.*

MONSIEUR, eſt-ce vous qui ſe nomme Monſieur Ergaſte ?

ERGASTE, *à Des Ruiſſeaux.*

Oui, Monſieur, c'eſt moi.

DES RUISSEAUX.

Voici une lettre de change de huit cents écus que j'ai à prendre ſur vous. (*Il la lui préſente.*)

ERGASTE *lit la lettre.*

« VOUS payerez à Monſieur Des Ruiſſeaux, *&c.* »

Elle eſt fort bonne, Monſieur; & je ſuis prêt à vous la payer: mais, n'ayant pas l'honneur de vous connoître, ſouffrez que je vous demande une perſonne de connoiſſance, qui me certifie que ce ſoit vous.

DES RUISSEAUX.

Il eſt trop juſte, Monſieur; & je vais chercher un de mes amis, nommé Monſieur Ambroiſe, qui vous répondra de moi.

RUFILE, *à Des Ruiſſeaux.*

Monſieur, ne vous aviſez pas d'amener ici Monſieur Ambroiſe; car je lui donnerois ſur la mouſtache.

DES RUISSEAUX, *à Rufile.*

Parbleu! Madame, je l'amenerai, & vous n'oſeriez l'avoir regardé de travers.

ERGASTE.

Monſieur, ne prenez point garde à ce qu'elle dit; elle eſt folle.

RUFILE, *s'en allant.*

Cela eſt faux; &, s'il y vient, nous verrons.

SCENE IV.

ERGASTE, DES RUISSEAUX, MARIANE, LUCETTE.

ERGASTE.

MONSIEUR, Monſieur Ambroiſe eſt un galant-homme que j'honore; vous pouvez l'amener, quand il vous plaira.

DES RUISSEAUX.

Songez, Monſieur, en l'amenant, qu'on ne lui faſſe point d'inſulte; je ne ſuis pas homme à le ſouffrir: car, outre qu'il eſt de mes amis, il eſt encore mon allié.

ERGASTE.

Vous n'aurez pas lieu de vous plaindre.

DES RUISSEAUX, *s'en allant.*

C'eſt aſſez.

SCENE V.

ERGASTE, MARIANE, LUCETTE.

ERGASTE.

OH! je ne ſais plus où j'en ſuis avec elle.

MARIANE.

Hé! mon pere, ne vous inquiétez point; laiſſez-la faire à ſa fantaiſie.

ERGASTE.

Quoi! que je ſouffre, chez moi, qu'elle maltraite Monſieur Ambroiſe!

MARIANE.

Non; c'eſt ce que vous devez empêcher; & j'ai tort d'avoir parlé contre lui.

LUCETTE.

Ma foi, Madame, en ſa place, j'aurois fait pis qu'il n'a fait.

MARIANE, *à Lucette.*

Elle le méritoit.

ERGASTE.

Quereller un homme, parce qu'il la recherche en mariage; & lui dire, ſans ſujet, des choſes épouvantables!

LUCETTE.

Auſſi elle s'eſt attirée, par ſes beaux diſcours, une réponſe qui ne l'a pas ſatisfaite: ainſi, l'on peut dire qu'ils ſont maintenant tous deux but à but.

ERGASTE.

D'accord ; mais il ne l'a fait que pour ſe venger de l'offenſe qu'il a reçue d'elle. Je ſuis ſon ami, & je veux rajuſter ces choſes.

LUCETTE.

Tout cela ſe peut raccommoder, du côté de Monſieur Ambroiſe ; & je gage que votre ſœur l'épouſeroit, pourvu qu'il lui donnât un carroſſe.

ERGASTE.

Un carroſſe !

LUCETTE.

Oui, un carroſſe. Elle m'a fait entendre qu'elle ne ſe marieroit jamais qu'elle n'en eût un.

ERGASTE.

C'eſt à ce coup qu'on peut juger qu'elle eſt folle. A-t-elle de la qualité & du bien, pour ſouhaiter avoir un carroſſe ?

LUCETTE.

Eh ! Monſieur, laiſſons la qualité ; quand on a du bien, cela ſuffit.

ERGASTE.

Ce n'eſt pas ma penſée ; & je tiens que, pour avoir un carroſſe, il faut de la qualité, ou quelque charge qui vous oblige à faire cette dépenſe ; ſans quoi, l'on s'attire, avec juſtice, l'indignation & le mépris de tout le monde.

MARIANE.

Je voudrois, de grand cœur, que Monſieur Ambroiſe voulût lui en donner un, afin que vous fuſſiez délivré des chagrins que vous cauſe ſa bizarre humeur.

ERGASTE.

Plût au Ciel qu'il voulût en faire la folie ! Vous ſavez, ma fille, qu'il doit venir, dans peu, avec ſon ami ; allez à la chambre de votre tante, & faites-lui connoître que je ſuis fort en colere.

MARIANE.

Je vais, mon pere, exécuter ce que vous m'ordonnez.

SCENE VI.

ERGASTE, LUCETTE.

LUCETTE.

MONSIEUR, vous devriez marier votre fille : ſongez qu'elle a beaucoup à ſouffrir des mauvais procédés de votre ſœur.

ERGASTE.

C'eſt ce que je ferai dans peu.

SCENE VII.

ERGASTE, LUCETTE, PICARD.

PICARD *traverſe le théâtre pour ſortir.*

ERGASTE, *à Picard.*

OU vas-tu ?

PICARD.

Je vais, Monſieur, porter ce billet à Monſieur Ambroiſe, de la part de Madame votre ſœur.

ERGASTE.

Montre-le-moi.

PICARD.

Le voilà.

ERGASTE *lit.*

« JE ſais que vous devez venir ici pour rendre ſervice » à un de vos amis ; & moi, je vous y attends avec un » bâton, pour vous punir des impertinences que vous » m'avez dites. Délibérez là-deſſus. RUFILE. »

Morbleu ! je perds patience. Vas lui dire que je t'ai pris ce billet, que je l'ai déchiré, & que je lui défends ſur-tout de ſortir de ſa chambre.

PICARD.

Monſieur, je n'irai pas, s'il vous plaît.

ERGASTE.

Tu n'iras pas ?

PICARD.

Non, Monſieur; car elle me battroit. Mordenbieux! c'eſt un diable.

ERGASTE.

Hé bien! je te battrai, moi, ſi tu n'y vas.

PICARD.

Hé bien! battez-moi, Monſieur; me voilà: j'aime mieux vos coups que les ſiens.

ERGASTE.

Vas, te dis-je, vas; ou....

PICARD.

Monſieur, battez-moi tant qu'il vous plaira; mais je n'irai pas.

ERGASTE.

Coquin! m'obéiras-tu?

PICARD.

Monſieur, je vous demande pardon; mais je n'irai pas.

LUCETTE, *à Ergaſte.*

Picard eſt opiniâtre, Monſieur; il n'ira pas: il aime mieux être battu de vous, que d'elle.

PICARD.

Oui, morguenne! & cent fois.

LUCETTE.

Monſieur, ſi vous voulez, j'irai.

ERGASTE.

Tu me feras plaiſir.

LUCETTE.

Mais permettez-moi de lui dire ſon fait.

ERGASTE.

Fais tout tout ce que tu voudras; je l'approuverai.

LUCETTE, *s'en allant.*

Laiſſez-moi faire; je vous en rendrai bon compte.

SCENE VIII.

ERGASTE, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR, je ſuis fâché de ne pas vous obéir; mais c'eſt Madame votre ſœur qui en eſt la cauſe; car je la crains plus que tous les diables enſemble.

ERGASTE.

Tais-toi, maraud.

PICARD.

Vous ſavez bien, Monſieur, qu'elle eſt plus méchante que....

ERGASTE.

Encore un coup, tais-toi.

PICARD.

J'obéis: mais, Monſieur, pardonnez-moi, s'il vous plaît....

SCENE IX.

ERGASTE, LA FRANCHISE, PICARD.

LA FRANCHISE, *à Ergaſte.*

MONSIEUR, notre bagage eſt dans la cour; & je vais, avec votre permiſſion, le faire porter à la chambre.

ERGASTE, *à La Franchiſe.*

Vous pouvez faire ici tout ce qu'il vous plaira; vous êtes le maître.

LA FRANCHISE.

Oh! Monſieur, je ſuis votre chétif ſerviteur.

ERGASTE.

Monſieur, je ſuis le vôtre. Picard, aidez à Monſieur à ce qu'il ordonnera.

PICARD, *à Ergaſte.*

Me voilà prêt, Monſieur.

LA FRANCHISE.

Monſieur, mon Maître m'a chargé, ſur-tout, de mettre entre vos mains les bijoux que voici, & vous prie de les lui ſerrer.

ERGASTE.

Il me fait trop d'honneur. Où eſt-il votre Maître?

LA FRANCHISE.

Il eſt reſté, pour quelques momens à l'hotellerie, & doit venir dans peu.

ERGASTE.

Picard, allons, ſuivez Monſieur.

LA FRANCHISE.

Mon Maître vous remerciera, Monſieur....

ERGASTE.

Monſieur, point de complimens; je ſuis tout à lui.

LA FRANCHISE, *ſortant.*

Je reviens à vous dans un inſtant.

PICARD *le ſuit.*

SCENE X.

ERGASTE, *ſeul.*

CET Étranger doit être riche. Felouque me mande qu'il a pour plus de vingt mille écus d'effets à lui; &, d'ailleurs, voici pour plus de trente mille livres de bonnes pierreries; je m'y connois.

SCENE XI.

ERGASTE, LUCETTE.

LUCETTE.

MONSIEUR, votre ſœur fait la diableſſe ſur ce billet déchiré; & Picard a bien fait de ne point ſe trouver ſous ſa main. Je lui ai dit bruſquement vos intentions,

& que vous n'étiez pas homme à ſouffrir qu'on maltraitât les gens chez vous.

ERGASTE.

Qu'a-t-elle répondu ?

LUCETTE.

Pas un mot. J'ai ajouté que Monſieur Ambroiſe étoit un homme à ménager, qu'il l'aimoit, & qu'avec lui elle ſeroit heureuſe. Votre fille a fort appuyé mes raiſons, & lui a fait ſentir qu'elle ne devoit point vous chagriner.

ERGASTE.

Ma fille a bien fait.

LUCETTE.

Franchement, Monſieur, il faut lui montrer les dents, ſi vous voulez en venir à bout.

SCENE XII.

ERGASTE, AMBROISE, DES RUISSEAUX, LUCETTE.

AMBROISE, *à Ergaſte.*

MONSIEUR, je viens vous dire que vous pouvez payer à Monſieur Des Ruiſſeaux la lettre de change dont il eſt porteur ; j'en réponds comme de moi-même.

ERGASTE.

Tout à l'heure vous allez être ſatisfaits. Monſieur Ambroiſe, je vous prie de croire que je ſuis votre ſerviteur, & que je n'approuve nullement les impertinences de ma ſœur.

AMBROISE.

Quand on a de la tendreſſe pour les gens, on excuſe facilement leurs défauts.

DES RUISSEAUX, *à Ergaſte.*

Monſieur, Monſieur Ambroiſe m'a conté le différent qu'il a eu avec Madame votre ſœur; mais il faut tout mettre ſous les pieds, & accommoder les affaires.

LUCETTE, *à Des Ruiſſeaux.*

Le moyen de raccommoder Monſieur Ambroiſe avec la ſœur de Monſieur, eſt de lui donner un carroſſe en ſe mariant avec elle; c'eſt ſon entêtement, je le ſais.

AMBROISE, *à Lucette.*

S'il ne tenoit qu'à un carroſſe, je le lui donnerois de tout mon cœur.

LUCETTE, *à Ambroiſe,*

Je lui ferai ſavoir vos intentions.

AMBROISE.

Tu me feras plaiſir. Et vous, Monſieur Ergaſte; ſachez que je ne ſouhaite rien tant au monde, que d'avoir l'honneur d'être votre beau-frere.

ERGASTE.

Je vous en ſuis obligé, & je vous demande pardon pour elle.

SCENE XIII.

ERGASTE, AMBROISE, DES RUISSEAUX, LA FRANCHISE.

DES RUISSEAUX, *à Ergaſte, montrant La Franchiſe.*

QU'EST cet homme-là ?

ERGASTE, *à Des Ruiſſeaux.*

C'eſt un Polonois, ſerviteur d'un jeune homme qui vient loger ici.

DES RUISSEAUX.

Quoi ! cet homme eſt Polonois ?

ERGASTE.

Oui, Monſieur, & ſon Maître auſſi.

DES RUISSEAUX.

On vous trompe, Monſieur : ce drôle eſt un coquin que je veux faire pendre.

LA FRANCHISE, *avec émotion, à lui-même.*

O ciel ! que vois-je ? où ſuis-je ?

DES RUISSEAUX, *à La Franchiſe.*

Que dis-tu entre les dents, maraud ?

ERGASTE.

Monſieur, prenez garde à ce que vous dites.

DES RUISSEAUX, *à Ergaſte.*

Je ſais fort bien ce que je dis, quand je parle à ce fripon-là.

ERGASTE.

Monsieur, point d'emportement, s'il vous plaît.

AMBROISE, *à Des Ruisseaux.*

Mon parent, songez que vous êtes chez Ergaste mon ami.

DES RUISSEAUX, *à Ambroise.*

Je demande pardon à Monsieur Ergaste : mais ce drôle est un fourbe.

ERGASTE, *à La Franchise.*

Monsieur, excusez....

LA FRANCHISE, *s'en allant.*

Arcoudalou rolabastec marougiski, caronit voursonec bacnoin.

DES RUISSEAUX, *à La Franchise, le retenant.*

Non, coquin, tu ne sortiras pas, & tu seras pendu. Qu'on aille chercher un Commissaire.

ERGASTE, *à Des Ruisseaux.*

Mais, Monsieur, qu'avez-vous à dire contre ce garçon ?

DES RUISSEAUX, *à Ergaste.*

Sachez, Monsieur, que c'est un pendard qui déserta de ma Compagnie il y a trois ans, & qui emmena son cheval.

LA FRANCHISE, *à Des Ruisseaux.*

Vous me prenez pour un autre.

DES RUISSEAUX, *à La Franchise.*

Écoute ; tu as beau déguiser : je te reconnois. Tu sais que je puis te faire punir, quand il me plaira : mais dis-nous, avec sincérité, la cause de ton déguisement ; & je te pardonne, en faveur de Monsieur Ergaste.

LA FRANCHISE.

Je n'ai rien à dire ; & je ſuis las d'entendre des choſes qui me déplaiſent. (*Il s'en va.*)

DES RUISSEAUX, *l'arrêtant.*

Non, coquin, tu ne m'échapperas pas ; &, ſi tu me réſiſtes, je te donnerai cent coups après ta mort.

ERGASTE, *les ſéparant.*

Ah ! Monſieur, c'eſt trop d'emportement.

DES RUISSEAUX, *à Ergaſte.*

Monſieur, je vous le donne en garde, & vous m'en répondrez. Je vais moi-même querir un Commiſſaire.

ERGASTE.

Allez ; je vous en réponds.

LA FRANCHISE, *ſe jettant à genoux.*

Hé ! Monſieur, n'en faites rien : j'aimerois mieux me voir entre les mains du diable, qu'entre les mains des gens de Juſtice. Je vais vous dire la vérité.

DES RUISSEAUX, *à La Franchiſe.*

Parle ſans déguiſement ; & je te tiendrai ma parole.

LA FRANCHISE.

Monſieur, ſur cette promeſſe, vous ſaurez que, comme vous partiez du pays Lyonnois pour aller en Catalogne, n'ayant pas envie de vous y ſuivre, je vous quittai ; &, comme je n'aime point à voyager à pied, je trouvai à propos de garder votre cheval. Bref, je vins en Flandre m'enrôler ſous un Capitaine, où je ſuis encore aujourd'hui : c'eſt lui qui m'a fait déguiſer de la ſorte, pour ſervir ſon amour. Il aime éperdument la fille de Monſieur Ergaſte : enfin ils s'aiment tous deux paſſionnément.

ERGASTE, *à La Franchiſe.*

Que dis-tu ?

LA FRANCHISE, *à Ergaſte.*

Je dis la vérité, comme je l'ai promis.

ERGASTE.

Ton Maître n'eſt donc pas Polonois ?

LA FRANCHISE.

Non, Monſieur, non-plus que moi.

DES RUISSEAUX, *à Ergaſte.*

Vous voyez, Monſieur, que j'ai raiſon.

ERGASTE, *à Des Ruiſſeaux.*

Mais Felouque m'en écrit tout autrement : &, d'ailleurs, quelle apparence y a-t-il que ma fille ait de l'amour pour un homme qu'elle n'a jamais vu qu'aujourd'hui ?

LA FRANCHISE, *à Ergaſte.*

Felouque, votre fille & mon Maitre ſont de concert pour.... Le voici.

SCENE XIV.

ERGASTE, DES VALONS, DES RUISSEAUX, LA FRANCHISE, AMBROISE, LUCETTE.

LA FRANCHISE, *à Des Valons.*

MONSIEUR, il ne faut plus ici rien déguiſer. Monſieur que voilà, a été mon Capitaine avant vous: j'ai déſerté de ſa Compagnie; & il m'alloit faire pendre, ſi je n'avois tout déclaré.

DES RUISSEAUX.

Que voi-je? c'eſt Géronte, mon couſin!

DES VALONS, *à Des Ruiſſeaux.*

Oui, mon couſin, c'eſt moi. (*à Ergaſte.*) Monſieur, ſi je ſuis coupable par mon déguiſement, c'eſt l'amour que j'ai pour votre fille, & qu'elle a pour moi, qui fait tout mon crime. Je ſais que le ſieur Fauſtin mon pere vous eſt redevable de dix mille écus; mais je ſuis prêt à y ſatisfaire. Mon homme doit vous avoir remis entre les mains des pierreries pour plus de cette ſomme; vous en uſerez comme il vous plaira. J'ai du bien d'ailleurs; & Felouque, qui doit arriver dans trois ſemaines, au plus tard, vous confirmera tout ce que j'ai l'honneur de vous dire.

DES RUISSEAUX, *à Ergaſte.*

Vous ne répondez point, Monſieur?

ERGASTE, *à Des Ruiſſeaux.*

Hé! que puis-je répondre, en cette conjoncture? Je ne ſais où j'en ſuis: tout me confond; &....

SCENE XV.

ERGASTE, DES RUISSEAUX, DES VALONS, MARIANE, AMBROISE, LUCETTE, LA FRANCHISE.

MARIANE, *à Ergaſte.*

MON pere, j'ai tant fait ſur l'eſprit de ma tante, qu'elle ne s'éloigne pas trop de refaire la paix avec Monſieur Ambroiſe; &.... Mais qu'avez-vous, mon pere? vous me paroiſſez en colere.

LUCETTE, *à Mariane.*

Il a *carimara*, *baribarous*, *farinfaron*, *caſteau*, *biſcuit.* (*montrant Des Valons.*) Demandez à Monſieur.

MARIANE, *à Lucette.*

Que veux-tu que je lui demande?

LUCETTE.

Ce que vous ſavez: à quoi ſert de feindre?

DES VALONS, *à Mariane.*

Madame, mon couſin que voilà a découvert tout le myſtere; & je me ſuis trouvé obligé de tout avouer.

ERGASTE, *à Mariane.*

Hé bien! qu'avez-vous à répondre?

MARIANE, *à genoux*, *à ſon pere.*

Ah! mon pere, je vous demande pardon. J'avoue que....

DES VALONS, *à Ergaſte.*

Eh ! Monſieur, en faveur de notre cher ami Felouque, faites grace à notre amour.

ERGASTE, *à Des Valons.*

Si Felouque m'aſſure qu'il ait à vous les effets dont il m'a parlé dans ſa lettre, je conſens à vous donner ma fille en mariage.

DES VALONS.

Ah ! Monſieur, je ſerois indigne de la poſſéder, ſi vous trouviez du menſonge dans ce que je viens d'avancer touchant Felouque ; & vous devriez, pour punir mon impoſture, me la refuſer pour jamais.

ERGASTE.

A ces conditions, je tiendrai ma parole.

DES RUISSEAUX.

Ah ! voilà qui va le mieux du monde. (*à Ergaſte.*) Mais, Monſieur, il faut encore terminer l'affaire de Monſieur Ambroiſe & de Madame votre ſœur.

ERGASTE.

Allons tous enſemble y travailler.

AMBROISE.

Allons ; c'eſt tout ce que je ſouhaite.

LA FRANCHISE, *à Ergaſte.*

Vous ne dites rien de moi, Monſieur ?

ERGASTE, *à La Franchiſe.*

Pour toi, te voilà exempt de la pendaiſon.

LA FRANCHISE.

C'eſt encore quelque choſe.

SCENE XVI, *& derniere.*

LA FRANCHISE, LUCETTE.

LA FRANCHISE.

EN attendant mieux, ma chere, ſi tu voulois joindre ta catégorie à la mienne, tu verrois....

LUCETTE, *s'en allant.*

Oh! Monſieur *Zamirouski*, *kalinbalon*, *caſteau*, *biſcuit*.

LA FRANCHISE.

Tu me railles; mais, morbleu! j'aime la catégorie.

FIN des Œuvres d'Hauteroche.

TABLE GÉNÉRALE

DES PIECES

Contenues dans ces trois Volumes des Œuvres d'Hauteroche.

TOME PREMIER.

L'Amant qui ne flatte point, Comédie en cinq actes & en vers, jouée en . . . . . 1668.

Le Soupé mal-apprêté, Comédie en un acte & en vers, jouée en . . . . . 1669.

Les Nobles de Province, Comédie en cinq actes & en vers, jouée en . . . . . 1678.

TOME SECOND.

Le Deuil, Comédie en un acte & en vers, jouée en . . . . . 1672.

Crispin Musicien, Comédie en cinq actes & en vers, jouée en . . . . . 1674.

Le Cocher supposé, Comédie en un acte & en prose, jouée en . . . . . 1684.

CRISPIN MÉDECIN, Comédie en trois actes & en prose, jouée en . . . . . 1674.

LES APPARENCES TROMPEUSES, Comédie en trois actes & en prose, jouée en . . . . . 1672.

TOME TROISIEME.

LA DAME INVISIBLE, *ou* L'ESPRIT FOLLET, Comédie en cinq actes & en vers, jouée en 1684.

LES BOURGEOISES DE QUALITÉ, Comédie en cinq actes & en vers, jouée en . . . . . 1690.

LE FEINT POLONOIS, Comédie en trois actes & en prose, jouée en Province en . . . . . 1686.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, le *Théâtre d'Hauteroche;* & je crois qu'on peut en permettre la réimpreſſion. A Paris, le 6 Octobre 1761. MARIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amée la Veuve DUCHESNE, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'elle deſireroit faire réimprimer & donner au Public le *Théâtre d'Hauteroche*, s'il Nous plaiſoit lui accorder des Lettres de renouvellement de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ou-

vrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de celui qui aura droit d'elle, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Expoſante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrante ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à

peine de déchéance du préſent Privilége ; & qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le méme état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit tenue pour duement ſignifiée, & foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le qua-

trieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre regne le cinquante-troiſieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Paris, N°. 964, fol. 322, conformément aux Réglemens de 1723. A Paris, ce 25 Novembre 1767.

GANEAU, Syndic.

CATALOGUE GÉNÉRAL

DES THEATRES

Qui ſe trouvent chez les Aſſociés.

THÉATRE de M. de Voltaire, 6 vol. *in-12.* nouvelle édition, 18 l.
Œuvres de M. Piron, 3 vol. *in-12.* belles fig. 9 l.
— de Marivaux, *in-12.* 7 vol. 21 l.
— de Pannard, en 4 vol. *in-12.* 12 l.
— Œuvres de Fagan, 4 vol. *in-12.* 12 l.
— de Philippe Poiſſon, 2 vol. *in-12.* 5 l.
— de Diderot, 2 vol. *in-12.* 5 l.
— de Boindin, 2 vol. *in-12.* 5 l.
— de M. Paliſſot, 3 vol. *in-12.* 7 l. 10 ſ.
— de V***. *in-12.* 3 l.
— de Madame de Graffigny, *in-12.* 3 l.
— de la Noue, 1 vol. *in-12.* 3 l.
— de Duché, ou Tragéd. ſaintes, 1 vol. *in-12.* 3 l.
— de l'Affichard, 1 vol. *in-12.* 2 l. 10 ſ.
— d'un Inconnu, 1 vol. *in-12.* 2 l. 10 ſ.
— de la Motte, 1 vol. *in-12.* 3 l.
— de Delaunay, 1 vol. *in-12.* 3 l.
— de Guyot de Merville, *in-12.* 3 vol. 7 l. 10 ſ.
— de Colardeau, 1 vol. 3 l.

Théâtre de le Franc, 4 vol. 8 l.
— de Moiſſy, 1 vol. *in-12.* 3 l.
— de Châteaubrun, *in-12.* 3 l.
— des Boulevards, ou les Parades, 3 v. *in-12.* 7 l. 10 ſ.
— d'Apoſtolo-Zéno, trad. de l'Ital. 2 v. *in-12.* 5 l.
— Bourgeois, *in-12.* 3 l.
— de la Grange, *in-8°.* 3 l.
— de Romagneſi, 2 vol *in-12.* 8 l.
— d'Aviſſe, 1 vol *in-8°.* 3 l.
— de Boiſſi, *in-8°.* 9 vol. nouv. édit. 36 l.
— de Peſſelier, 1 vol. *in-8°.* 5 l.
— de Campagne, Recueil de Parades, *in-8°.* 5 l.
— de M. Favart, avec figures & muſique, 40 l.
— de Vadé, avec les airs notés, 4 v. *in-8°.* 20 l.
— d'Anſeaume, 3 v. *in-8°.* avec les airs not. 15 l.
— de Poinſinet, 2 vol. *in-8°.* muſique, 10 l.
Nouveau Théâtre François & Ital. 8 v. *in-8°.* 40 l.
Ancien Théâtre de la Foire, 10 vol. *in-12.* 30 l.
Nouveau Théâtre de la Foire, 4 vol. *in-8°.* 20 l.
Suppl. aux Parod. du Théâtre Ital. 3 v. *in-8°.* 15 l.
Œuvres de P. Corneille, 10 vol. *in-12.* 20 l.
— de Th. Corneille, 9 vol. *in-12.* 18 l.
Les Chef-d. de P. & de T. Corneille, 3 v. *in-12.* 9 l.
Chef-d'œuvres Dramatiques des plus célebres Auteurs, pour ſervir de ſuite à ceux de Corneille, ſous preſſe.
— de Racine, 3 vol. *in-12.* 6 l. 15 ſ.
— Les mêmes, *in-4°.* 3 vol. 60 l.

Œuvres de Crébillon, 3 vol. *in-12.*	6 l. 15 s.
— de Campiſtron, 3 vol. *in-12.*	7 l. 10 s.
— de Moliere, 8 vol. *in-12.*	16 l.
— Les mêmes, *in-4°.* 6 vol.	96 l.
— de Regnard, 4 vol. *in-12.*	9 l.
— de Dancourt, 12 vol.	24 l.
— de la Grange-Chancel, 5 vol. *in-12.*	10 l.
— de Deſtouches, 10 vol. *in 12.*	25 l.
— de la Chauſſée, 5 vol. *in-12.*	10 l.
— de Baron, 3 vol. *in-12.*	6 l.
— de M. Sainfoix, 4 vol. *in-12.*	10 l.
— de Champmeſlé, 2 vol. *in-12.*	5 l.
— de Pradon, 2 vol. *in-12.*	5 l.
— de la Foſſe, 2 vol. *in-12.*	4 l.
— de la Fond, 1 vol. *in-12.*	2 l. 10 s.
— de Poiſſon pere, 2 vol. *in-12.*	5 l.
— de la Thuillerie, 1 vol. *in-12.*	2 l. 10 s.
— de Greſſet, 2 vol. *in-12.*	5 l.
— de Bourſaut, 3 vol. *in-12.*	9 l.
— de le Grand, 4 vol. *in-12.*	12 l.
— d'Hauteroche, 3 vol. *in-12.*	9 l.
— de Montfleury, 3 vol. *in-12.* ſous preſſe.	9 l.
— de Quinault, 5 vol. *in-12.* ſous preſſe.	12 l. 10 s.
— de Morand, 3 vol. *in-12.*	9 l.
— de le Sage, 2 vol. *in-12.* ſous preſſe.	5 l.
— de Dufrény, 4 vol. *in-12.*	12 l.
— de Barbier, 1 vol. *in-12.*	2 l. 10 s.
— d'Autereau, 4 vol. *in-12.*	10 l.

Théâtre de l'Abbé Nadal, 3 vol. *in-12.*	7 l. 10 s.
— de Danchet, 4 vol. *in-8°.*	12 l.
— de la Fontaine, 4 vol.	8 l.
— de Brueys & Palaprat, 5 vol. *in-12.*	10 l.
— de Rouſſeau, 5 vol. *in-12.*	10 l.
Théâtre de Société,	10 l.
Théâtre François, *in-12.* 12 vol.	36 l.
Théâtre Italien de M. Ghérardi, 6 vol. *in-12.*	18 l.
Théâtre Ital. depuis ſon rétabliſſ. 10 v. *in-12.*	25 l.
Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. *in-12.*	12 l.
Théâtre des Grecs, 6 vol. *in-12.*	18 l.
Les Spectacles de Paris, ou les Calendriers Hiſtoriques & Chronologiques de tous les Théâtres, 19 Parties; chaque Partie ſe vend ſéparément,	1 l. 4 s.

Fin du Catalogue.

ASSOCIÉS

Auxdites Œuvres d'Hauteroche.

LA Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.
La Veuve BARROIS, Quai des Auguſtins.
AUMONT, Quai des Quatre-Nations.
HOCHEREAU, Quai de Conti.
DE LALAIN, rue & près la Comédie Françoiſe.
BAILLY, Quai des Auguſtins.
LEJAY, rue Saint-Jacques.
VENTE, au bas de la Montagne Sainte-Genevieve.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI. 1772.